

**Pouvoir  
des  
femmes,  
femmes  
de  
pouvoir**

**SYGNE 0/2016**

# SYGNE : ...*signe que non*

## REVUE DE PSYCHANALYSE

L'énigmatique négation qui signe la tragédie moderne, ce tic qui aux yeux de beaucoup défigure et rend méconnaissable le sujet, il revient à l'éthique de la psychanalyse de continuer à le supposer signifiant. Dans cette optique, le CIAP a choisi le nom de Sygne, une manière pour notre groupe, non pas de rendre hommage à son vain sacrifice au nom du Père, mais au contraire de reconnaître sa valeur d'otage dans la tragédie généralisée du Verbe. Fidèles à la filiation freudo-lacanieuse et à l'orientation du CIAP, les pages numériques de la revue SYGNE seront dédiées au renouvellement de l'analyse du malaise dans la culture et de ses formes variables d'expressions. *Signe que non, nunca es triste la verdad lo que no tiene es remedio....*

# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

## Membres du Comité de Rédaction

Markos Zafiropoulos (rédacteur en chef)  
Sandra Berger (secrétariat de rédaction)  
Corinne Garcia  
Themis Golegou  
Sarah Guerineau  
Elisa dos Mares Guia-Menendez  
Isabelle Guillamet  
Lionel Le Corre (secrétariat de rédaction)  
Kevin Poezevara  
Paul Robe  
Maria Otero Rossi (secrétariat de rédaction)  
René Sarfati (secrétariat de rédaction)  
Maria Jesus Toba

## Correspondants à l'étranger

Didier Mavinga (Afrique Sub-Saharienne)  
Norma Najt (Argentine)  
Renato Sarriedine (Brésil)  
Maria Luiza Deleur (Brésil)  
Olivier Masson (Canada)  
Xiao Xiaoxi (Chine)  
Laura Suarez (Espagne)  
Veronica Valencia Bano (Equateur)  
Maria Antonopoulou (Grèce)  
Emmanouil Konstantopoulos (Grèce)  
Vincenzo Rapone (Italie)  
Maria Karzanova (Russie)  
Irina Suci-Davis (Roumanie)  
Daniela Voica (Roumanie)

**Design** : Ruxandra Popescu



La Communauté des lecteurs de Sygne

Sygne est une revue liée au Cercle International d'Anthropologie Psychanalytique (CIAP), et si sa vocation première est de transmettre ce qu'il en est des travaux du Cercle vers le plus grand nombre, en retour elle est en attente de l'apport de ses lecteurs qui voudront s'inscrire dans ce projet, dont le modèle est encore largement à construire puisque sa nature comme son succès dépendront du désir qu'il pourra motiver comme des moyens qu'il pourra réunir pour poursuivre. D'où l'idée de proposer la formation d'une communauté de lecteurs prête à soutenir le fonctionnement de la revue tant par le moyen d'une association, dont la forme est encore à définir, que par un apport économique qu'il revient au lecteur qui le veut bien d'honorer.

Je soutiens le développement de SYGNE et de sa communauté de lecteurs 

Nom

Prénom

Mail

Montant

<http://sygne.net/>

# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

# SYGNE

## REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE – N ° 0 / 2016

« Editorial : lire , voir , entendre... » Markos ZAFIROPOULOS _____	8
<i>Pouvoir des femmes et femmes de pouvoir</i> _____	11
« Pour une généalogie psychanalytique du pouvoir » Gérard POMMIER _____	11
« Les leçons de Sygne de Coûfontaine: Le pouvoir des femmes et les femmes de pouvoir » Markos ZAFIROPOULOS _____	15
« Wonder-Woman ou la Séduction des Innocents » Kevin POEZEVARA _____	26
<i>photo : Johan POEZEVARA</i> _____	26
« La puissance de la mère, son désir, son emprise, quel pouvoir ? » Isabelle GUILLAMET _____	32
« La femme, le pouvoir et le phallus » Elisa DOS MARES GUIA-MENENDEZ _____	40
« Amour du pouvoir et désir du souverain : la jouissance de la favorite » Paul-Laurent ASSOUN _____	47
<i>Varia</i> _____	59
« Economie de marché et inconscient : d'un Autre à l'autre » Jan Horst KEPPLER _____	59
« Le mythe de la parenté hétérosexuelle » Lionel LE CORRE _____	73
<i>Une photo "quantique" du chat de Schrödinger</i> _____	80
« Le sujet et la physique quantique » François JAEGLE _____	80
<i>Encore</i> _____	91
« Les pouvoirs dans Léviathan : du comique au féminin » Maria KARZANOVA _____	91
« The Lobster ou être en koople à tout prix » Themis GOLEGOU _____	95
« Mémoire collective et trauma » Aris TSANTIROPOULOS, Emmanouil KONSTANTOPOULOS _____	97
« He's my baby » Johan POEZEVARA _____	99



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

## Bibliothèque de **SYGNE** \_\_\_\_\_ 108

Paul-Laurent ASSOUN, *Tuer le mort*, PUF, Paris, 2015 \_\_\_\_\_ 108

La Terreur de retour à Saint Denis \_\_\_\_\_ 108

Kévin POEZEVARA \_\_\_\_\_ 108

Décembre 2015 \_\_\_\_\_ 108

Markos ZAFIROPOULOS, *Le symptôme et l'esprit du temps : Sophie la menteuse, la mélancolie de Pascal... et autres contes freudiens. Essais d'anthropologie psychanalytique II. De la clinique du cas à celle de la culture*, Paris, PUF, 2015. 110

Maria OTERO ROSSI \_\_\_\_\_ 110

Alain VANIER, Markos ZAFIROPOULOS, \_\_\_\_\_ 112

*La psychanalyse et les mondes contemporains* \_\_\_\_\_ 112

Numéro 30 – Revue semestrielle \_\_\_\_\_ 112

Patrick LANDMAN *Tous hyperactifs ?* Albin Michel, 2015 \_\_\_\_\_ 113

Emmanuelle LOYER *Claude Lévi-Strauss* Flammarion, 2015 \_\_\_\_\_ 113

Érik PORGE, *Le ravissement de Lacan*, érès, 2015 \_\_\_\_\_ 113

Guénaël VISENTINI, *Pourquoi la psychanalyse est une science*, Puf, 2015 \_\_ 114

## L'agenda du **CIAP** \_\_\_\_\_ 116

– Le séminaire \_\_\_\_\_ 116

– La journée du 16 Janvier 2016 \_\_\_\_\_ 117

## Les vidéos de **SYGNE** \_\_\_\_\_ 118

Sur La radicalisation \_\_\_\_\_ 118

# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

## Les auteurs

**Paul-Laurent ASSOUN** : Professeur de psychopathologie à l'Université Paris-7 Diderot, Analyste Praticien adhérent d'Espace Analytique (APaEa). **Fethi BENSLAMA**: Professeur de psychopathologie clinique à l'université Paris-7 Diderot, psychanalyste. **Thémis GOLEGOU** : Psychanalyste praticien, psychologue clinicienne. **Isabelle GUILLAMET** : Psychanalyste praticien, psychologue clinicienne, docteur en psychopathologie et psychanalyse. **François JAEGLE** : Ingénieur. **Maria KARZANOVA** : Psychologue clinicienne. **Emmanouil KONSTANTOPOULOS** : Psychanalyste praticien, psychologue clinicien, docteur en anthropologie psychanalytique. **Aris TSANTIROPOULOS**: Anthropologue. **Jan Horst KEPLER** : Professeur d'économie à l'Université de Paris-Dauphine. **Lionel LE CORRE** : Psychanalyste praticien, docteur en anthropologie psychanalytique. **Elisa dos MARES GUIA** : Psychologue clinicienne, doctorante en psychopathologie et psychanalyse à l'Université Paris-7 Diderot. **Maria OTERO ROSSI** : Psychologue clinicienne, docteur en psychopathologie et psychanalyse. **Gérard POMMIER** : Professeur émérite de psychopathologie, Analyste Membre d'Espace Analytique (aMEa). **Johan POEZEVARA** : photographe. **Kevin POEZEVARA** : Psychologue clinicien, docteur en psychopathologie et psychanalyse. **Markos ZAFIROPOULOS** : Directeur de recherches au CNRS, Analyste Membre d'Espace Analytique (aMEa).

---



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

Ce premier numéro de *Sygne* est l'événement inaugural frappant les trois coups de la naissance d'une nouvelle Revue de psychanalyse dont l'ambition est de donner à lire (articles), à voir et à entendre (photos, vidéos) ce qu'il en est de l'élucidation de l'actualité du symptôme qui se trouve être du point de vue de Freud la voie royale d'accès vers la mise au jour des ressorts inconscients de la psychologie des masses et donc du malaise dans la culture.

Ce premier numéro consacre son dossier à la question féminine puisque c'est bien elle qui, pour toutes sortes de raisons, hante le champ freudien et se trouve être un des chantiers majeurs de l'actualisation du malaise, étant entendu que l'évolution historique de la situation faite aux femmes constitue une des modifications morphologiques les plus évidentes de la culture occidentale, voire de sa mise en récit ou en mythe.

De l'Oedipe au féminin à *Sygne* de Coûfontaine, l'héroïne de Claudel, ou à Wonder Woman, on comprend qu'il est urgent pour le champ psychanalytique de mettre à jour ce qui se déboîte de la situation des femmes dans la mythologie occidentale. Car il y a bel et bien une mythologie polymorphe dans la modernité tardive et bien entendu une mythologie religieuse.

D'où le choix de *Sygne* élevée ici à la dignité d'une figure majeure propre à non seulement nous mettre avec Lacan sur la piste de la forme peut être la plus actuelle de la castration, mais aussi et plus généralement sur le sentier d'une condensation polymorphe de tout ce qu'il faut bien passer enfin en Revue pour que la psychanalyse rejoigne l'esprit du temps.

Pour Freud, la vierge fait couple avec le père mort, et prendre notre départ de l'idéal virginal ne vise évidemment pas à nous conduire vers une relance du catholicisme

« EDITORIAL : LIRE, VOIR  
ENTENDRE... »

MARKOS ZAFIROPOULOS



claudélien mais bien plutôt à restituer la place majeure de l'empire des mythologiques inconscients dans la modernité.



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

Et ceci est urgent, car au moment même où j'écris ces lignes on aperçoit avec la vague d'attentats qui a frappé Paris, ce que j'appellerai la nocivité foncière de l'idéal religieux que quelques « innocents » ont cru pouvoir déclarer cliniquement mort. Or, c'est bien toujours au Nom du père mort que sont perpétrés les crimes de masse par ceux que Freud a appelé les *criminels sans remords*. Oui, il y a bien un envers morbide du symbolique qui émerge avec l'élaboration idéale du sacré. Mais ceci relève de la conscience et tous peuvent maintenant s'accorder là-dessus tandis que ce qu'il revient à la psychanalyse de désigner, c'est moins le travail de l'idéal au nom duquel se fait l'acte criminel que ce qui pousse à l'acte et en constitue donc la véritable cause inconsciente : le surmoi.

Cette question sera développée ailleurs, mais ce que je veux simplement ajouter ici, c'est que le travail morbide du surmoi n'est pas sans condition sociale et qu'il est d'autant plus puissant qu'il émerge au cœur des catégories sociales en désarroi. Désarroi qui pour le dire vite motive la férocité du surmoi et donc la force relative de la mélancolie, mais aussi son envers inconscient facilement reconnaissable dans ce que j'ai appelé par exemple la manie des toxiques mais aussi dans ce que je nomme maintenant la manie de la terreur, manie par laquelle le sujet préalablement persécuté par le

surmoi dans ses nuits de cauchemar s'engage dans un renversement de la terreur chez l'autre. L'acte pouvant à l'occasion capitonner le meurtre causé par le surmoi à l'usage de méthamphétamines et *in fine* à un idéal religieux qui n'en est donc pas en vérité la cause.

Si le désarroi des catégories sociales relève en particulier des mécanismes de la ségrégation qui les frappe et que ces mécanismes doivent être lus dans la longue durée avec le savoir des sciences sociales (histoire, économie, anthropologie urbaine, etc.), reste que seule la psychanalyse peut nous aider à nous y retrouver quant à la clinique de l'acte, car la relative pauvreté de la théorie du sujet dans les sciences sociales constitue une sorte d'impasse que seule la théorie du sujet de l'inconscient permet de surclasser.

Et c'est donc elle qui sera au cœur de l'élucidation portée par *Sygne* comme par sa communauté de lecteurs qui sera formée par tous ceux qui voudront s'inscrire dans le projet de *Sygne* en soutenant le développement de cette revue qui, parce qu'elle n'est la revue d'aucune école, est d'une certaine manière celle de tous ceux dont le désir se trouve marqué par celui de Freud et de ses héritiers.

La suite dira bientôt ce que deviendra cette communauté et cette nouvelle revue elle-même.

Markos Zafiropoulos

**Paris, décembre 2015**

# Pouvoir des femmes et femmes de pouvoir

Les textes qui suivent sont issus de Conférences données lors de la Journée « Pouvoir des femmes, femmes de pouvoir » organisée par le Cercle International d'Anthropologie Psychanalytique le 17 janvier 2015 à Paris.



## « POUR UNE GENEALOGIE PSYCHANALYTIQUE DU POUVOIR »

GERARD POMMIER

Le féminisme a prospéré outre-Atlantique dans les départements de français des universités. Il a trouvé son miel dans l'âge d'or du structuralisme : Lévi-Strauss, Foucault, Lacan, Derrida, Deleuze, Bourdieu... bien d'autres. Pour une raison obscure, ces *french studies* ont la réputation d'avoir mis ces auteurs à leur sauce. Ces appréciations rejettent à l'avance des critiques - par exemple celles de Lévi-Strauss ou de Lacan - qui sont pourtant fécondes. Ce féminisme de combat est parti d'un état de fait, celui d'un pouvoir « masculin hétérosexuel, phallocentrique et patriarcal ». Ce pouvoir s'est illustré par l'oppression d'un genre, et il a été étudié selon la méthode généalogique de Foucault et de Bourdieu : ce n'est pas l'imposition simpliste d'une police des sexes, mais l'exercice d'une « violence symbolique intériorisée » - n'est-ce pas une façon de dire qu'elle est inconsciente ? Si cette oppression symbolique « intériorisée » est devenue inconsciente, ne lui manque-t-il pas une définition psychanalytique ?

Les processus de cette causalité psychique méritent donc d'être éclaircis - et cela d'autant que la sexualité n'est plus un prétexte d'oppression, mais un moteur de liberté. Suffit-il de dire que le genre est déterminé par la culture ? Non, car la culture n'a pas toujours été déjà là et il vaudrait mieux éclaircir sa généalogie sous le jour de la causalité psychique, en se servant de la méthode de Freud - ou s'il le faut d'une meilleure, purgée de ses scories d'époque.



Le pouvoir masculin n'est pas un fait brut « naturel » dont les conséquences psychiques se seraient ensuite auto-reconduites via la Culture. Une seule courte phrase le met en lumière : seule la causalité psychique est « contre déterminée ». La causalité des déterminations culturelles ne bouge jamais seule. Le poids des déterminations familiales ne varie guère pendant les quelques années où elles influent sur un enfant. Seule la subjectivité contre-détermine ces chapes de plomb. Un sujet s'affirme toujours dénégativement par rapport à sa famille et à sa Culture, ou même par rapport à son anatomie. A moins

de plaider pour une innocence toujours soulageante, l'histoire a progressé et progressera encore grâce à cette capacité de révolte subjective.

Un coup de phare en diagonale donne une vue simplifiée de la question: établir la généalogie du pouvoir revient à examiner ce qui pousse les hommes à le prendre. C'est dire aussitôt qu'ils se battent pour un pouvoir qu'ils n'ont justement pas. Ils en sont privés, et tant qu'ils luttent pour sa conquête, ils se rangent d'eux-mêmes du côté féminin. Cette diagonale initiale donne le motif d'une généalogie, ou plutôt d'un moteur constant et actuel d'une « protestation virile » de

chaque instant. Le « pouvoir » n'est pas un état : il résulte d'une lutte pour le prendre. Aucun homme ne naît avec lui, et un Roi lui-même reste tributaire des coups du sort. Vouloir « prendre le pouvoir » fuit une féminisation menaçante et fait partie d'un plan d'identification au père qui en est l'agent. Ces quelques lignes d'introduction mettent en avant deux mots : celui de « père » et celui « d'homme ». Ce pouvoir convoité est donc bien « patriarcal et masculin ». Son programme sera la domination d'un féminin parmi lequel sont compris les hommes qui n'ont pas ou plus le pouvoir. Quant au qualificatif de « phallocentrique » n'est-il pas surnuméraire ? Car il n'existe pas plus



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

d'essence de « l'homme » qui aurait le phallus, que de « femme » qui en serait privée. Si le phallus est le pénis en érection, un homme ne l'a que s'il désire une femme, qui en est donc aussi propriétaire. A peine présentable sans érection, le pénis au repos ne saurait prétendre à la titulature phallique.

Comment s'est installé ce pouvoir hétérosexuel patriarcal, et cela d'autant mieux qu'il s'est établi dans l'inconscience ? Parmi les nombreuses pistes qu'elle ouvre, Judith Butler<sup>1</sup> suppose qu'une fois mise en place la chape de plomb d'un tel pouvoir, le choix du genre s'est imposé selon un processus « imitatif ». Une pression symbolique – dont le moteur est laissé de côté – obligerait à l'imitation d'un genre. Comme elle l'écrit, nous ne ferions que « nous travestir »... et nous serions tous pris dans une mascarade « masculine » aussi bien que « féminine », et cela avec d'autant plus de facilité qu'il n'existerait pas d'original dans un monde de copies. La subordination d'un genre à l'autre serait donc fondée sur une imitation, accompagnée et renforcée par une jouissance de cette obéissance, ou pour le dire dans les termes de Judith Butler, en imposant à chaque sujet une « performance » qui se « naturaliserait » pas plus tôt effectuée. Un sujet se performerait comme homme ou comme femme, et s'imaginerait ensuite qu'il l'est « naturellement », alors qu'il s'agit d'une imitation.

L'argument majeur de cette démonstration ne prête guère à discussion : il rend compte d'une réalité sociale massive : le « choix » du genre ne dépend pas de l'anatomie. La notion de « performance » suppose en effet un tel choix... mais encore faut-il éclaircir ce qui le détermine ! Car, si choix il y a, il dépend d'une élection subjective ! Son geste transcende donc le culturel. Une « performance » suppose un libre arbitre qui procède d'autres déterminations ou contre-déterminations qu'une simple imitation. A regarder les résultats du processus de sexualisation, le « semblant », ou la mascarade des genres ont, il est vrai, une forte réalité culturelle. Mais leur choix reste incompréhensible sans une subjectivité préalable, contre-déterminée par une puissance psychique initiale. Ainsi de la généalogie de ce pouvoir « masculin » qui s'est imposé « inconsciemment ».



S'il existe une performance évidente, c'est bien celle des hommes, de leur course haletante, sans trêve ni répit pour le pouvoir - et cela en

une lutte acharnée entre eux. Mais surtout, en une lutte contre la culture qui les précède ! Loin de les déterminer comme des marionnettes, elle est la cible excitante de leurs performances. C'est la foire d'empoigne, la meute. Les chiens courants mordent à gauche, à droite. Les athlètes, les stratèges, les rebelles tapent sur tout ce qui bouge avec joie. Ça démolit, ça déconstruit, en mieux, en pire, mais en tout cas toujours plus loin. La « culture » n'est pas un majestueux édifice de pensées et de coutumes, mais plutôt ce mouvement, cette sorte de halètement, de guerre joyeuse, de mise à bas des raisons et des

1

Cf. J. BUTLER, *Trouble dans le genre*, Editions La Découverte.



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

croyances, de construction d'échafaudages raisonnables ou insensés, de prorogations d'un conflit perpétuel dont les musiques, la littérature, les arts, suivent le *tempo*. L'orchestre court à la traîne. Les activités qui passent pour « culturelles » ne sont que ses retombées pensives, artistiques, oisives, destinées aux distractions du Week-end, laïques ou religieuses. Nul ne nie la puissance de cet édifice culturel, ni qu'il façonne ceux qui y grandissent et s'en nourrissent. Mais c'est tout juste un fond passif, que les rêves de chaque enfant dépassent dès qu'il accomplit la moindre performance.

En dépit de sa prodigalité et de son oppression si visible, cette culture reste au second plan, matière première des déterminations familiales et psychiques. Dans les cultures les plus brutales, comme celles qui prévalent encore dans les tribus du désert australien, ou dans un village du fond de la Prusse luthérienne, un homme peut toujours risquer sa vie s'il aime une femme proscrite par son Totem ou son Pasteur. L'espace culturel n'est qu'un énorme amplificateur, puis une base de répétition contre laquelle les performances jouent leur partie. En une seule navigation, Christophe Colomb bouleversa les croyances de son temps. Grâce à sa lunette astronomique, le bouillant Galilée confirma les timides calculs de Copernic, faisant en quelques saisons table rase du vénérable univers de Ptolémée<sup>2</sup>.

Je vais rappeler en quelques mots l'arrière monde psychique qui propulse la course au pouvoir. Tout sujet – garçon ou fille – naît d'abord transgenre, et il n'a le phallus qu'en se masturbant, tout en mettant son désir en fantasme. Cet onanisme est aussitôt coupable puisqu'il cherche à fuir l'emprise maternelle. C'est un moyen de se séparer de sa mère, en

se faisant jouir plutôt que d'être joui par elle. Ce plaisir est aussitôt scellé par la faute de la quitter. A l'ombre de cette faute naît un fort désir de punition, destiné à garder son amour. L'enfant invente donc une tierce personne, un loup, un ogre : ... un père punisseur, dont les coups l'enfoncent dans ce masochisme dont la sexualité humaine porte ensuite le sceau. C'est un masochisme jouissif, puisque ces coups accompagnent la masturbation<sup>3</sup>. Le choix du genre psychique (indépendamment de l'anatomie) se décide en fonction de la position rebelle ou consentante que chaque sujet prend à l'égard de ce père. Celles qui acceptent jusqu'à un certain point cette violente séduction paternelle choisissent le genre « féminin ». Ceux qui refusent cette séduction et entrent en guerre optent pour le genre « masculin ». Mais alors ce refus des garçons les prive en même temps du phallus, et ils entrent en guerre pour l'avoir. Telle est la généalogie de la lutte pour le pouvoir, masculine à outrance en effet.

L'érotisme de la guerre pour le phallus débute sur l'arrière monde de l'invention d'un père primitif, bras armé du fantasme d'être puni, à l'heure coupable de la masturbation. La bisexualité psychique répartit ensuite dans l'espace l'Être du Phallus qui n'appartient plus à personne, sinon à celui qui se bat pour l'avoir. C'est une lutte « politique » bizarre, puisque le phallus n'apparaît (sous sa forme érectile) que pendant la lutte elle-même. Il surgit dans une mise en tension entre deux pôles : ou bien vouloir le donner – du côté masculin. Ou bien vouloir le prendre – du côté féminin. C'est par exemple souvent lorsque deux amants se disputent que l'excitation apparaît. Leurs genres psychiques varient en fonction de leur masochisme, de leur culpabilité et de leurs griefs réciproques, c'est-à-dire de leur rapport au même père mythique, qui continue de décider de leur

---

2

Si la culture déterminait la subjectivité, ses performances pourraient se contenter de rectifier le langage, comme s'il était la source de l'oppression, ou d'espérer que les *happenings* de *Drag Queen* vont subvertir les rapports de genre de la société.

---

3

De nombreux adultes ne s'excitent que lorsqu'ils sont au moins moralement frappés, ou injuriés, ou seulement maltraités (alors là, ça fait du monde).



genre. Un homme n'est pas toujours un homme, ni une femme une femme ! Dans ces circonstances houleuses, quelle est la bouée de sauvetage la plus pratique pour un homme, sinon de s'identifier au père ? Un rôle paternel le rassure souvent. Il surmonte ainsi son angoisse devant la féminité, et se libère de son oppression de fils.

Comment jouer au père, sinon en imitant <sup>4</sup> un de ses traits, « symbolique » ? Mais il faut voir la dynamique de cette imitation : son objectif est aussi bien meurtrier (prendre la place de quelqu'un en l'imitant) que destiné à préserver ce qui est imité. Le premier mouvement de ce symbolique est révolutionnaire avant de rencontrer la limite de sa dette. Le « symbolique » n'est pas un appareillage statique : il résulte d'un geste guerrier. C'est une conquête sur le passé, une vague qui vient battre ce qu'établirent les générations antérieures. Il vit et meurt en chaque époque. L'invention religieuse universelle d'un « père éternel » fut la conséquence d'un acte guerrier, d'une iconoclastie parricide. Mais il se transforma ensuite en étouffoir, il devint le justificatif de ceux qui s'adonnent à la direction d'autrui.

Une conquête d'abord positive du pouvoir masculin, se transforma ensuite en oppression, à commencer par celle exercée par le Souverain. En dessous de lui et selon une cascade hiérarchique, le fils ordinaire prétendra tenir son Aura paternelle du Souverain qui la légitime. Il affirmera même que c'est La Loi ou le « symbolique » ! Le Souverain de la cité joue la mascarade d'un père unique qui justifie des prétentions viriles des hommes et leur domination du féminin. La foule se hiérarchise en cascade grâce à ce rejet de la féminité, qui cimente l'ensemble : la femme a été et est encore un inférieur hiérarchique à chaque étage et jusqu'en bas de l'échelle sociale.

4

Ce genre d'imitation est juste un cran au dessous de l'imitation de Butler (il reste inconscient) mais il s'en distingue car il a un objectif meurtrier.

Cette mascarade masculine pyramidale s'est installée dans son régime de croisière patriarcale qui lui a donné des allures franches et naturelles, fondées sur l'interdiction faite aux femmes de faire de la politique (en France jusqu'en 1945).

La même démonstration peut se faire en remontant cette cascade hiérarchique : chaque homme cherche à contrer son angoisse, et à purger sa culpabilité parricide selon un mouvement d'abord autonome, relatif à son seul désir. Chaque fils n'en peut plus d'être féminisé et il veut devenir père lui aussi : il parricide donc le sien en ayant un enfant. Et c'est au nom d'un amour de ce père ensuite immortalisé - sous le nom de Dieu, ou du « Symbolique » - qu'il prétendra exercer son pouvoir : une montée en escalier s'initie à partir d'un conflit psychique privé et se projette dans l'espace public, lui-même légitimé au dernier étage par un père d'outre - tombe.

**Où commence la lutte pour le pouvoir ? Dans l'espace privé. Un homme cherche à dissiper son angoisse en se déguisant en père. Il légitime ce coup de force au nom du « symbolique », de la « loi », du Souverain qui lui aussi se prend pour un père, et qui d'ailleurs domine et féminise quiconque se réclame de lui. Ce souverain, aussi tyrannique soit-il, et même s'il s'impose par la force brute, se réclame toujours d'un Idéal, religieux ou laïque : il agit au nom d'un père éternisé. Cette cascade de pères qui s'épaulent mutuellement, du vif au mort, définit le pouvoir masculin patriarcal. Cette hiérarchie qui se légitime en remontant jusqu'aux cieux surpasse de haut la mascarade féminine décrite par Joan Rivière<sup>5</sup> !... Cette mascarade masculine qui consiste à jouer au père donne son ossature au patriarcat, à la condition de mettre le féminin en minorité.**

5

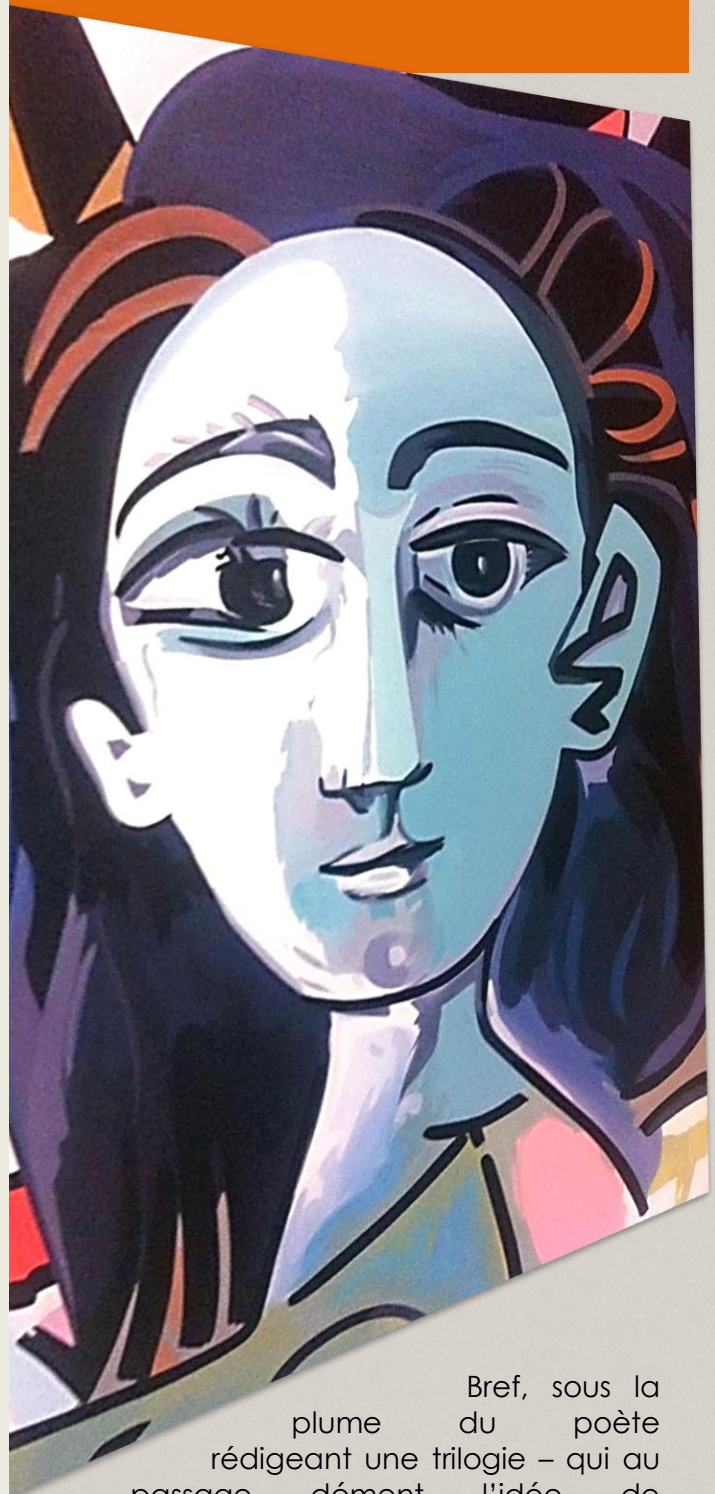
Cf. J. RIVIERE, *La féminité en tant que mascarade*, (1929), *La Psychanalyse*, vol. VII, Paris, PUF.



## « LES LEÇONS DE SYGNE DE COUFONTAINE: LE POUVOIR DES FEMMES ET LES FEMMES DE POUVOIR » MARKOS ZAFIROPOULOS

**A**vant de proposer

une sorte de schéma directeur propre à ordonner notre point de vue sur les relations complexes répartissant dans le champ sociopolitique le destin de la femme, je voudrais d'abord nous conduire au cœur de l'exemple clinique qui nous mettra une nouvelle fois, avec Lacan, sur la piste des traits peut-être les plus distinctifs de ce que j'appellerai la situation de la femme au regard du pouvoir politique et social de la modernité. Situation qui fut incarnée de manière paradigmatique par celle que Lacan aura choisi dans le Livre VIII du Séminaire intitulé *Le transfert*<sup>1</sup>, comme analyseur de ce qu'il en est de l'actualité du mythe d'Œdipe polarisant l'inconscience du sujet de la modernité ; sujet ici au féminin, à savoir la sublime Sygne de Coûfontaine dont Claudel situe le destin tragique dans l'ambiance du drame postrévolutionnaire durant lequel la France change de Nom-du-Père (sur le contenu) et où le pouvoir napoléonien s'installe, quoique déjà bousculé par la Restauration qui verra Louis XVIII transitoirement récupérer le trône de France.



Bref, sous la plume du poète rédigeant une trilogie – qui au passage dément l'idée de l'absence de tragédie dans la modernité – les mâles de France s'étripent pour le service des biens et la première scène de *L'otage*<sup>6</sup> s'ouvre

<sup>6</sup> P. CLAUDEL, *L'otage* (1911 - première pièce de *La Trilogie des Coûfontaine*), Paris, Gallimard, coll. La pléiade, 1965, p. 219-307.



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

sur les retrouvailles des Coûfontaine. Dans cette première scène, Sygne raconte à son cousin revenu de guerre comment, après l'assassinat de leurs parents et le démembrement du domaine familial, elle s'est acharnée à redonner son unité moi-idéal typique au domaine, de la même manière qu'elle s'est acharnée à recomposer le crucifix, l'homme de bronze, une nouvelle fois supplicié par la haine des révolutionnaires, ayant ajouté au massacre des moines cisterciens que la famille abritait sur son domaine, le martyr du Christ, dont elle a patiemment réuni le corps morcelé.

*« Et maintenant le grand bon-dieu noir rongé par le soleil et la pluie, le scandaleux supplicié, Le voici entre ces murs caché des hommes avec nous et nous recommençons avec lui comme des exilés*

*Qui se refont un foyer de deux tisons mis en travers»<sup>7</sup>,*

dit-elle, pour clore le récit qu'elle fait à son cousin. Récit par lequel on vérifie que dans cette interprétation chrétienne de l'axiome de Marx – « la terre hérite du fils de paysan » – le domaine comme bien se trouve élevé à la dignité du sacré, ce qui remet dans le bon ordre la conception que l'on doit se faire de l'organisation du régime des relations entre l'homme et les biens : pour ce qu'il en est de ce nouage, les biens sont premiers. D'où se déduit que se mettre à leur service est, d'une certaine manière, l'ordre naturel de l'aliénation de l'homme à laquelle Lacan cherche une issue par la psychanalyse.

*« Comme la terre nous donne son nom, je*

*lui donne mon humanité [...] C'est pourquoi précédé du de, je suis l'homme qui porte son nom par excellence »<sup>8</sup>,* confirme George de Coûfontaine, revenant de guerre avec ce seul nom comme trésor, puisque sans son épouse qui l'aura déshonoré avec le Dauphin et sans ses enfants, mortellement emportés par une fièvre étrangère.

D'emblée, on comprend donc que l'aventure guerrière de la destruction des biens (au loin) a privé le mâle des Coûfontaine de ses avoirs (sa femme et ses enfants), de même que de près, la Révolution l'a privé de l'unité de sa terre, de l'unité de son corps, de l'unité de son Dieu et qu'il revint au patient ouvrage de Sygne (la fille) d'avoir remembré la figure divine de l'homme de bronze à laquelle elle se voue pour garantir la stabilité du miroir domanial, dont le nom capitonne au régime symbolique de la noblesse chrétienne, les héritiers de cette terre ; capitonnage dont la vierge Sygne s'est faite la garante, comme Antigone se fit il y a vingt-cinq siècles, selon Lacan, la garante du signifiant même incarné par l'unicité de son frère.

Dans le malheur de la destruction radicale des biens, où se précipitent volontiers les mâles au Nom-du-Père, il revient étrangement donc à l'héroïne tragique de garantir le régime symbolique du langage et des Noms. Ce qui nous porte du même coup au régime de l'ordre sacré de l'au-delà des biens où le père, même mort ou démembré par les fils, se trouve en l'occasion soutenu par la fille, se faisant vestale, voire cariatide de l'ordre symbolique où se fomentent le renouvellement des échanges, des biens et des générations.

7

P. CLAUDEL, *L'otage*, op. cit., p. 232.

8

*Idem*, p. 227-228.



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

Bref, il y a un au-delà des biens et un au-delà du bien de la cité. Voilà, selon moi, ce que nous contraignent à penser aussi bien Sygne qu'Antigone ou Médée, réunies ici sous les rapports qu'elles entretiennent au choix qu'elles font prévaloir pour le régime de l'être, du sacré et du particulier contre le régime des avoirs, de la cité et de la politique des mâles.

Et vous comprenez qu'en ce sens déjà j'essaie d'articuler une sorte de dysharmonie relative opposant le pouvoir des mâles qui s'affrontent pour les biens, au pouvoir que je ne reculerai pas à désigner comme spirituel de l'engagement sociopolitique de la vraie femme ou des femmes comme femmes. Ceux qui suivent mon travail apercevront ici une sorte de relance de l'opposition que je promeus depuis ma *Question féminine*<sup>9</sup> pour distinguer au plan heuristique le style d'enfoulement des mâles qui se fait au Nom des avoirs, tandis que celui des femmes comme femmes se fait volontiers au Nom de l'être, et donc au Nom du rien qui motive le désir contre le régime des avoirs où s'impose la satisfaction et par conséquent la fin du désir.

J'y reviendrai. Car si j'ai déjà dit que cette opposition entre l'être et l'avoir exige des freudiens en particulier qu'ils complètent le chantier de recherches concernant ce que j'appellerai la socialisation différentielle des sexes, j'ajoute que cette socialisation n'est pas sans variation socio-historique. Autrement dit, si je dis qu'il manque au texte de Freud *Psychologie des masses*<sup>10</sup> son répondant quant à la mise en foule des femmes et si je dis que ce répondant est au moins esquissé dans le beau texte de Freud, *Le tabou de la*

*virginité*<sup>11</sup>, ce n'est pas, de mon point de vue, encore suffisant, car tant au regard de l'être qu'au regard des avoirs (dans les enjeux sociopolitiques), c'est un fait que la situation des femmes évolue historiquement, au moins en Occident (et du coup, aussi bien celle des hommes).

Mais, revenons-en à Sygne, là où je l'ai laissée. Car, comme vous l'avez compris et sur le fond des retrouvailles de l'unité sacrée de la Terre, les cousins se trouvent ressaisis par l'attraction du domaine remembré, comme par la logique de l'alliance à relancer. Ils s'avouent donc leur amour tout en se faisant promesse de mariage.

Tout irait donc au mieux dans le meilleur des mondes tragiques de la noblesse de France, si ce n'est que le cousin n'a rien trouvé de mieux que de ramener dans ses bagages le Pape, préalablement retenu dans une citadelle napoléonienne, et qu'il s'est mis en tête de l'exfiltrer vers les territoires du Roi de France pour relancer le parti de l'alliance entre l'Église et le Roi.

Patatras ! La politique où s'exténue le pouvoir des mâles s'est, par la faute du garçon, installée d'abord en clandestine dans la demeure de Sygne et, s'il faut pour y voir clair différencier l'homme de la femme pour ce qui concerne l'analyse du registre complexe du pouvoir, ils sont, les deux sexes, et sous ce regard, pas sans relation puisque les actes des uns – ici la prise d'otage des mâles – ont une incidence évidente sur le destin des autres – ici le destin de la femme, ravalée d'abord au service des biens, puis élevée dans ce drame au niveau de la crucifixion et donc du sacré, comme nous le verrons aussi.

Bon, j'avance : le Pape est dans la place et voilà qu'à l'acte II, le

---

<sup>9</sup> M. ZAFIROPOULOS, *La question féminine, de Freud à Lacan*, Paris, PUF, 2010.

<sup>10</sup> S. FREUD, « Psychologie des masses et analyse du moi » (1921) *Œuvres complètes*, vol. XVI, Paris, PUF, 1991.

---

<sup>11</sup> S. FREUD, « Le tabou de la virginité » (1917), *Œuvres complètes*, vol. XV, Paris, PUF, 1996.



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

rideau se lève sur le baron Turelure, un homme grand au nez étroit et très busqué, un préfet de la République dont la discrète boiterie introduit le frisson chez le spectateur, d'autant plus qu'il s'agit du rejeton d'une cuisinière (autrefois au service des Coûfontaine) et d'un rebouteux, précipitant l'horreur de Sygne lorsqu'il avoue avoir lui-même ordonné le meurtre de masse des moines et des nobles parents de Sygne. Mais « *Ce qui est vrai est bien assez. Je les ai faits tuer par amour de la patrie dans le pur enthousiasme de mon cœur!* » s'exclame-t-il, comme pour nous faire vérifier une nouvelle fois – ce qui est ma thèse de longue date – que les crimes de masse se font au Nom du père (ici la patrie), crimes de masse toujours perpétrés par des *criminels sans remords*, et cet aveu de Turelure dans le drame indique également à Sygne qu'elle doit tout de suite apprécier correctement l'ampleur de son pouvoir politique de destruction, comme l'ampleur de sa cruauté préfectorale. Ce que Turelure articule d'emblée, pour indiquer ensuite qu'il sait la présence du Pape dans la demeure des Coûfontaine. En conséquence de quoi il s'annonce naturellement prêt à la capture du chef de l'Eglise, sauf à ce que la noble Sygne ne consente à l'épouser.

« *Sygne, sauve ton Dieu et ton Roi* »<sup>12</sup>, murmure à voix basse l'infâme Turelure, avant d'indiquer son vouloir : « *Je prendrai la terre, et la femme, et le nom* »<sup>13</sup>.

Voilà situés les enjeux politiques quant aux avoirs côté mâles. Côté Sygne, le piège s'est refermé sur elle puisqu'elle est maintenant acculée à un dégradant mariage pour sauver le Pape, l'Eglise, Dieu et le Roi, c'est-à-dire pour sauver tout ce en quoi elle croit. Mais... différence des sexes oblige, offrir son corps au service de la politique des biens ne va pas de soi pour l'héroïne. « *Dois-je sauver le Pape*

*au prix de mon âme* »<sup>14</sup> se demande la noble pucelle qui aime Georges de Coûfontaine, tient Turelure en horreur, etc. Mais... ne faisons pas durer le suspense, la vierge consent pourtant – sous les assauts répétés de son directeur de conscience, le curé Badillon – à épouser le fils de la servante et du sorcier – Je cède. Sygne consent :

*« Ainsi donc moi, Sygne,  
comtesse de  
Coûfontaine,*

*J'épouserai de ma  
propre volonté Toussaint  
Turelure, le fils de ma  
servante et du sorcier  
Quiriace.*

*Je l'épouserai à la face  
de Dieu en trois  
personnes, et je lui jurerai  
fidélité et nous nous  
mettrons l'alliance au  
doigt.*

*Il sera la chair de ma  
chair, et l'âme de mon  
âme, et ce que Jésus-  
Christ est pour l'Eglise,  
Toussaint Turelure le sera  
pour moi indissoluble.*

*Lui, le boucher de 93,  
tout couvert du sang des  
miens,*

*Il me prendra dans ses  
bras chaque jour et il n'y  
aura rien de moi qui ne  
soit à lui,*

*Et de lui me naîtront des  
enfants en qui nous  
serons unis et fondus.*

*Tous ces biens que j'ai  
recueillis non pas pour  
moi,*

*Ceux de mes ancêtres,  
celui de ces saints  
moines,*

<sup>12</sup> P. CLAUDEL, *L'otage*, op. cit., p. 262.

<sup>13</sup> *Id.*, p. 263.

<sup>14</sup> *Id.*, p. 269.



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

*Je les lui porterai en dot,  
et c'est pour lui que  
j'aurai souffert et  
travaillé.  
La foi que j'ai promise, je  
la trahirai,*

*Mon cousin trahi de tous  
et qui n'a plus que moi  
seule,*

*Et moi aussi, je lui  
manquerai la  
dernière ! »<sup>15</sup>.*

Voyez l'importance du progrès dans la mythologie occidentale quant à l'histoire ! A la différence de l'héroïne tragique Antigone ou de Médée, Sygne trahit. Elle trahit tout ce qui constitue ses valeurs pour sauver le Pape ou, mieux dit, l'alliance politique de l'Eglise et de la royauté. Sygne est portée aux extrêmes de l'abjection par et pour le pouvoir politique des mâles. De ce point de vue et pour aller vite je relèverai que Sygne ne s'exempte d'aucun des devoirs du mariage, puisque ayant consenti à venir occuper cette place d'objet d'échange que lui ont désignée les hommes de son propre milieu :

- 1) il lui vient de Turelure un enfant et elle devient donc mère,
- 2) mais il y a plus, car aux règles du mariage, Sygne ajoute même une complaisance au devoir de l'amour puisque, alors que George de Coûfontaine veut en finir avec son ignoble mari, Sygne se précipite au-devant de la balle destinée à Turelure et qui la blesse mortellement.

Du point de vue de ce qui nous intéresse, à savoir la place sociopolitique faite à la femme dans la culture occidentale, il y a donc à lire dans la trilogie des Coûfontaine (que je ne fais ici qu'effleurer), une sorte de déboîtement historique de la

situation de l'héroïne tragique que Lacan ne manque de relever, en mettant l'accent sur le fait que c'est maintenant d'être portée au refus, d'être portée à la trahison de tout ce en quoi elle croit et pour le service des biens que caractérise le destin de Sygne et donc pour une part, au moins, le destin inconscient du sujet de la modernité au féminin.

Et il en tire cette leçon que nous aurons à méditer selon laquelle émerge une forme moderne de la castration qui s'énonce comme suit :

*« On soustrait à  
quelqu'un son désir, et,  
en échange, c'est lui  
qu'on donne à  
quelqu'un d'autre – dans  
l'occasion, à l'ordre  
social [...] Vous avez bien  
entendu, je pense, ce  
que j'ai dit, insiste Lacan,  
on retire au sujet son  
désir et, en échange, on  
l'envoie sur le marché où  
il passe dans l'encan  
général [...] N'est-ce pas  
ce qui se passe au  
niveau de Sygne ? »<sup>16</sup>*

Alors, oui, il y a bien dans le départ du destin de Sygne une formidable illustration de cette forme moderne de la castration qui propose à la vraie femme de troquer sa posture sacrée d'intraitable cariatide du désir contre une incarnation où elle consent à être offerte comme objet d'échange et de jouissance dans le champ du politique opposant ici les fils de la République à ceux du Roi et de l'Eglise. Mais il y a aussi dans ce très beau drame de Claudel illuminé par le simple fait que Sygne occupe la place de l'unique personnage au féminin de cette pièce, un formidable coup de théâtre, puisqu'alors que jusque là si c'est bien au refus de tout ce qui lui fut le plus cher que Sygne semblait s'être littéralement abandonnée en se

<sup>15</sup> *Id.*, p. 273-274.

<sup>16</sup> J. LACAN, Livre VIII du Séminaire, *Le transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 380.



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

précipitant dans la mort, elle se déprend finalement de la place d'objet d'échange à laquelle elle fut contrainte comme épouse et comme mère dans ces temps troublés de la reproduction sociopolitique où les fils hétérosexuels l'ont enrôlée au service de leurs biens. Service ou registre des biens où elle a consenti d'abord à venir se ranger.

Alors oui, Sygne refuse. Elle trahit les valeurs les plus précieuses de son être, pour se mettre au service des biens, c'est entendu, mais d'un autre côté – je le souligne – Sygne se refuse à son refus et elle quitte la scène par le suicide, créant l'effroi parmi les hommes, puisque près de son lit d'agonie les mâles maintenant se pressent, au premier rang desquels le curé Badillon et même, selon les versions, le Roi de France.

Les mâles lui demandent à la fois le pardon – preuve qu'ils ne sont pas sans gravité – et ils lui demandent de voir une dernière fois son enfant. Mais Sygne se fait alors inflexible et femme entre les femmes, vraie femme, elle refuse de pardonner, comme elle refuse de voir son enfant ou son être-mère. En cela, elle rejoint Médée.

Puis, sur son lit de mort, elle «*se redresse tout à coup et tend violemment les deux bras en croix au-dessus de sa tête ; puis, retombant sur l'oreiller elle rend l'esprit avec un flot de sang. Et monsieur Badillon lui essuie pieusement la bouche et la face. Puis éclatant en sanglot, il tombe à genoux au pied du lit*»<sup>17</sup>.

Nous sommes, là, portés «*au-delà de toute valeur de la foi*»<sup>18</sup>, conclut Lacan. Et, en effet, Sygne à la différence d'Antigone ne soutient pas le désir des Dieux, ce qui fait le pouvoir de la femme comme femme, Sygne a trahi pour le service des biens des frères, elle a cédé à Badillon comme à

Turelure, elle a sacrifié son être pour les enjeux des avoirs de l'alliance soudant les intérêts du Pape à ceux du Roi. Elle est devenue l'épouse de l'abjection et la mère d'un enfant non voulu. Mais elle échappe à ce funeste destin d'être l'objet de la domination masculine par cette sorte de suicide conduisant les mâles – mais trop tard – à chercher auprès d'elle leur pardon devant Dieu. Sygne – *in fine* – échappe donc aux mâles, à la domination masculine, au prix de son être et se rejoint au-delà du service des biens, sans pourtant que quoi que ce soit de l'ordre de la Cité ne soit restauré, ni à sa génération, ni à celle de son fils (on verra pourquoi). Autant dire qu'elle se suicide pour rien. Ou mieux dit, qu'elle se suicide pour le rien qui est, répétons-le, l'inverse des avoirs pour lesquels les tenants virils de la domination masculine ont fomenté son destin. Ou encore, elle se suicide pour un rien qui objecte à la logique des avoirs, gouvernant ce pouvoir politique auquel Sygne a pourtant consenti d'abord, jusqu'à en indiquer l'impasse... quant au désir. Impasse quant au désir, spécialement bien incarnée par ce fils non voulu et littéralement forclos par sa Médée de mère.

Bon, Sygne se suicide pour rien et cet acte est réussi pour notre recherche en ce qu'il doit nous faire apercevoir que si l'ordinaire du féminin s'enrôle comme épouse, mère ou courtisane, dans le régime politique de la reproduction du lien social, la femme comme femme, elle, objecte au service des biens ou la femme se perd. Et se perd avec elle le désir qui ne se motive que du manque.

Et si l'on veut situer la place de la femme au regard de l'ordre du pouvoir, il ne suffit donc pas d'évoquer la généralité d'une hétérotopie où elle perdrait toute consistance à ne pas exister.

Qui, parmi les plus matérialistes d'entre nous, croirait en effet pertinent de déduire de son inexistence l'inconsistance de Dieu ?

<sup>17</sup> P. CLAUDEL, *L'otage*, op. cit., p. 297.

<sup>18</sup> J. LACAN, Livre VIII du Séminaire, *Le transfert*, op. cit., p. 326



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

Pour la femme, c'est pareil : elle n'existe pas, assure Lacan, mais ceci ne veut pas dire qu'elle soit sans consistance. Et ce qui nous conduit maintenant à méditer en suivant les traces de Sygne, c'est que dans la modernité, toute femme peut-être se trouve plus que jamais conduite à prendre position par rapport à cette forme de castration lui proposant dans la modernité de trahir clairement son désir ou son être de désir, ou encore de trahir le désir tout court, en échange de quoi elle est enrôlée au service des avoirs ou des biens. Et de ce point de vue, il n'est pas tout à fait faux de dire que l'évolution de l'histoire des femmes en Occident semble bien désigner une sorte de réorganisation de ce choix, voire un élargissement massif de l'enrôlement des femmes au service des biens, et ceci au-delà même de l'ordre familial où la domination masculine a su en jouir de longue date pour en obtenir des enfants qui furent, depuis toujours, des avoirs de l'homme, comme il en est de leurs épouses qui ne le furent pas moins.

Pour le dire en deux mots, si Antigone repousse la solution par le mariage et les enfants pour garantir le désir des Dieux, l'ordre du signifiant et la particularité de son frère qui est logiquement irremplaçable, la première version féminine de Sygne consent à la dégradation du mariage entièrement déterminé par la logique des biens et des enjeux politiques.

Mais il y a plus, dans notre actualité, puisqu'il arrive aussi bien qu'au-delà même de la logique de l'échange des femmes qui dans les structures complexes de la parenté assurent encore largement la reproduction des familles, les femmes s'élèvent par exemple au commandement de vastes organisations où elles se font, par exemple, entrepreneurs et donc femmes de pouvoir. Femmes de pouvoir fort modernes mais au service des biens. Et vous voyez que la question que je tarde à poser pour toutes sortes de raisons est celle du remaniement de la situation

sociopolitique faite à la femme dans la modernité. Situation qui exprime, voire anticipe ou même se déduit de cette évolution de la mythologie occidentale par laquelle la plume de Claudel aura capitonné le destin de la femme à celui du crucifié, nous conduisant d'une certaine manière à moins imaginer la fin de la femme comme femme, (femme qui n'existe pas mais quand même...), que l'affaiblissement corrélatif de l'hystérique, militante du rien et cariatide du monument paternel qu'elle sait, par ailleurs, délabré depuis toujours.

Affaiblissement social donc de l'hystérie, à questionner avec son éventuelle obsessionnalisation corrélatrice.

Mais pour en rester à cet événement mythologique par lequel la plume de Claudel capitonne d'un inévitable point de croix l'image de la femme venue se superposer à celle du crucifié dans la mythologie occidentale, j'ajoute que, ce qui est là indiqué, selon Lacan, n'est rien d'autre qu'une « *figure fascinante, de la beauté érigée, telle qu'elle se projette à la limite pour nous empêcher d'aller plus loin au cœur de la Chose* ». <sup>19</sup>

La Chose, il y a toutes sortes de choses. Et cette figure fascinante de la beauté féminine devra attendre dans la trilogie de Claudel la troisième génération pour qu'une autre femme, devenue à son tour une figure de femme divinisée et crucifiée (la belle Pensée), arrache, dans cette filiation, le désir à la malédiction où la jouissance ordinaire du père (Turelure) l'aura mis en impasse, comme je l'ai suffisamment indiqué.

Alors, si je vous dis cela, c'est pour bien nous faire apercevoir, combien, pour Lacan, ce sont les femmes qui sont les garantes du désir – c'est leur pouvoir de femme comme femme – et c'est un pouvoir qui,

---

<sup>19</sup> J. LACAN, Livre VIII du Séminaire, *Le transfert*, op. cit., p. 362-363



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

comme il le précise, érige la beauté contre la jouissance de la Chose dont on trouve chez Claudel une version paternelle dans la jouissance de Turelure, devenue chez Lacan la figure paradigmatique du « père humilié » et qui apparaît plutôt, de mon point de vue, comme un père que je dirai plutôt humiliant.

Figure obscène en tout cas de la jouissance plaçant le désir en impasse. Et j'ajoute que s'il a fallu trois générations pour que le désir trouve son issue dans la trilogie de Claudel, c'est aussi parce qu'il a fallu attendre la troisième génération pour qu'émerge sur la scène la beauté d'une femme juive et aveugle, étant entendu que Sygne laisse au monde un garçon non désiré dont le père, Turelure, convoite la fiancée, tout en l'incluant dans sa propre jouissance du fait que ce fils se trouvera conduit à copuler avec sa maîtresse (celle de Turelure) dont le jeune Lacan de 1938 a fait l'archétype du père humilié, et la cause de la grande névrose contemporaine qu'il croyait alors apercevoir, comme il croyait apercevoir alors le fameux déclin de l'imaginaire paternel dont le diagnostic, de mon point de vue – voyez mes derniers ouvrages<sup>20</sup> – est un des ressorts les plus puissants de ce que je considère comme la déviation majeure qui risque aujourd'hui d'emporter la psychanalyse vers une sorte d'orthopédie du père où elle (la psychanalyse) se refuserait à son tour à ses propres valeurs ou à son être même ; mais où aussi, politique oblige, elle pourrait concourir, même à son corps défendant, et de manière, disons, affreuse, à cette sorte de révolution nationale qui menace d'être aujourd'hui à portée de main et que l'on voit se dessiner via la promotion au plan des masses d'un

idéal nationaliste passant par la bien nommée « dédiablement » de la jouissance d'un père qui, en l'espèce, vaut aussi bien comme incarnation moderne de la chose humiliante et ségrégative polarisant notre champ politique.

Turelure, Président ! Comment est-ce possible ?

Eh bien, c'est un fait qu'ici, à la seconde génération de cette famille politique, de même qu'à la troisième qui apporte à la seconde le renfort d'un catholicisme militant, on voit se former sous nos yeux, dans notre champ politique, une sorte d'alliance des filles, propre à masquer de leur être la diabolique jouissance nationaliste que le père humiliant porte au front. Et j'ajoute que si j'aborde ici cette question, c'est parce que l'enjeu politique est majeur, qu'il s'agit donc de la clinique des masses et que seule, peut-être, la psychanalyse peut aider à mettre à vue le mécanisme par lequel la beauté des filles en politique, leur être, leur pouvoir, peut ici contribuer à polariser le désir des innocents qui, croyant porter la pucelle aux plus hautes charges de la République, n'aperçoivent plus, ou mal, la volonté de jouissance humiliante et ségrégative que les filles doivent à leur engendrement paternel.

L'avenir me démentira peut-être d'ailleurs en montrant que la mécanique du désir causée par les filles aura, en l'occasion, surclassé la jouissance morbide du père ou encore – limite des cariatides – on verra que le dégoût ou la haine inconsciente de la fille pour la jouissance du père pourrait venir à bout de cette jouissance en promouvant notamment aux plus hautes charges de ce Front devenu très étrange, une sorte de jouissance homosexuelle mâle – une sorte de lobby gay – dont on attend de voir comment et jusqu'où elle pourrait voisiner (sans dégât majeur) avec cette sorte de père qui, à la différence de Turelure, aura sur la scène politique et donc publique, accouché cette fois de quelques

<sup>20</sup> M. ZAFIROPOULOS, *Du mythe du Père mort au mythe du déclin du père de famille... où va la psychanalyse ? Essais d'Anthropologie psychanalytique I*, Paris, PUF, 2013 et *Le symptôme et l'esprit du temps. Sophie la menteuse, la mélancolie de Pascal, et autres contes freudiens - Essais d'Anthropologie psychanalytique II*, Paris, PUF, 2015.



cariatides propres à voiler de leur masque de beauté blonde la volonté de jouissance d'une organisation paternelle qui, pour devoir être dédramatisée, s'authentifie donc, en après-coup, comme simplement diabolique<sup>21</sup>.

Turelure, moins heureux, n'aura, lui, donné le jour qu'à un garçon dont le prénom de Louis n'aura pu suffire à lui donner ce manteau de beauté qu'il revient aux femmes d'incarner à l'occasion pour recouvrir une sorte d'hideuse jouissance paternelle d'où procède leur vie.

Quelque chose est pourrie au champ de l'Autre (à écrire S (A)).

Oui, voilà sûrement une des formules constitutives de la subjectivité moderne, qu'il s'agit de méditer avec Lacan, mais j'ajoute à des fins d'analyse politique que le genre du sexe engendré par la chose paternelle n'introduit pas au même destin sociopolitique donc, qu'il s'agisse

---

<sup>21</sup> Huit mois après mon intervention l'histoire s'accélère et « *Le bureau exécutif du Front national, réuni en formation disciplinaire, a délibéré et a décidé, à la majorité requise, l'exclusion de M. Jean Marie Le Pen comme membre du Front national* » annonce un communiqué diffusé le jeudi 20 Aout 2015, comme pour non seulement confirmer le bien fondé de l'hypothèse que j'avais le 7 janvier 2015, mais surtout démontrer que la psychanalyse « *est une science sociale* » (comme le soutenait déjà Lévi-Strauss) et ici une science politique sans laquelle il serait bien difficile de s'y retrouver quand à ce que j'appellerai l'incidence des complexes familiaux au cœur même du champ politique. Du coup les spécialistes ou plus simplement le lecteur intéressé aura peut être moins de prévention à se rapporter à l'usage que je fais de l'expérience psychanalytique pour rendre compte des pratiques politiques, voir des guerres comme j'en ai rendu compte – mais en après coup – dans le premier volume de mes essais d'Anthropologie Psychanalytique *Du Père mort au déclin du père de famille : où va la psychanalyse ?* et il se pourrait aussi que mon point de vue sur le funeste destin de l'orientation de la psychanalyse motivé par l'idée du *déclin du père* ne soit pas totalement non plus totalement dénué de lucidité.

d'une fille ou d'un garçon, de Turelure ou du père du Front. Ce que seule peut-être, je l'ai dit, la psychanalyse pourrait aider à apercevoir, comme notre discipline apparaît donc peut-être incontournable pour ce qu'il en est de l'analyse de ce qui émerge sous nos yeux dans notre champ politique d'aujourd'hui, démentant aussi le fait que le pouvoir politique est parfaitement séparé des complexes familiaux et que le pouvoir, dans ce champ comme ailleurs, échapperait aux effets de la différence sexuelle.

D'où la nécessité aujourd'hui d'engager une recherche qui esquisserait une sorte de reprise déboîtée du texte de Freud (de 1925) et qui pourrait être intitulée « *Quelques conséquences politiques de la différence anatomique entre les sexes* ». <sup>22</sup>

Conséquence politique donc et non plus simplement psychique.

D'où mon imprudence à évoquer pour ce jour la figure majeure d'une femme de pouvoir de notre champ politique qui naturellement apparaît à l'évidence d'abord comme une fille.

Enfin et puisque j'ai dit que j'évoquerai le schéma directeur de l'anthropologie psychanalytique qui surplombe nos travaux, je dirai au total que ce qui s'aperçoit mieux maintenant, au moins je l'espère, c'est que la femme comme femme, la vraie femme dans son entièreté de femme est située du côté de l'être et que ceci a d'importantes incidences pour ce qui concerne sa situation au regard du pouvoir, au regard du champ sociopolitique de la clinique du cas et de celle des masses.

Le pouvoir des mâles se situe, lui, plus nettement du côté des avoirs.

D'où se déduit une dysharmonie entre les deux sexes sans

---

<sup>22</sup> Le titre du texte de Freud de 1925 est « *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes* », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

rapport sexuel sûrement, mais pas sans relation, puisqu'on l'a vu du point de vue du champ politique, l'être sublime de Sygne se fait avoir dans tous les sens du terme par les mâles auxquels elle se trouve socialement reliée.

Ce qui en fait d'abord la figure emblématique de la femme confrontée à cette forme moderne de la castration par laquelle, je le répète, son désir est retiré au sujet qui se trouve ensuite donné à l'ordre social, un ordre, ici, abhorré. Sygne devient donc un bien au service des biens de la domination masculine. Mais, pour mon bref schéma directeur, je ne situe là rien d'autre que ce qui, de la femme, consent depuis toujours à se mettre au service des biens pour assurer du même coup la production de ce que Lévi-Strauss appelait *Les structures élémentaires de la parenté* qui sont, naturellement, polymorphes. La femme, dans ce tissage du lien social, devient épouse, mère et, le cas échéant, maîtresse.

On rappelle donc que, dans ce registre des avoirs, les mâles échangent des femmes comme bien parmi les biens. Et pourquoi donc le pouvoir de l'échange des biens comme le pouvoir politique revient-il donc, traditionnellement, aux mâles, se demandera-t-on ?

Je réponds clairement : parce que !

Parce que quoi ?

Eh bien, il n'y a pas d'autre raison que ce que j'appellerai la raison sexuelle du pouvoir des avoirs, un pouvoir à la fois arbitraire, c'est-à-dire fondé sur l'imaginaire du corps viril ; pouvoir qui est donc arbitraire et pourtant universel. D'où le fait que, comme je l'ai déjà indiqué<sup>23</sup>, il n'y a pas de trace du matriarcat dans l'histoire des civilisations, ni

---

<sup>23</sup> Voir M. ZAFIROPOULOS, « Qu'est ce que le matriarcat ? » Essai N° VIII in *Du mythe du Père mort au déclin du père de famille... où va la psychanalyse ?*, op. cit et *La question féminine de Freud à Lacan ou la femme contre la mère*, op. cit.

d'idéalisation de la mère. C'est donc un fait arbitraire et universel que l'idéalisation dans toutes les civilisations est pour l'homme et qu'il y a une sorte donc de complaisance somatique au principe universel du pouvoir des avoirs de la domination masculine, aujourd'hui pour une part entamée au moins en Occident.

Mais disons que, du point de vue de la psychanalyse, celui qui a c'est le père et même le père mort, et qui a quoi ? Eh bien, pour Freud, c'est lui qui possède les vierges.

Ce qui explique pourquoi en particulier du côté des femmes, c'est bien la vierge qui est idéalisée et pas la mère. Mais la vierge est naturellement du côté du rien, du côté de l'être. Ce qui fait que le couple idéal, c'est bien le père mort ou délabré et la fille ou la pucelle.

Il est donc peu surprenant du point de vue freudien, d'observer l'incroyable puissance de polarisation dans notre champ politique de ce couple constitué d'une fille que je dirai d'abord mariée avec son père mais aussi polarisée par ses amis homosexuels mâles.

Et il n'est pas non plus incohérent d'observer dans cette logique que cette fille mène une politique, non pas dans le registre des avoirs où se situe largement le reste du champ politique, mais du côté de l'être (être français), tandis que c'est le registre économique des biens qui, de manière dominante, mobilise largement le reste des partis de notre champ politique, faisant du discours politique ce qu'il est largement devenu aujourd'hui : un discours économique.

Alors, il y a bien un pouvoir politique de la fille dans le champ politique qui est le nôtre. Il y a un pouvoir de l'être recouvrant ce vouloir d'un père ayant eu le génie d'apercevoir dans l'être de la pucelle le manteau du rituel propre à recouvrir sa diabolique volonté de ségrégation.



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

Voilà donc un rapide rayon de lumière analytique sur la femme de pouvoir peut-être la plus puissante de notre champ politique et qui, de conduire de son être une révolution nationale maintenant, je l'ai dit, à portée de sa main, doit être sans plus attendre prise en compte pour notre clinique des masses qui voudrait élucider pour une part au moins l'incidence du pouvoir au féminin dans l'actualité du malaise.

Sygne, elle, ne voulait pas le vouloir de Turelure. Certes, mais il était son mari et pas son père.

Bref, du côté de l'être, du côté de la femme comme femme, il y a donc des usages différentiels du pouvoir de l'être dont l'incidence majeure est, répétons-le, très généralement de causer le désir.

Mais il s'agit donc là des usages du pouvoir de la femme complète, le pouvoir des femmes qui reste du côté de l'être et naturellement, pour notre schéma, il reste que la femme décomplétée, celle qui se fait mère, épouse ou courtisane, quitte le registre de l'être pour celui des avoirs et le service des biens où elle exerce d'autres modalités de pouvoir que nous allons également élucider. Que l'on songe par exemple – pour ce qui concerne le pouvoir de la courtisane – à l'influence sur la cour du Roi de France de la belle Madame de Montespan, la favorite de Louis XIV dont elle eut sept enfants sans jamais accéder au statut d'épouse, puisque, bien entre les biens, c'est l'infante d'Espagne qui fut choisie comme épouse du jeune Roi par sa propre mère et dans la louable ambition de mettre fin à vingt-cinq ans de guerre entre la France et l'Espagne.

Ici l'on vérifie que le régime de l'échange des biens ou des femmes se fait pour le bien de la cité et que, s'il faut pour des raisons d'analyse distinguer être et avoir, ce n'est pas à des fins d'idéalisation, mais à des fins de progrès de l'analyse clinique pour laquelle j'indique enfin qu'au-delà de la vraie femme logée dans le registre de l'être, l'épouse ou la courtisane

sont à ranger dans le champ du politique du côté des avoirs et comme des avoirs.

Et je ne pourrai conclure ce bref schéma sans évoquer la championne incontestée des femmes de pouvoir, à savoir la mère dont le pouvoir fétichiste est lui aussi à situer dans le registre des avoirs. Pouvoir de la mère dont on peut dire qu'il demande à être sans cesse réduit, au point que je pourrais dire pour faire moderne que la gestation pour autrui est bien le processus majeur qu'exige la culture de chaque mère.

Fin donc de ce schéma directeur où l'on voit que la femme collabore comme mère, épouse ou courtisane à la jouissance mâle des biens et qu'il y a un au-delà du service des biens où la femme comme femme, la vraie femme dans son entièreté de femme, dirait Lacan, excelle à exercer de manière polymorphe un pouvoir de l'être, comme celle qui se fit soldat de ce père qui l'aura reconnue comme propre à incarner l'idéal nationaliste d'une Jeanne dont le programme politique vise *in fine* à réduire d'autant la logique des échanges comme à dénier la responsabilité des actes du sujet pour retenir contre lui sa responsabilité d'être, être juif, musulman, étranger, etc.

Sygne, elle, refuse de se faire le soldat de Dieu et indique, par là, une autre issue.

---



## « WONDER-WOMAN OU LA SEDUCTION DES INNOCENTS »

KEVIN POEZEVARA

PHOTO : JOHAN POEZEVARA

On connaît tous la sublime brunette – pour beaucoup éternellement incarnée par Lynda Carter – avec son slip bleu étoilé, son corsage généreux, son diadème, son fameux lasso et ses bracelets pare-balles. On connaît moins l'histoire de sa naissance. J'ai fait grand cas, ces dernières années, de la « *trouvaille carrément géniale* » – le mot est d'Umberto Eco – qu'est le mythe de Superman, évoquant notamment les origines juives des membres de la petite horde de fils à l'origine du panthéon super-héroïque.

Aujourd'hui je me dois d'intégrer à cette loi un infime bémol :

Contrairement à l'ensemble de ses collègues de l'époque, l'auteur de Wonder

Woman était on ne peut plus goy. Contre toute attente, William Moulton Marston, né aux Etats-Unis en 1893, était docteur en psychologie, diplômé de l'Université d'Harvard puis professeur à Boston et à Washington. Il



Ce texte a ceci de particulier qu'il est le résultat d'un travail de commande.

On connaît la tradition qui veut que l'on consacre quelques centimètres de toile à la représentation de l'heureux mécène de l'œuvre ; je n'aurai pour ma part nullement à forcer le trait pour que se dégagent quelques-unes des facettes de l'intérêt de mon commanditaire. Je crois, ça lui arrive parfois, qu'il sera heureusement surpris de sa propre pertinence, lorsque au-delà de l'association presque anecdotique – le pouvoir au féminin, Wonder Woman elle a ça dans le nom – au-delà de l'association presque anecdotique donc, la super héroïne s'avancera et, sublime du haut de ses 74 ans, elle lui accordera un bon point pour sa question féminine. Puis viendra la deuxième partie de cet article, là où je tenterai de reprendre la main et de traiter le sujet qui aurait certainement trouvé à s'exprimer quelle que soit la commande. Il est, comme toujours, contenu dans le sous-titre : Après donc la Wonder Woman de Markos Zafiroopoulos, il sera question d'une certaine Séduction des innocents, d'après le titre le plus fameux du très méconnu Fredric Wertham

aimait tellement les femmes qu'il vivait avec deux d'entre-elles, deux femmes qui continuèrent de vivre ensemble après son décès en 1947, Elizabeth Holloway Marston, femme active et bardée de diplômes et Olive Byrne,



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

une de ses anciennes étudiantes, nièce notamment de Margaret Sanger, célèbre militante à l'origine de ce qui deviendra le planning familial américain. Suite à une interview durant laquelle le psychologue vantait le potentiel éducatif des comics books, il fut engagé par l'éditeur Max Gaines en qualité de consultant, mesure prophylactique destinée à apaiser le grondement de bien des éducateurs de l'époque. Marston est convaincu qu'il faudrait opposer à Superman et Batman un autre type de héros qui triompherait du mal grâce à l'amour et non à la seule force de ses poings. C'est Elizabeth qui lui suggère alors de faire de ce héros la première super-héroïne. L'idée est soumise à Gaines qui accepte à condition que ce soit Marston lui-même qui assure le scénario de la série. Le consultant devient donc auteur, et Wonder Woman (un temps appelée Suprema) prend vie.

Voilà rapidement pour la genèse éditoriale (avec, vous l'aurez relevé, son contexte féministe) – qu'en est-il maintenant de la genèse proprement narrative de l'héroïne ? C'est sur ce point, je crois, que l'on peut envisager quelque chose de l'intéressement de Markos Zafiroopoulos au dossier Wonder Woman. En effet, on se souviendra de son débat, longtemps entretenu avec la personne de Paul-Laurent Assoun, concernant la virginité de la Grande Diane des Éphésiens. On se rappelle l'enjeu de la discussion : Peut-on trouver des exemples de Déesses-Mères ou bien a-t-on toujours affaire à de divines vierges, comme autant de filles inconscientes du Père mort ? Pour être témoin du dernier relent en date de ce sempiternel débat, il fallait être à Athènes en novembre 2014, lorsque Zafiroopoulos pointant du doigt l'Acropole, y désignait le point d'achoppement de la visée freudienne quant à la question féminine, proposant une nouvelle interprétation du bien connu vertige de Freud, soit, non pas une identification au jeune Œdipe foulant le marchepied paternel, mais à

l'Œdipe vieillissant, l'Œdipe aveugle de Colone, celui dont la faute n'est pas d'avoir (pour reprendre son terme) « labouré le corps de la Divine Maman » mais d'avoir pénétré par erreur sur les terres prohibées des vierges invincibles.

Que raconte le premier épisode de Wonder Woman, publié en 1941 ? Un aviateur, officier de l'US Air Force, s'écrase sur une île perdue au milieu de l'océan. Paradise Island, refuge secret des mythiques Amazones ayant fuit le joug d'Hercule et la violence du monde des hommes. Malgré la protection d'Aphrodite, un homme s'écrase donc sur l'île interdite et il est secouru par rien de moins que la princesse des environs, la fille d'Hippolyte, reine des Amazones. Remise de ses émotions (« Ciel ! Un homme sur Paradise Island ! »), la jeune femme soulève l'aviateur inconscient et le porte tel un poupon jusqu'à l'hôpital. Apprenant la nouvelle, la reine décide que l'homme recevra les meilleurs soins avant d'être réexpédié chez lui, à l'expresse condition que ses yeux restent bandés tout au long de son séjour... Si l'ouverture d'Œdipe à Colone insiste sur le fait qu'il faut être au moins aveugle pour fouler sans le savoir le territoire des vierges invincibles, l'utilisation moderne de ce qui semble être le même fond mythique renverse quelque peu les choses et fait de la condition à l'origine de la transgression, une condition dans le sens de la prescription : Exceptionnellement on laissera un homme fouler l'île secrète des vierges invincibles, à condition qu'il ne puisse ni voir, ni savoir, où il met les pieds.

Bien entendu, la jeune princesse tombe éperdument amoureuse de cet homme, le premier qu'il lui a été donné de voir et s'acharne à le ramener d'entre les morts. Alertée par tant de déférence, Hippolyte convoque sa fille unique afin de la mettre en garde contre le genre masculin. Elle lui conte l'histoire de leur peuple, leur combat contre Hercule, leur asservissement et la fuite



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

sur Paradise Island. La leçon d'histoire terminée, la princesse insiste pour que Trevor soit raccompagné aux Etats-Unis d'Amérique afin qu'il puisse mener à bien sa mission : l'arrestation d'un dangereux espion nazi. La reine consulte alors Athéna et Aphrodite qui l'enjoignent en effet de dépêcher la plus puissante et la plus sage des amazones afin qu'elle accompagne le retour de Trevor et qu'elle défende les United States of America, dernière citadelle de la liberté et de la démocratie. Un tournoi est donc organisé afin d'établir qui sera cette ambassadrice amazone, tournoi dont la jeune princesse se voit interdire l'entrée par sa mère, qui refuse de voir son enfant renoncer à son immortalité. La compétition s'ouvre donc, et est survolée par une mystérieuse participante, surnommée The Masked Maiden, soit la vierge masquée. L'inconnue remporte le tournoi haut la main et se révèle être, bien entendu, la jeune princesse amoureuse. Malgré ses réticences la reine reconnaît alors la victoire éclatante de sa fille : *« Tu as gagné et je suis fière de toi. En Amérique tu seras en effet une Wonder Woman... Fais-y toi connaître sous le nom de Diana, d'après ta marraine, la déesse de la lune ! Et voilà un costume que j'ai créé pour la gagnante, afin qu'elle le porte en Amérique ! »*. Le premier numéro s'achève donc sur une image de la princesse ayant endossé son costume de Wonder Woman ; la vignette est accompagnée de ces mots : *« C'est ainsi que Diana, la Wonder Woman, renonça à son héritage, à son droit à la vie éternelle, qu'elle quitta Paradise Island pour raccompagner l'homme qu'elle aimait en Amérique – Une terre qu'elle apprendra à aimer, à protéger et à adopter comme étant la sienne. »*

Arrivé au terme de ce récit génésique, les plus perspicaces s'interrogeront : Si la jeune princesse ne connaît rien du monde des hommes, ni même l'histoire de son peuple, c'est qu'elle est née sur Paradise Island... Seulement voilà, sur l'île justement, nulle trace d'aucun homme et donc d'aucun géniteur... Comment dès lors expliquer cette

naissance miraculeuse ? La bande dessinée nous apprend qu'Hippolyte, souffrant de solitude, s'est vue instruite par Aphrodite l'art de modeler une statuette d'enfant, à laquelle la déesse a ensuite insufflé vie ! Et pas n'importe comment : par un heureux effet de nomination ! S'adressant à la petite statue Aphrodite dit : *« Je te nomme Diane, d'après la déesse de la lune et de la chasse ! »* Et la voilà qui s'élanche et, depuis l'atelier de potier, saute dans les bras de la Reine Amazone. Après la Grande Diane des Éphésiens, figure virginale adorée entre autres des vendeurs de statuettes, voici venir, pour le plus grand bonheur des vendeurs de bandes dessinées, Wonder Woman, soit l'histoire d'une petite statuette devenue la Merveilleuse Diana des Américains.

J'ouvre maintenant le second mouvement de mon exposé. J'ai consacré une bonne part de ces trois dernières années à la rédaction d'une *Etude sur l'héroïsme*. J'y ai adopté une méthode qui, par certains côtés, s'éloigne de la pure prescription structuraliste d'un Lévi-Strauss. En effet, j'ai suivi une certaine tendance freudienne, que l'on retrouve il me semble chez Lacan à partir de son invention de l'objet a, soit une tentation presque esthétique, partant de la prise en considération de l'effet jusqu'à la retrouvaille d'avec un objet cause.

L'exemple princeps d'une telle visée peut être trouvé dans le témoignage que nous offre Freud de son face-à-face sensible avec la statue de Moïse. Cette appréhension déçue de ne pas la voir s'animer et s'élancher (telle la petite Diana) de son socle, puis ce vif sentiment d'*Unheimliche* en sentant tomber le regard courroucé du héros tandis qu'il semble se figer de plus en plus... Exemple princeps dis-je puisqu'il a donné le « La » de mon commentaire du texte d'Umberto Eco, consacré aux coordonnées mythopoétiques de Superman, lorsque le célèbre sémiologue décrit un héros traditionnel du mythe, opposé au héros de la



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

civilisation du roman en cela qu'il se présente sous la forme d'une figure définitivement statufiée, résultat indéboulonnable en pointe d'un récit toujours déjà advenu. Pour Eco, le héros du mythe ou l'image religieuse traditionnelle se présente sous les traits d'une figure pétrifiée... Je crois, que c'est cette même figure jusque-là impassible, que l'on retrouve comme un des leitmotives les plus prégnants du romantisme, sous les traits d'une surfemelle au regard de marbre, prenant vie face au regard médusé d'un pauvre héros suprasensible. On pense bien évidemment à la Vénus à la fourrure, j'ai pour ma part un petit faible pour sa prédécé-sœur, la Vénus d'Ile de Mérimée.

J'ai proposé de désigner ces figures impassibles plus ou moins bien pacifiées, par le terme d'OMPHALLIQUE. D'après la reine légendaire de Lydie, celle qui eut Hercule comme esclave, mais surtout d'après le fameux Omphalos delphique, cette pierre de la ruse qui prit la place du fils dans l'estomac paternel, recrachée par Cronos, et rejetée sur terre par un Zeus visiblement embarrassé par la proximité de ce signe du manque dans l'Autre. Rejetée certes mais pas n'importe où ; deux aigles partis un du Nord et un du Sud en indiquèrent l'idéal point de chute : l'Omphalos conservé dans le temple d'Apollon, surmonté (ainsi que l'a montré l'archéologue Jane Ellen Harrison) de deux têtes de Gorgones, devait indiquer le centre interdit, le nombril spirituel du monde grec...

Cette pierre, que Lacan dans sa leçon sur l'Agalmatique désignait comme un évident fétiche, acquiert, depuis sa prise dans le mythe, la valeur d'un objet a mutualisé, offert comme cause collective de désir – non pas fuyant comme le sont la plupart des Graals, mais habilement circonscrit, durablement phallicisé grâce aux rigides prescriptions du rituel. C'est à cette rigidité me semble-t-il que réagissent les romantiques de toutes époques, comme autant d'incertains rebelles du fétiche.

En rapportant l'angoisse de leurs héros confrontés aux Vénus de marbre, Masoch et Mérimée perpétuent en quelque sorte le geste de Paul à Ephèse lorsqu'il pointait d'un doigt accusateur le caractère fétichiste du culte d'une déesse vierge statufiée. Chacun leur tour ils semblent vouloir désigner une certaine affiliation du registre culturel omphallique au genre féminin dans ce qu'il a de plus radical : l'étrification phallique du corps de la vierge. Sans pouvoir développer plus avant, je crois que l'on touche ici à une certaine communauté de structures, à retrouver tant dans l'affre des symptômes névrotiques que dans le dédale de l'histoire de l'art, et qui implique cette convocation régulière d'une figure de vierge invincible chaque fois qu'il s'agit pour l'homme de la culture d'échafauder une représentation du point d'équilibre ultime, coordonnée inimaginable de l'aboutissement de sa quête. Je crois que cela n'est pas sans lien avec la tentative toujours répétée et jamais définitive de représenter ce qu'il en est de la représentation, moteur s'il en est de cette joyeuse féticherie qu'est la culture.

Dissertant à propos de la question d'une coordonnée centrale, jubilatoire et interdite, Lacan introduit dans son séminaire de 1969 la figure d'une Vénus préhistorique, qui à l'inverse de nos Vénus romantiques n'a pas d'yeux mais, dit-il, de « *formidables fesses* ». Lacan propose de considérer cette énième statuette de femme, comme mise en forme par nos ancêtres préhistoriques de ce qu'était pour eux le représentant de la représentation. Je cite : « *Pour eux le représentant de la représentation était assurément comme ça. Cela vous prouve que le représentant de la représentation peut différer selon les âges.* » Voilà l'idée : de la Vénus préhistorique à la Vénus d'Ile, autant de tentatives de composer avec le caractère insaisissable de la Chose en essayant de représenter une énigme par une autre. Le corps de la femme et sa jouissance, érigés



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

imaginaires en lieu et place de la Chose.

Vous me voyez venir. Après avoir établi une certaine généalogie entre la grande Diane des Éphésiens et la Diana de Marston, il est temps pour moi de tenter un pas de plus et d'essayer de vous faire envisager Wonder Woman comme pouvant être une version 1942 du représentant de la représentation aux États-Unis d'Amérique. Si, à suivre Lacan, on peut considérer l'existence d'une sorte d'affinité élective entre l'imagination d'un idéal féminin fétichisé et la tentative répétée de représenter la représentation, il y a bien chez Marston, et avec Wonder Woman, la volonté de toucher à quelque chose d'une figuration de La femme suprême. Comme il le dit lui-même : « *Pour être franc, Wonder Woman est une propagande psychologique pour le nouveau type de femmes qui devrait un jour, je crois, dominer le monde.* » Seulement, et pour être tout à fait en accord avec la méthode que je vous présentais comme étant la mienne, il faudrait que je puisse, à côté de cet évident adorateur qu'était Marston, convoquer aussi bien un énième descendant de Paul, le rebelle du fétiche Éphésien.

C'est là qu'intervient le Docteur Fredric Wertham et sa *Séduction des innocents*.

Juif Allemand né en 1895 à Munich, ayant immigré aux États-Unis dans les années 20, élève d'Emil Kraepelin, ayant au moins une fois rencontré Freud, Wertham est un des grands noms de la psychiatrie new-yorkaise. Directeur de nombreux services hospitaliers, populaire pour être intervenu en qualité d'expert lors de procès très médiatisés, c'est sa croisade contre les comics books, menée dans les années 50, qui le fera définitivement passer à la postérité. Son best-seller, intitulé *Seduction of the Innocent* fut en effet utilisé comme pièce à conviction lors d'un procès mené en plein maccarthysme contre les éditeurs de comics books, suite auquel ils durent mettre en place une

rigide instance d'autocensure. Plusieurs journaux mirent la clef sous la porte et on dénombra partout aux États-Unis un grand nombre d'autodafes de comics... Triste destin d'un texte qui se voulait, à la suite notamment de notre Henri Wallon national, dénoncer, je cite, la promotion du mythe Nietzscheo-Nazi du surhomme, et que l'on retrouve aujourd'hui régulièrement surnommer le Mein Kampf des comics.

La visée de Wertham, comme l'indique le titre de son ouvrage, était de proposer une nouvelle version de la Neurotica avec, pour séducteur, le médium BD Comme il l'écrit : « *Je suis convaincu [...] que les enfants sont bons et les comics mauvais.* » Selon son expérience, les bandes dessinées constituent « *la racine de la délinquance moderne de masse* » et du développement des perversions sexuelles précoces, elles « *stimulent sexuellement les enfants* » dans une « *répétition de violence et de sexualité que ni Freud, Krafft-Ebing ou Havelock Ellis auraient imaginé qu'elle puisse un jour leur être offert.* » Il nous explique que « *parmi le stock des aphrodisiaques mentaux dont disposent les comics books, il y a une certaine façon de dessiner les poitrines des filles pour qu'elles soient excitantes sexuellement.* » Les seins des héroïnes de BD font grosse impression au bon docteur qui pointe (sans mauvais jeu de mot), pages après pages leur opulence : « *Dès qu'elles le peuvent [les poitrines] s'avancent, elles s'imposent.* » Il y a un autre motif que Wertham s'évertue à repérer inlassablement et qui, associé au déluge d'adjectifs faisant état de la protubérance des poitrines, nous donne une bonne idée de l'impact qu'avait cette littérature sur le psychiatre lui-même : « *the injury-to-the-eye motif* », que nous traduirons en « *motif de la blessure-aux-yeux* », ou de l'obsession de Wertham à retrouver dans la majorité des BD la figure d'une pointe aiguisée menaçant de venir se loger dans une rétine écarquillée par l'effroi.



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

Cela commence avec les poitrines et trouvera son acmé dans sa description de la figure de la super-héroïne, comme figure horrifique par excellence. « *La super-femme (Wonder woman) est toujours une figure horrifique.* » La plus célèbre des super-héroïnes (avec sa « super-poitrine » !) représente pour le psychiatre ce qui se fait de pire dans les comics, exemple paradigmatique de la tentation et de la séduction du médium. Wonder Woman « *est une figure terrifiante pour les garçons et un idéal indésirable [il dira aussi morbide] pour les filles.* » Surpuissante physiquement, entretenant un rapport lesbien avec sa suite de filles adoptées (en compagnie desquelles elle se plaît à rire des hommes faibles), l'amazone des comics est, pour Wertham, une « *cruelle femme phallique* », une figure « *fasciste et futuriste* » « *définitivement anti-masculine* » et dont « *l'amour maternel est totalement manquant* » (le psychiatre nous explique qu'elle ne travaille pas, qu'elle ne s'occupe pas de la maison, ni n'élève de famille). « *S'il était possible* » conclut Wertham, « *de transposer une figure de papier telle que Wonder Woman dans la vraie vie, n'importe quel jeune homme mentalement équilibré reconnaîtrait que quelque chose ne tourne pas rond chez elle.* »

Si l'on peut reconnaître une chose à Wertham c'est d'avoir su capter une certaine valeur fétichique chez Wonder Woman. Fétichique et non pas fétichiste comme il le pensait lui-même. En fait, sans même s'en rendre compte, Wertham se

positionne à la suite de Paul, reconnaissant depuis son angoisse la prégnance d'un lien établi entre ces trois faits que sont le féminin, l'imaginaire et l'économique. Lorsqu'il égraine les occurrences du motif de la blessure aux yeux, il dit bien ce qui a sauté aux siens : la marque de la castration que dissimule toujours imparfaitement les tentatives sublimatoires et fétichiques de production d'un représentant de la représentation aux allures de poule aux yeux d'or.

Ce n'était pas franchement mon objectif au départ mais maintenant que cet article touche à sa fin, et malgré la légèreté apparente de mon sujet, me voilà sur le point d'en appeler à la plus grande vigilance. Quand on incrimine les vendeurs de statuettes et de BD, qu'on les accuse d'être la cause d'une prétendue perversification du fait social, quand on s'inquiète de voir les femmes revendiquer la place qui leur revient et que l'on tremble pour l'avenir du monopole masculin, quand au final on pleure la disparition du père en supposant qu'il ait déjà été dans le coin, vous pouvez être sûr que chaque fois il fait retour sous son visage le plus fouettard... Du Père-la pudeur au Père-lapideur il n'y a qu'un pas... Et si l'actualité la plus vibrante doit nous rappeler quelque chose, c'est que ce sont au final toujours les mêmes ceux qui visent les dessinateurs et ceux qui résistent au dévoilement des femmes.

---



## « LA PUISSANCE DE LA MÈRE, SON DESIR, SON EMPRISE, QUEL POUVOIR ? » ISABELLE GUILLAMET

PHOTO: Al Hansen (New-York 1927, Cologne 1995) – Lick Me! Venus, NY City, 1969, 36 x 28 cm. Collage de morceaux d'emballage de barre chocolatée Hershey sur une planche en bois peinte en argent. Collection particulière

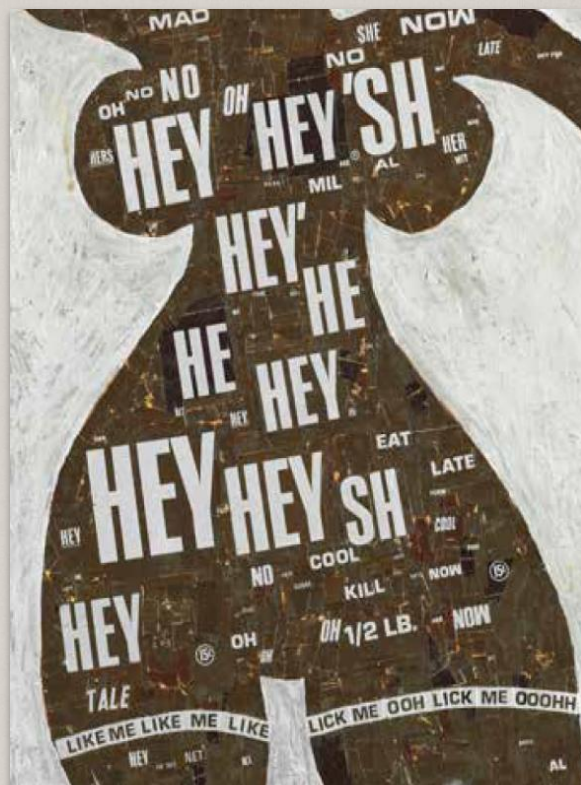
Que peut dire la psychanalyse du pouvoir des femmes ou des femmes de pouvoir ?

J'ai souhaité conjuguer cette question au maternel afin d'examiner le pouvoir des mères du point de vue de l'inconscient et plus spécifiquement le pouvoir des mères sur les filles. Ainsi ma proposition va concerner le lien à la mère et les conséquences cliniques de son pouvoir sur la fille. Pour traiter cette question, je propose de partir d'une vignette clinique extraite de ma thèse de recherche en psychanalyse et psychopathologie<sup>1</sup> sur la grossesse du point de vue de l'inconscient.

Pour traiter cette question, je propose de partir d'une vignette clinique extraite de ma thèse de recherche en psychanalyse et psychopathologie<sup>24</sup> sur la grossesse du point de vue de l'inconscient.

Vanina

<sup>24</sup> I. GUILLAMET, « Psychopathologie psychanalytique de la périnatalité. Envers inconscient et destins cliniques du devenir mère », février 2013, Thèse de Doctorat en Psychanalyse et psychopathologie – Paris 7 - CRPMS, sous la direction de M. ZAFIROPOULOS. Il s'agit d'une recherche sur la femme enceinte, dont la démarche consiste à partir des symptômes périnataux afin d'en extraire, à partir de leur logique de production et leurs destins cliniques, un certain « savoir » sur la grossesse du point de vue de l'inconscient.



Vanina est une jeune femme que je rencontre en service gynécologique alors qu'elle est hospitalisée à 12 semaines de grossesse pour douleurs pelviennes et menace d'accouchement prématuré. Elle inquiète les équipes puisqu'elle dit avoir des « visions » depuis qu'elle est enceinte alors qu'elle n'avait jusque-là présenté aucun « signe » de psychose. Elle raconte l'épisode qui inaugure les multiples hallucinations qu'elle aura durant cette grossesse : un homme noir lui était apparu et de cet homme provenait une voix lui ordonnant de se rendre sur le périphérique si elle voulait sauver son bébé. Elle avait « obéi » à cette voix et risqué sa vie en se rendant sur les lieux. Elle fut rapidement repérée par la gendarmerie et a ainsi évité l'accident mortel.



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

Elle associe l'homme noir de cette hallucination au père présumé de l'enfant. Un ami africain avec lequel elle aurait eu une relation sexuelle peu avant d'être enceinte. En fait Vanina se souvient mal, cela avait eu lieu lors d'une soirée où elle avait trop bu. Elle se rappelle avoir passé du temps ce soir-là avec cet homme mais la scène reste floue. A son réveil elle avait constaté qu'elle ne portait plus tous ses vêtements et en avait déduit qu'ils avaient eu une relation sexuelle. A vrai dire elle n'avait qu'un souvenir confus de cette soirée et rien n'était bien sûr. Au fil de cet entretien, alors qu'elle s'entendait reprendre le déroulement des faits, elle en vint à douter fermement d'avoir couché avec lui. C'est alors qu'elle formule tout haut ce que ce doute impliquait : « *Enfin, ce n'est pas sûr que ce soit lui le père de mon bébé* ».

Elle fréquentait à la même époque un autre homme, « *un français, un blanc* » me précise-t-elle. Lequel des deux hommes est le père de l'enfant qu'elle porte ? Elle dit : « *Je le saurai à la naissance en fonction de la couleur du bébé* ».

Après cet entretien-là Vanina a d'autres « visions ». « *Ça a recommencé mais cette fois ce n'est pas pareil* », « *cette fois, c'est un homme grand et tout blanc... c'est un homme flou, je ne vois pas son visage, il me regarde... ça fait très peur, etc.* »

Les épisodes se répètent au fil de cette grossesse. Elle raconte : « *Il arrive parfois que les hommes soient plusieurs. L'autre nuit ils étaient plein, des tout noir et des tout blanc cette fois. Ils parlaient entre eux, j'entendais que les chuchotements mais pas ce qu'ils disaient* ».

Au fil des entretiens, Vanina me raconte son adolescence difficile, le divorce de ses parents, la cohabitation infernale avec sa mère. Durant cette période adolescente Vanina tente de se suicider. Une première fois en avalant de l'eau de javel, une seconde en

ingérant plusieurs médicaments. Elle parle peu de cette période qu'elle souhaite « oublier ». « *Maintenant je vais être une mère, il ne faut pas que je pense à tout ça* ».

En fin de grossesse, elle exprime son impatience d'avoir son fils. Elle dit : « *Je sais que quand il sera là tout ira mieux, il n'y aura plus tous ces problèmes, je sais qu'il me protégera* ».

L'accouchement se déroule bien d'après Vanina. Le géniteur était le deuxième compagnon, l'homme blanc. Durant les quelques mois où nous restons en contact, elle me dit ne plus avoir d'hallucinations. Elle s'explique cette « amélioration » : « *Ça va mieux, maintenant je sais que je ne serai plus jamais seule, c'est comme s'il [l'enfant] me protégeait (...)* ».

Cette vignette clinique met selon moi en exergue la question des destins cliniques du pouvoir de la mère inconsciente sur la fille/sur la femme (ici sur Vanina en l'occurrence) et je vais essayer de le développer progressivement.

« *Les visions ont commencé depuis que je suis enceinte* »

---

« *Aller sur le périphérique pour sauver l'enfant* », voilà l'injonction qui inaugure les épisodes hallucinatoires que Vanina associe à sa grossesse puisqu'elle dit « *ça a commencé depuis que je suis enceinte* ».

---

A la question de la conjoncture de déclenchement de cette psychose qui n'est pas le point central que je souhaite développer ici<sup>25</sup>, je reprendrais rapidement l'idée selon laquelle c'est bien la grossesse de Vanina qui déclenche sa psychose, une psychose sans doute jusque-là compensée. En effet, ce serait le fait d'être confrontée

---

<sup>25</sup> Cette question fait l'objet, dans ma thèse, d'un chapitre consacré au rôle de la grossesse dans les psychoses.



à la question de la procréation dont Lacan spécifie qu'elle n'a pas d'équivalent symbolique qui la précipiterait dans cette solution hallucinatoire : « *Le fait qu'un être sorte d'un être, rien ne l'explique dans le symbolique.* »<sup>26</sup> « *Rien n'explique la création.* »<sup>27</sup> « *Rien n'explique non plus qu'il faille que des êtres meurent pour que d'autres naissent.* »<sup>28</sup>

À propos de Schreber, Lacan indique que la fonction d'être père n'est pas pensable sans la catégorie du signifiant dans le symbolique. « *Etre père* » est une notion dont Lacan précise en 1956 qu'il faut qu'elle ait été portée à l'état de « *signifiant premier et que ce signifiant ait sa consistance et son statut.* »<sup>29</sup>

Ainsi, la naissance, donner naissance, comme la mort, n'auraient pas de correspondant symbolique dans l'inconscient et n'existeraient pour le sujet qu'en passant par la question du père. En effet, chez l'homme comme chez la femme, la procréation échappe à la trame symbolique, elle est dans l'ordre symbolique « *couverte par l'ordre instauré de cette succession entre les êtres.* »<sup>30</sup>

Lacan formule « [...] *la question de savoir ce qui lie deux êtres dans l'apparition de la vie ne se pose pour le sujet qu'à partir du moment où il est dans le symbolique, réalisé comme homme ou comme femme, mais pour autant qu'un accident l'empêche d'y accéder.* »<sup>31</sup>

La procréation pose donc inmanquablement la question de la reconnaissance des sexes pour le sujet. Chez l'homme comme chez la femme, l'énigmatique question de la naissance, de la mort et de la procréation, dont Lacan indique qu'elles *n'ont justement pas de solution dans le signifiant*<sup>32</sup> renvoient nécessairement le sujet à la question de sa position dans la reconnaissance de l'Autre symbolique par rapport à son sexe.

Concernant Vanina, ce serait donc cette rencontre avec la question du père « *qu'est-ce qu'un père ?* »<sup>33</sup> et le défaut du Nom-du-Père qu'elle trouve à cette place-là qui la précipiterait vers cette solution hallucinatoire, tentative pour elle de trouver d'autres points d'accrochages pour tenter de stabiliser son monde.<sup>34</sup>

<sup>32</sup> J. LACAN, *Le Séminaire, livre III, Les psychoses (1955-1956)*, Paris, Editions du Seuil, 1981, p. 215.

<sup>33</sup> On comprend dès lors que pour un sujet dont le Nom-du-père est forclos, si ce n'est de le contraindre à trouver d'autres points d'accrochage, une grossesse peut le précipiter dans une décompensation. C'est pourquoi, je soutiens que le moment de la grossesse et du devenir mère constitue l'un des moments propices aux décompensations de **psychoses préexistantes et jusque-là compensées**.

<sup>34</sup> Dans « *D'une question préliminaire à tout traitement possible dans la psychose* », Lacan se rapporte au cas Schreber et à l'absence de l'opération symbolique de métaphore paternelle qu'il note Po dans le schéma I. Lacan illustre dans ce schéma l'absence de signification phallique qui aurait permis un ancrage de la chaîne signifiante et ses conséquences sur le registre imaginaire. Il y décrit notamment le bouleversement du sujet sous les aspects du *crépuscule du monde* qui précède la perplexité qui inaugure le déchaînement du signifiant et la délocalisation de la jouissance. Autrement dit, là où « *est appelé le Nom-du-Père, peut donc répondre dans l'Autre un pur et simple trou, lequel par la carence de l'effet métaphorique provoquera un trou correspondant à la place de la signification phallique* ». Ainsi, depuis l'Autre, surgit l'appel d'un signifiant qui ne peut être reçu par le sujet faute d'avoir été symbolisé. C'est donc le défaut du Nom-du-Père à cette place-là et le trou qu'il ouvre dans le signifié qui amorce la

<sup>26</sup> J. LACAN, *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet (1956-1957)*, Paris, Editions du Seuil, 1994, p. 202.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 202.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 202.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 329.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 202.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 202.



On s'aperçoit d'ailleurs que la première vision et la voix qu'elle entend mettent en scène la silhouette de celui qu'elle présume comme géniteur de l'enfant qu'elle attend : l'homme noir. Après l'entretien à l'issue duquel elle se rend compte en reconstituant les choses que finalement « *rien n'est sûr* », l'homme blanc entre sur la scène des hallucinations comme répondant à la possibilité que le copain blanc soit le père. C'est quand elle dit « *cette fois c'est pas pareil, c'est un homme blanc...* », « *il y a des hommes blancs et des hommes noirs, ils chuchotent entre eux, etc.* »

En bref, à mesure qu'elle revient sur ce qui avait fait énigme pour elle (la relation sexuelle qui avait lieu ou pas), dès lors qu'elle aperçoit que *rien n'est sûr* en ce qui concerne le géniteur du bébé, on voit l'homme des hallucinations « changer de couleur ».

L'image du géniteur « glisse » de l'homme de la relation sexuelle qui demeure énigmatique pour elle, vers la représentation d'un père qui marquerait de sa couleur l'enfant à naître.

J'ai distingué les hallucinations où elle voit des hommes en noir et blanc de sa première hallucination qui apparaît sous la forme de cette voix qui l'exhorte à aller sur le périphérique, autrement dit cette voix surmoïque qui la pousse à aller se tuer.

*Du Surmoi maternel à l'appel au père*

*Les voi(e)x mortelles de l'Autre maternel*

Cette notion de voix surmoïque me permet d'arriver à la question du

---

« cascade des remaniements du signifiant » d'où procède le **désastre de l'imaginaire**, « jusqu'à ce que le niveau soit atteint où signifiant et signifié se stabilisent dans la métaphore délirante. » Voir : J. LACAN, *Ecrits I*, Paris, Edition du Seuil, coll. Points Essais, 1999, p. 49.

pouvoir de la mère. Rappelons brièvement que le surmoi lacanien n'est pas issu de la figure paternelle comme chez Freud. Lacan représente volontiers le surmoi sous la figure d'un Autre maternel. Dès 1938, il se démarque de la tendance à figurer la mère comme douce et bienveillante. Il dresse plutôt un portrait inquiétant et obscur de la mère comme un autre mortifère dont le désir est vorace et dont le petit sujet doit s'extraire.

C'est un Autre qui va aussi s'avérer terrifiant par sa puissance dans *La relation d'objet*<sup>35</sup>. Lacan y décrit la toute dépendance du petit sujet à cette mère qui peut très bien répondre comme ne pas répondre à ses besoins.

---

« *Lorsqu'elle ne répond plus, lorsqu'elle ne répond plus qu'à son gré, dit Lacan, elle devient réelle* »<sup>36</sup>, elle est une puissance. Lacan utilisera aussi la figure de la mère comme ce grand crocodile dans la bouche duquel nous sommes — « *C'est ça, la mère - dit Lacan - et on ne sait pas ce qui peut lui prendre tout d'un coup, de refermer son clapet.* »<sup>37</sup>

Il mettra surtout en évidence au fil de son enseignement ce qu'il désigne comme étant le *désir de la mère*, un désir vorace, celui de *réintégrer son produit* dit Lacan et où l'enfant est un fétiche pour la mère.

Il convient à chaque fois de répéter qu'il ne s'agit pas de confondre cet Autre maternel avec la mère elle-même, la personne, la maman, mais plutôt de faire apparaître la figure inconsciente de la mère. Soulignons néanmoins que Vanina ne cesse d'évoquer son besoin de vivre loin de sa mère tout en exigeant la continuelle

---

<sup>35</sup> J. LACAN, *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet (1956-1957)*, Paris, Editions du Seuil, 1994.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 68-69.

<sup>37</sup> J. LACAN, *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse (1969-1970)*, Paris, Editions du Seuil, 1991, séance du 11 mars 1970.



présence de celle-ci. Je suis témoin à plusieurs reprises de la relation particulière entre les deux femmes. Des scènes explosives ont lieu régulièrement, leurs conflits témoignant toujours d'un lien pétri d'ambivalence. Quel est ce lien ? Cette question du lien mère/fille m'amène maintenant à Freud.

## *Le lien préœdipien à la mère et le ravage*

En 1915, dans *Communication d'un cas de paranoïa contredisant la théorie psychanalytique*<sup>38</sup>, Freud met en évidence la puissance du lien d'amour entre la fille et la mère, capable, dans ce cas de détourner la fille de son amour pour l'homme par un type de défense paranoïaque.

En 1920, dans *Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*<sup>39</sup>, Freud fait allusion « à une dimension surgissant à l'arrière-plan du destin féminin »<sup>40</sup>, celle d'une relation primordiale ambivalente à la mère dévoilant, en deçà de la fixation œdipienne au père, une fixation antérieure à l'objet maternel.

En 1925, avec *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*<sup>41</sup> puis en 1931<sup>42</sup> et 1933<sup>43</sup> dans ses

textes consacrés à la sexualité féminine, Freud fait la découverte proprement dite d'une « préhistoire de la relation œdipienne chez la petite fille »<sup>44</sup> selon l'expression de Freud, à savoir l'attachement préœdipien à la mère.<sup>45</sup>

Freud note durant cette période préœdipienne « l'activité sexuelle si étonnante de la fille en relation avec sa mère. »<sup>46</sup> Il décrit le caractère « particulièrement riche et varié »<sup>47</sup> de ce lien mère-fille, « l'amour infantile [y] est sans mesure ; il réclame l'exclusivité et ne se contente pas de fragments ».<sup>48</sup>

Il conclut que ce lien à la mère explique bon nombre de phénomènes de la vie sexuelle féminine. Il s'avère même impossible d'après Freud de comprendre la femme si l'on néglige la phase de fixation préœdipienne à la mère<sup>49</sup> qui constitue un lien exclusif « intense et passionné »<sup>50</sup> dont il reconnaît avoir jusque-là fortement sous-estimé l'importance et la durée.

La sexualité féminine se trouve dès lors à penser avec le lien préœdipien à la mère, un lien intense, sans mesure, passionné, un lien **puissant**

<sup>38</sup> S. FREUD, « Communication d'un cas de paranoïa contredisant la théorie psychanalytique (1915) », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 2005.

<sup>39</sup> S. FREUD, « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine, (1920) », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1978.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 123.

<sup>41</sup> S. FREUD, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes (1925) », *La vie Sexuelle*, Paris, PUF, 2005.

<sup>42</sup> S. FREUD, « Sur la sexualité féminine (1931) », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 2005.

<sup>43</sup> S. FREUD, « La féminité (1933) », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, Folio essais, 1984.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>45</sup> « La pénétration dans la période préœdipienne de la petite fille nous surprend comme, dans un autre domaine, la découverte de la civilisation minéo-mycénienne derrière celle des Grecs. - Tout ce qui touche au domaine de ce premier lien à la mère m'a paru difficile à saisir analytiquement, blanchi par les ans, semblable à une ombre à peine capable de revivre, comme s'il avait été soumis à un refoulement particulièrement inexorable. », S. FREUD, (1931), *op. cit.*, p. 140.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>47</sup> S. FREUD, (1931), *op. cit.*, p. 140.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 139.



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

qui persiste longtemps et laisse, dit Freud « *tant d'occasions à des fixations et à des dispositions.* »<sup>51</sup>

Une fois avoir indiqué toute l'intensité de ce lien à la mère, Freud dit aussi que « *la femme n'atteint la situation d'œdipe normale* »<sup>52</sup> qu'après avoir surmonté cette période d'attachement à la mère, autrement dit après qu'elle se sera détournée de la mère pour se tourner vers le père.

Comment va-t-elle surmonter, s'extraire et se détourner de ce lien si puissant ?

Après avoir insisté sur le caractère exclusif, intense et démesuré de ce lien, Freud explique que : « *L'amour puissant ne manque jamais de s'accompagner d'une forte tendance agressive* »<sup>53</sup>. Ce serait justement par cette haine, une haine elle aussi démesurée, que la fille **s'expulse** de ce lien et qu'elle rejette la mère. Voilà comment la fille s'extrait de ce lien à la mère : par la haine et le rejet de la mère.

Quelle haine ? Devant tous les motifs de haine qui constituent la longue liste des griefs contre la mère, bien au-delà du reproche du manque d'amour, du sevrage et des frustrations orales, le motif le plus important réside dans le fait que la fille « *rend sa mère responsable de son manque de pénis* ». Elle la fait naître femme et « *ne lui pardonne pas ce désavantage* »<sup>54</sup> dit Freud.

En outre, le désir avec lequel la fille se tourne vers son père serait initialement le désir du pénis dont la mère l'a frustrée et qu'elle attend maintenant de son père <sup>55</sup> : « *Sous l'influence de l'envie du pénis la petite fille est expulsée de la liaison à sa mère*

et elle se hâte d'entrer dans la situation œdipienne comme dans un port. »<sup>56</sup>

On l'aura compris, le lien mère/fille et un lien puissant, si puissant que la fille devra « *se trouver détournée par force de la mère (...)* »<sup>57</sup> dit Freud. C'est un éloignement qui se fait sous le signe de l'hostilité, par la haine, une haine *très frappante* qui peut persister toute la vie et par le rejet de la mère.

Mais cette haine et ce rejet de la mère ne confèrent-ils pas d'autant plus de pouvoir et de puissance à cet Autre maternel ? Sans doute, car cette haine rend cet Autre d'autant plus nocif pour la fille qui devient ainsi une proie pour cette figure surmoïque maternelle. Voilà selon moi où situer le pouvoir de la mère inconsciente.

Markos Zafiroopoulos<sup>58</sup> va jusqu'à radicaliser cette haine et ce rejet de la mère pour en faire une forclusion laissant ainsi « *en plan* », dit-il, « *dans le registre imaginaire et réel cette figure maternelle* » qui par là, « *ne cesse de revenir sous la modalité de ce qui n'est donc pas symbolisé* »<sup>59</sup>. J'ajoute ici : par des voix par exemple, des voix hallucinées qui font retour dans le réel, des voix du ravage.

Cette thèse me paraît très éclairante pour la clinique des filles. Pour le cas de Vanina, je ferais volontiers ce rapprochement entre le rejet de la mère que doit opérer la fille pour s'en détourner et le rejet opérant dans le phénomène hallucinatoire.

En effet, Lacan indique que dans l'hallucination, « *tout ce qui est refusé dans l'ordre symbolique, au centre de la Verwerfung, (de la forclusion) reparaît*

---

<sup>51</sup> S. FREUD, (1933), *op. cit.*, p. 159.

<sup>52</sup> S. FREUD, (1931), *op. cit.*, p. 140.

<sup>53</sup> S. FREUD, (1933), *op. cit.*, p. 162.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 173 ; je souligne.

<sup>57</sup> S. FREUD, (1931), *op. cit.*, p. 148 ; je souligne.

<sup>58</sup> M. ZAFIROPOULOS, *La question féminine, de Freud à Lacan. La femme contre la mère*, Paris, PUF, 2010.

<sup>59</sup> M. ZAFIROPOULOS, Séminaire du Cercle International d'Anthropologie Psychanalytique, séance du 12 février 2009.



*dans le réel.* »<sup>60</sup> Il a l'idée que dans l'hallucination, le sujet a affaire à ce qui n'advient pas au symbolique ce qui est donc **rejeté** du symbolique fait retour dans le réel sous les aspects de ces voix hallucinées qui vocifèrent, exhortent le sujet à une jouissance.

Ceci nous ramène aux hallucinations de Vanina et à cette sorte d'affinité entre la figure surmoïque maternelle dans sa version lacanienne et les voix hallucinées.

Ici je reprendrai cette thèse de la forclusion de la mère qui se déduit de ce rejet haineux que la fille doit effectuer pour s'extraire du lien précœdipien à la mère.

Dès lors, « *stagnant dans ce réel* »<sup>61</sup>, la mère reviendrait, entre autres formes, sous la modalité de cette voix qui convoque le sujet à ce point et qui le pousse à incarner cet être phallique de la jouissance maternelle. En bref, la mère constituerait ce pousse à la jouissance pour la fille.

## *Les visions comme tentatives de capitonnage*

Si la première hallucination correspond à cette sorte de vocalise maternelle stagnant dans le réel et qui menace toujours de faire retour chez la fille, une voix du ravage maternelle non épinglée à la métaphore paternelle, en revanche, j'ai considéré la suite des hallucinations de Vanina comme tentative de capitonnage visant à faire exister le père au titre de métaphore.

En effet, la première vision et la voix qu'elle entend mettent en scène la silhouette de celui qu'elle présume comme géniteur de l'enfant qu'elle attend : l'homme noir. Après l'entretien à l'issue duquel elle se rend compte que « *rien n'est sûr* », l'homme blanc entre sur la scène des hallucinations comme

répondant à la possibilité que le copain blanc soit le père. Ce doute convoque le dialogue interne de Vanina sur la scène hallucinatoire : « *Cette fois c'est pas pareil, c'est un homme blanc(...)* », « *Il y a des hommes blancs et des hommes noirs, ils chuchotent entre eux, je n'entends pas ce qu'ils disent.* »

Ainsi, la manière dont la parole de Vanina est prise dans le réseau des couples et des oppositions symboliques noir/blanc et les modifications qui émergent du contenu des visions constitueraient les indices du questionnement interne sur « *qu'est-ce qu'un père ?* » et les tentatives pour elle de *faire du père* dans ce monde qui compte désormais un enfant.

Autrement dit, cette prolifération d'images (en noir et blanc) constituerait les indices de ses tentatives d'accrocher, de boucler dans cette nouvelle configuration (la grossesse) l'élément qui permettrait de sauver l'enfant dans le registre phallique.

En bref, après la voi(e)x mortelle de l'Autre maternel comme pousse à la jouissance qui l'exhorte à aller mourir, (première hallucination) émergerait rétroactivement cette nouvelle signification, celle de *sauver* ce bébé en allant sur le périphérique (puisque je rappelle qu'elle dit qu'elle doit aller sur le périphérique pour *sauver son bébé*). Ainsi, les hallucinations semblent indiquer la voie qui pourrait sauver ce monde qui menace de s'effondrer pour elle : il s'agirait en l'occurrence de sauver l'avoir phallique (son bébé) par la voie (métaphorique) du père - *iphérique*.

Pour Vanina, concernant la puissance, le pouvoir de la mère et ses destins, je fais l'hypothèse que cette voix qui inaugure ces hallucinations est une voix du ravage maternel. Il est là selon moi l'effet clinique de la puissance de la mère : une voix qui convoque à incarner cet être phallique dans une pente morbide à aller mourir.

Je pense que c'est cette même figure de l'Autre maternel comme pousse à la jouissance chez la fille, qui

<sup>60</sup> J. LACAN, (1955-1956), *op. cit.*, p. 21.

<sup>61</sup> M. ZAFIROPOULOS, *op. cit.*



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

avait conduit Vanina adolescente à ses deux tentatives de suicide dont je rappelle le caractère éminemment oral : une première tentative en avalant de l'eau de javel et une seconde, des médicaments, ces formes cliniques que Lacan évoque en 1938 dans *Les complexes familiaux*<sup>62</sup>. Dans ce texte, Lacan décrit une imago maternelle qui doit être sublimé sans quoi « *l'imago, salutaire à l'origine, devient facteur de mort.* »<sup>63</sup> Du fait de sa prématurité, le petit d'homme est entièrement dépendant de l'Autre nourricier qu'est la mère.

C'est pourquoi, face au sevrage, dans une sorte de nostalgie morbide maternelle, le sujet chercherait à retrouver l'imago de la mère. Lacan compare cette pente au *retour au sein de la mère* à une tendance psychique à la mort (à se laisser mourir dans la mère) qui s'effectue, selon lui, sous la forme originelle que lui donne le sevrage et qui se révèle dans les suicides « non violents », les grèves de la faim de l'anorexie mentale, les empoisonnements lents de certaines toxicomanies par la bouche, et les régimes de famine des névroses gastriques.

## *En conclusion*

J'ai voulu mettre au cœur de la réflexion la puissance du lien précœdipien à la mère dont la fille a sans cesse affaire. Un lien puissant et insistant.

On aperçoit combien la fille, dans sa constitution subjective, dans son trajet est bien celle qui va devoir déployer une énergie folle pour s'extraire, s'expulser de cet Autre maternel, un Autre d'autant plus puissant qu'il a fait l'objet d'un rejet et si on va jusqu'à appréhender le lien à la mère du côté du rejet radical voire de

la forclusion de la mère, on comprend mieux me semble-il ce qui donne à la mère son statut de figure persécutrice (dans la paranoïa féminine notamment) et de pousse à jouir chez la fille.

Ainsi, le lien précœdipien à la mère tel qu'il est mis en évidence par Freud, va assez bien avec cette instance psychique surmoïque représentée par l'Autre maternel mortifère de Lacan si l'on tient compte de cette dimension du rejet par la haine et du statut particulièrement puissant et nocif qu'il confère à la mère pour une femme.

---

<sup>62</sup> J. LACAN, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu (1938) », *Autres Ecrits*, Paris, Editions du Seuil, 2001.

<sup>63</sup> *Ibid.*



## « LA FEMME, LE POUVOIR ET LE PHALLUS » ELISA DOS MARES GUIA-MENENDEZ

PHOTO Francesca Woodman (1958 – 1981) – sans titre, Rome, Italie, 1977-78.  
Photographie argentique sur gelatine 14.9 x 14.5cm

### Introduction

Si c'est bien *la domination masculine* qui caractérise une bonne part des relations entre les sexes dans la civilisation, nous interrogeons ici la position des *femmes de pouvoir*, ainsi que *le pouvoir des femmes* sous l'optique de l'anthropologie psychanalytique. C'est un champ de recherche qui interroge la dimension de la culture, mais surtout celle de l'inconscient. Dans le champ analytique le phallus correspond à un terme investi de puissance, et dans le discours social une position phallicisée correspond à celle du pouvoir. C'est pourquoi nous allons traiter la question *du pouvoir et de la femme* sous l'optique du phallus.

Freud a toujours mis l'accent sur le fait que chez la femme la relation au phallus se fait autrement que chez l'homme. En effet, Freud a toujours signalé que le chemin vers la réalisation du sexe féminin était plus compliqué que celui qui tend à la réalisation du sexe masculin. Cette question devient plus flagrante en 1923, lorsqu'avec sa théorie du primat du phallus, il soutient que pour les deux sexes seul l'organe génital mâle joue un rôle, et annonce le primat du phallus. Pour Lacan le sujet,

homme ou femme, ne dispose que du phallus pour s'orienter, c'est-à-dire que dans l'inconscient nous ne trouvons que la référence phallique.

C'est à partir de cette lecture de Freud et de l'enseignement de Lacan que nous allons soulever quelques questions : sous l'optique du phallus comment penser la question du



pouvoir chez les femmes ? Posséder le phallus ou s'y identifier correspond-il au seul moyen de prendre une position de pouvoir ? La femme saurait-elle prendre une place de pouvoir, tout en sachant porter le masque de la féminité ? Ou encore, la relation de la femme au pouvoir pourra-t-elle se faire à travers une invention – qui ne passe pas forcément par l'identification phallicque – et d'un savoir faire avec son manque ?



## Quelques remarques concernant la relation de la femme au phallus

Freud s'est toujours intéressé à la féminité. Dans son mouvement de recherche pour trouver une réponse à la question *Qu'est-ce qu'une femme ?*, alors qu'il était également confronté à la difficulté de comprendre comment se passe la fin du complexe d'Œdipe chez la fille, il établit le chemin vers ce qu'il appelait la *féminité accomplie*<sup>64</sup> – un chemin par lequel il faudrait passer pour devenir femme. Ainsi, pour accéder à la féminité la fille devrait surmonter quelques étapes, tels que le changement de zone érogène, le changement d'objet d'amour mère-père, entre autres étapes à traverser pour achever ladite *attitude féminine normale*, qui était également associée au mariage et à la maternité.

Cette question est relancée avec la théorie du primat phallique dans laquelle Freud parle d'un seul organe génital, pas de l'organe mâle à proprement parler, mais de son absence. Bref, il parle du phallus et non du pénis, il ne s'agit pas de l'organe anatomique, mais de sa valeur symbolique. Cette conception met en cause la réalisation du sexe féminin dans l'inconscient, de ce fait Freud attribue à la réalisation subjective chez la femme une position essentiellement problématique. Et tout indique qu'il cherche des solutions pour cette impasse à partir de la logique d'une compensation au manque du pénis.

Lacan a identifié le caractère inassimilable de la réalisation du sexe féminin dans l'inconscient où nous ne trouvons que la référence phallique. Dans les années cinquante il annonce : *« il n'y a pas à proprement parler, dirons-nous, de symbolisation du sexe de la femme comme tel. En tous les cas, la*

*symbolisation n'est pas la même, n'a pas la même source, n'a pas le même mode d'accès que la symbolisation du sexe de l'homme »*<sup>65</sup>. D'après lui, « là où il n'y a pas de matériel symbolique, il y a obstacle, défaut, à la réalisation de l'identification essentielle à la réalisation de la sexualité du sujet. Ce défaut provient du fait que, sur un point, le symbolique manque de matériel – car il lui en faut un. Le sexe féminin a un caractère d'absence, de vide, de trou »<sup>66</sup>.

Lacan explique encore que c'est « la prévalence de la Gestalt phallique qui, dans la réalisation du complexe œdipien, force la femme à emprunter un détour par l'identification au père, et donc à suivre pendant un temps les mêmes chemins que le garçon »<sup>67</sup>. L'identification imaginaire passant par le père se fait « en raison de la prévalence de la forme imaginaire du phallus », c'est une phase inhérente au complexe d'Œdipe de la fille (ainsi que pour le garçon)<sup>68</sup>. Pour illustrer la question nous pensons au cas Dora. Selon Lacan, dans le moment où Dora s'interroge sur *Qu'est-ce qu'une femme ?*

*« Elle tente de symboliser l'organe féminin comme tel. Son identification à l'homme, porteur du pénis, lui est en cette occasion un moyen d'approcher cette définition qui lui échappe. Le pénis lui sert littéralement d'instrument imaginaire pour*

<sup>65</sup>

J. LACAN, *Le Séminaire livre III Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 198.

<sup>66</sup>

*Id.*, p. 199.

<sup>67</sup>

*Id.*, p. 198.

<sup>68</sup>

*Ibid.*

<sup>64</sup>

S. FREUD, « Sur la sexualité féminine », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1973.



*appréhender ce qu'elle n'arrive pas à symboliser* »<sup>69</sup>.

Lacan nous rappelle que Freud insiste sur le fait que le phallus n'a pas, pour une bonne raison, la même valeur pour celui qui le possède réellement, c'est-à-dire le garçon, et pour l'enfant qui ne le possède pas<sup>70</sup>. Cependant dans son enseignement il signale que c'est par la question d'avoir ou de n'avoir pas le phallus que la fille entre dans le complexe d'Œdipe, tandis que dans la logique freudienne le garçon, ce n'est pas par là qu'il y entre, c'est par là qu'il en sort. Lacan explique qu'« à la fin du complexe d'Œdipe, (...) ce qu'elle n'a pas (le phallus), elle a à le trouver dans le complexe d'Œdipe »<sup>71</sup>.

Mais l'identification phallique, ou position d'équivalent du phallus, n'est-elle pas une « fausse solution » pour la sortie de l'Œdipe de la femme ? Si une position phallique est associée à une identification à la figure masculine, nous pensons la question de la femme dans ses rapports au pouvoir et à la féminité. Est-ce que le pouvoir se trouve lié à une manifestation de cette identification imaginaire au phallus ? Ou existerait-il un *pouvoir des femmes*, qui consisterait en un savoir-faire avec le défaut de la réalisation de son sexe ?

*La mascarade ou les femmes de pouvoir*

Nous allons donc aborder la question de la femme de pouvoir et de l'identification phallique dans ses rapports à la féminité à travers la mascarade. La féminité est-elle incompatible avec la position de pouvoir ? Ou s'agit-il d'une construction

sociale ? En 1964 Joan Riviere dans son texte « La féminité en tant que mascarade »<sup>72</sup> interroge la féminité des femmes de pouvoir, ou, selon ses mots, la féminité « des femmes manifestement masculines ». Riviere souligne qu'il n'y a pas si longtemps certaines carrières étaient presque exclusivement l'apanage d'un certain genre de femmes, manifestement masculines<sup>73</sup>. Il est important de prendre en compte le fait que son texte a été écrit dans les années soixante. En effet Riviere parle aussi de la place de la femme dans la civilisation. C'est tout une autre question, mais ici ce que nous intéresse c'est le fait qu'elle interroge la féminité de ces femmes.

Riviere se demande : « sont-elles manifestement masculines ? ». Nous pensons à l'Œdipe de la fille, surtout à l'identification à l'homme, porteur du pénis, en tant qu'un moyen d'approcher cette définition qui lui échappe – la signification de sa féminité. Riviere explique que beaucoup de ces femmes semblent répondre à « tous les critères d'une féminité accomplie »<sup>74</sup>. Ainsi que Freud, elle utilise le terme *féminité accomplie* pour parler d'une supposée féminité achevée. La psychanalyste explique que les « femmes masculines » correspondent à celles qui ne cachent pas leur désir d'être un homme ou leur revendication vis-à-vis des hommes. Tandis que celles qui répondent aux critères de la *féminité accomplie* sont « de bonnes épouses, d'excellentes mères (...) elles manifestent des intérêts spécifiquement féminins et se préoccupent de leur apparence »<sup>75</sup>. Elle

<sup>69</sup>

*Id.*, p. 200.

<sup>70</sup>

J. LACAN, *Le Séminaire livre IV La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 123.

<sup>71</sup>

*Ibid.*

<sup>72</sup>

J. RIVIERE, « La féminité en tant que mascarade », in *Féminité Mascarade : Études psychanalytiques réunies par Marie-Christine Hamon*, Paris, Seuil, 1994.

<sup>73</sup>

*Id.*, p. 198.

<sup>74</sup>

*Id.*, p. 198-199.

<sup>75</sup>

*Id.*, p. 199.



se tient aux signes visibles de la féminité, et les prend en tant que repères pour représenter le sexe féminin. Pour elle des *activités féminines* correspondent aux activités passives, à la maternité, au mariage, à l'entretien de la maison. Tandis que les *activités masculines* correspondent à l'engagement professionnel, aux figures et position de pouvoir. Sa représentation de la féminité est traversée par le discours social.

Dans son texte, Riviere évoque le cas d'une femme qui selon elle « correspond à la description d'une femme d'une féminité accomplie ». Elle raconte que cette femme avait une excellente relation avec son mari, qu'elle était « très fière d'être une parfaite maîtresse de maison. De plus, elle avait remarquablement réussi dans sa profession. » Mais sa stabilité n'était pas aussi parfaite qu'elle le paraissait au premier abord<sup>76</sup>. La femme en question était professionnellement engagée dans une carrière que l'obligeait essentiellement à parler et à écrire. Mais elle avait souffert d'une certaine angoisse toute sa vie et parfois cette angoisse était intense, et se manifestait surtout après chacune de ses apparitions devant un public ; elle avait une « crainte d'avoir commis un impair ou une maladresse, et ressentait un besoin obsédant de se faire rassurer », dit-elle<sup>77</sup>.

D'après Riviere, ce besoin de se faire rassurer l'amenait compulsivement à solliciter l'attention ou à provoquer des compliments de la part des hommes. Elle explique que l'analyse de cette femme avait montré que son comportement après ces réunions était destiné à provoquer des avances de la part d'un type d'homme particulier et que son attitude lui posait un véritable problème.

Dans son texte Joan Riviere décrit quelques rêves de sa patiente, et raconte qu'« elle en eut d'autres [des rêves] où des personnages mettaient des masques pour éviter un désastre (...) ils mettaient des masques sur leur visage et échappaient ainsi à la catastrophe »<sup>78</sup>. Riviere dit que « la féminité pouvait être assumée et portée comme un masque »<sup>79</sup>, c'est-à-dire utilisée pour « dissimuler l'existence de la masculinité et éviter les représailles qu'elle redoutait si l'on venait à découvrir ce qui était en sa possession ; tout comme un voleur qui retourne ses poches et exige qu'on le fouille pour prouver qu'il ne détient pas les objets volés »<sup>80</sup> - qu'elle n'a rien volé.

Pour Moustapha Safouan, la crainte dont parle la patiente d'avoir commis un impair ou une maladresse ne correspond pas à une crainte de n'avoir pas assez réussi, mais à la crainte d'avoir trop réussi, d'avoir dépassé la limite, dit-il. « Dès lors, on conçoit que la même inclusion dans la classe des hommes puisse être pour la fille chose 'permise' (...) Le sujet ne saurait adjoindre le phallus à son image sans avoir les plus grands ennuis avec la loi »<sup>81</sup>. Sa « double action », serait donc une façon de chercher à faire disjonction de cette place phallique. Pour Safouan elle se déguise en femme castrée, elle porte le masque de l'innocence, pour se montrer moins menaçante. Elle cache son phallus et l'attribue à l'Autre.

À notre avis la féminité et le pouvoir ne sont pas incompatibles, certes il peut y avoir un discours social dominant, mais en ce qui concerne la psychanalyse, la relation doit être

76

*Ibid.*

77

*Id.*, p. 200.

78

*Id.*, p. 202.

79

*Ibid.*

80

*Ibid.*

81

**M. SAFOUAN, La Sexualité féminine dans la doctrine freudienne », Paris, Seuil, 1976.**



toujours pensée dans le un par un. Et le malaise de la femme de pouvoir ne trouve pas ses sources dans la relation entre la femme et le pouvoir à proprement parler, il faut plutôt interroger la façon dont le sujet habite cette place : si la femme en question jouit de la place de pouvoir, de la position phallique, interroger le rapport du sujet au phallus et à la castration. Est-ce que le « pouvoir des femmes » consisterait à savoir transiter entre une position phallique et une position « en femme » qui consisterait à porter le masque de la féminité quand cela convient ?

## *L'invention ou le pouvoir des femmes*

Nous avons interrogé la question des *femmes de pouvoir* à partir de la relation au phallus. Maintenant nous allons approfondir la question du *pouvoir des femmes* : est-ce que la femme pourra constituer sa relation au pouvoir par ailleurs, c'est-à-dire à travers une invention qui ne passe pas que par l'identification phallique, mais surtout par son savoir faire ?

Nous avons vu que Freud parlait du primat du phallus pour désigner le passage par une seule organisation de la libido. Dans ce sens Pickmann explique que l'inconscient ne reprend pas à son compte cette réalité biologique, l'existence de deux sexes anatomiques, il la « néglige »<sup>82</sup>. Pour Lacan, le savoir inconscient ne dit rien du sexe féminin. Et si le sexe féminin en tant que tel échappe au signifiant ou encore si, selon le fameux aphorisme, *La femme n'existe pas...* comment le représenter ? Freud a bien cherché en se demandant *Qu'est-ce qu'une femme ?*

Depuis les années cinquante, Lacan a constaté qu'il n'existe pas de symbolisation du sexe de la femme comme tel. Il soutient que dans

---

82

C.-N. PICKMANN, « L'hystérique et le ravage » in « *Actualité de l'hystérie* », Ramonville Saint-Agne, Éditions Erés, 2001, p. 160.

l'inconscient nous ne trouvons que la référence phallique, de ce fait le sujet, homme ou femme, ne dispose que du phallus pour s'orienter. Dans cet ordre d'idées la loi est déterminée, spécifiée par le phallus, ce qui fait de la loi phallique une sorte de règle universelle, totalisante. Dans les années soixante, lors de son séminaire sur l'Angoisse il a même interrogé les analystes femmes dans l'espoir que, peut-être, il y avait quelque chose qu'elles seules étaient capables de transmettre à propos des femmes. Dans ce contexte il parle des « facilités de la position féminine quant au rapport au désir », à partir de la perspective d'une position de souplesse. Dans cet ordre d'idées la position féminine fait allusion à un espace non rempli, dans le sens qu'il n'est pas forcément nécessaire de chercher à le représenter. C'est dans ce contexte qu'il propose une analogie entre la position féminine et celle de l'analyste<sup>83</sup>. Dans ce sens la particularité du féminin c'est justement la possibilité d'occuper cette place sans forcément la remplir. La *position féminine* dont parle Lacan, qui n'est réservée qu'aux femmes entraîne l'idée de mettre la fonction phallique au deuxième plan, dans la mesure où *la femme* ne s'occupe pas de montrer sa puissance. Elle n'est pas dans la logique du tout phallique. Plus tard, dans les années soixante-dix, Lacan systématise le *pas-tout*, que n'est pas-tout inscrit dans la logique phallique, il propose une autre logique concernant la relation au phallus.

Nous avons vu que lorsque Freud propose l'idée d'une *féminité accomplie* et établit le chemin par lequel il faut passer pour achever la féminité, ne cherchait-il pas à signifier le sexe féminin, à remplir la place non occupée concernant le savoir sur le

---

83

Question que j'ai développé au cours de la journée d'étude du CIAP 2012 « La question féminine en débat ». Voir E. dos Mares Guia « L'analyste en femme ? De la place de l'analyste à la question féminine », in M. Zafiroopoulos (dir.), *La question féminine en débat*, PUF, Paris, 2013.



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

sexe féminin, en le mettant du côté de la logique du *tout* ?

La théorie analytique et la clinique témoignent de la façon dont les femmes sont confrontées à la recherche de leur *substance de femme*. C'est pourquoi la question *Qu'est-ce qu'une femme?* ne cesse pas de s'inscrire. Par exemple, dans le cas Dora, au moment où elle interroge le savoir sur son sexe, c'est sa recherche qui motive son idolâtrie pour Madame K. ou encore sa longue méditation devant la Madone. Elle interroge les figures de femme dans son entourage et cherche à constituer sa féminité.

Dans cet ordre d'idées on interroge l'inexistence de *La femme*. Existe-il une *substance de la féminité* ? Y a-t-il un signe visible de féminité qui caractérise *La femme* ou qui démarque la féminité? En ce que concerne la psychanalyse nous touchons la question à partir de deux perspectives : celle de la féminité, telle que Freud la conçoit et le champ du féminin. Si la féminité peut être pensée comme ce qui « fait la femme », ce qui la représente (caractéristiques, comportements, discours social...), le féminin est la façon dont on incorpore les modèles, il fait allusion à une essence cachée. La psychanalyste Sylvie Sésé-Léger le traduit bien: « *La féminité, dans ses atours, en est la face manifeste. Le féminin est réceptacle* »<sup>84</sup>. Le féminin se joue dans la relation à l'Autre, au tout. Il est toujours en train de se constituer et de s'inventer, c'est pourquoi le féminin n'a pas de modèle, d'où l'impossibilité de le réduire à une seule vérité.

Mais l'illusion d'une consistance de la féminité se fait très présente. Par exemple, dans le cas du ravage, une mère pourra utiliser sa fille pour donner consistance à son être-femme, signale Pickmann<sup>85</sup>, dans le sens où elle croit

avoir *Le savoir* sur le sexe féminin et qu'elle est capable de transmettre la *bonne féminité* à sa fille. Pour Lacan, si une femme entre dans le ravage c'est parce que le *pas-tout* est masqué, englobé dans un régime du *tout-phallique*, donnant l'illusion d'une « possible transmission de la féminité en se passant du phallus ». Patricia Léon explique que le ravage est justement l'enfermement dans la demande d'une transmission d'une quelconque « essence de la féminité »<sup>86</sup>, cette aliénation dans la logique du Un, du tout-phallique. Tandis que le *pas-tout* dit l'ouverture vers le féminin pour une femme, il ouvre une issue différente à la féminité<sup>87</sup>. La femme va inventer sa féminité à partir d'une copie sans modèle.

Il n'y pas de substance de la féminité, mais l'essence du féminin. Le *pas-tout*, tel que Lacan le conçoit, ne porte pas une connotation négative du phallus, il ne fait pas allusion à l'incomplétude, il ne s'oppose pas au phallus... car il n'est pas-tout dans la logique phallique. Il va prendre appui sur le phallique en donnant lieu à sa limite, explique Patricia Léon. En proposant une ouverture à une logique autre que celle de la complétude du tout, en ouvrant un espace pour l'invention de la féminité. Et c'est justement l'impossibilité, l'acceptation de l'impossibilité, qui va ouvrir le chemin vers le féminin. C'est peut-être dans ce sens que Lacan disait que chercher la réponse à *Qu'est-ce qu'une femme?* est le contraire de l'être<sup>88</sup> - elle n'a pas à le trouver. Elle a peut-être à l'inventer.

---

C.-N. PICKMANN, « L'hystérique et le ravage », *op. cit.*, p. 15.

<sup>86</sup>

P. LEON, « Pas toutes les femmes veulent ne pas ressembler à leur mère » in *Pas-toutes les femmes*, Association de Psychanalyse Jacques Lacan, Ajaccio, 2005.

<sup>87</sup>

*Ibid.*

<sup>88</sup>

J. LACAN, *Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 199-200.

---

<sup>84</sup>

S. SESE-LEGER, *L'Autre féminin*, Paris, Éditions Campagne Première, 2008, p. 196.

<sup>85</sup>



En 1933, lorsque Freud parle de la technique du tressage et du tissage en tant qu'une invention féminine, il semble prendre distance avec l'idéal de la féminité et de la complétude. Pour Freud, cette invention est due aux effets du manque du pénis sur la structuration de la féminité. Freud ne semble-t-il pas évoquer quelque chose de l'ordre du savoir-faire avec le manque ? Est-ce que la voie de l'invention consiste en une solution pour répondre à l'impossibilité de signifier le sexe féminin ?

S'il existe un pouvoir des femmes, j'oserais dire que c'est justement celui de se libérer de la pensée de l'Un, de renoncer à la logique du tout phallique pour avancer sans modèle sur le chemin de sa propre féminité, du côté de l'invention.

## Conclusion

Si la dimension de la culture est traversée par la domination masculine ainsi que par la logique phallique, le pouvoir ne se trouve pas forcément associé à la femme. Néanmoins en ce que concerne la psychanalyse il ne s'agit pas de mettre une étiquette ou de dicter ce qui relève du masculin ou du féminin – mais d'interroger la relation du sujet, homme ou femme, au pouvoir – s'il jouit de cette place de pouvoir, interroger son rapport au phallus et à la castration.

Nous avons vu que lorsque Freud établit le chemin par lequel il faut passer pour arriver à la « féminité accomplie »<sup>89</sup>, il cherche à remplir la place non occupée concernant le savoir sur le sexe féminin, en le localisant du côté de la logique du tout. Il a revisité sa théorie de la féminité plusieurs fois, a changé d'avis et à mesure qu'il cherchait une réponse pour sa grande question *Qu'est-ce qu'une femme ?*, il finissait par ouvrir d'autres questions.

---

89

S. FREUD, « Sur la sexualité féminine » in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1973.

Et au moment où il « laisse tomber » et annonce que sa question est restée ouverte à l'élucidation<sup>90</sup>, c'est comme s'il avait finalement trouvé la réponse : « Qu'est-ce qu'une femme ? », la question reste toujours ouverte. Il n'y a pas de représentation de la femme, elle n'est pas inscrite dans la logique du tout phallique – comme le signale Lacan, elle n'a pas à trouver le phallus. Ainsi, s'il existe un *pouvoir des femmes*, mais qui n'est pas réservé aux femmes, c'est celui de s'inventer sans modèle, de jouer avec le *pas-tout phallique... ou La femme n'a qu'à être tisseuse de sa propre robe*.

Pour finir, quelques mots du poète brésilien Manoel de Barros :

« Com pedaços de mim eu monto um ser atônito / Tudo que não invento é falso »<sup>91</sup> : « Avec des morceaux de moi-même je fais un être étonné / Tout ce que je n'invente pas est faux ».

---

90

« La grande question restée sans réponse et à laquelle moi-même n'ai jamais pu répondre malgré mes trente années d'études de l'âme féminine : Que veut la femme ? » (S. Freud cité in E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, T. II, PUF, Paris, 1961, p. 445).

91

M. de BARROS, *Livro sobre o nada*, Rio de Janeiro, Record, 1996



## « AMOUR DU POUVOIR ET DESIR DU SOUVERAIN : LA JOUISSANCE DE LA FAVORITE » PAUL-LAURENT ASSOUN

*François Boucher—Portrait de la marquise de Pompadour, 1757. Huile sur toile*

Bonne idée que celle d'aborder la femme directement dans son rapport au pouvoir. Cela évite de patauger dans les lieux communs d'exclusion unilatérale du pouvoir, qui serait le lot fatal de la féminité, ce qui l'inscrirait dans un tragique qui empêche de penser au-delà. La quadrature du cercle, pour la femme, c'est celle du masculin et du féminin<sup>92</sup> et de ses effets de retour des plus concrets au cœur de sa condition sociale. Ce que récapitule l'idée de « condition féminine », en ses coulisses inconscientes. La femme est tout sauf passive, elle a un « cahier de charges » qui la pousse en avant – ce qui caractérise le « devenir-femme », avec, comme double ressort, la crainte phobique de la passivité envers l'amour terrassant de la mère et l'envie du pénis, qu'elle aborde d'ailleurs à l'origine « sans complexe » et qui va jusqu'au zèle à agir la passion pour le père qu'elle s'excite à aimer<sup>93</sup>. Et tout cela se rejoue dans la (longue) dernière ligne (pas si) droite, dans le rapport à l'homme, à un homme, ce qui est le plus « coton », parce que tout s'y rejoue alors.

Pouvoir jouir, pour une femme, avec tout ça, voilà l'enjeu, mais qu'en est-il de la position face au pouvoir tout court ? Opprimée, la femme est tout sauf inerte et surtout, outre de s'inscrire dans les interstices du système, elle invente, elle « bricole » avec talent. Le



semblant chez elle est une pratique destinée à tenir dans un réel collectif dont elle est subtilement exclue. S'il faut partir de l'incontournable « mascarade »<sup>94</sup>, sa posture ne s'y réduit pas, il lui faut aussi élaborer sa « politique de l'homme », dont la partie la plus active est de « donner du poids » à cet « homme », dimension que nous avons développée ailleurs<sup>95</sup>.

*L'inconscient du pouvoir... à l'épreuve du féminin*

Le pouvoir, ne l'oublions pas, relève d'abord des « pulsions du moi », il est donc dans un rapport aporétique à l'Eros. Il faut s'appuyer ici sur un portrait métapsychologique du pouvoir<sup>96</sup>. Le

92

P.-L. ASSOUN, *Leçons psychanalytiques sur le masculin et le féminin*, Paris, Economica, 2005.

93

P.-L. ASSOUN, *Freud et la femme*, Paris, Payot, 5<sup>e</sup> éd., 2003.

94

J. RIVIERE, "La féminité comme mascarade" (1929), *Féminité mascarade. Etudes psychanalytiques réunies par Marie-Christine Hamon*, Paris, Editions du Seuil, 1994.

95

P.-L. ASSOUN, « Le féminin ou la liberté du semblant : le « pèse-homme », *Cliniques méditerranéennes*, n°92, 2015, p. 57-72.

96



pouvoir est un point d'intensification du moi, qui rend l'objectalité seconde, tout au plus les dividendes sexuels ne sont-ils qu'un surplus de ce bénéfique moiïque. Cela n'en reste certes pas là, mais c'est par là que cela commence.

Le pouvoir se conçoit à partir de sa distinction d'avec la puissance. Pour aller à l'essentiel, la *puissance* c'est le pouvoir-faire et exercer son être dans l'exercice du pouvoir et au moyen du pouvoir. Le *pouvoir* est de l'ordre de l'avoir (« avoir du pouvoir », dit-on), la puissance est de l'ordre de l'être et du sujet. Mais c'est par le phallus que le pouvoir touche à la puissance. La puissance va du narcissisme à la pulsion de mort, culminant dans la « Volonté de puissance » déconstruite par Freud<sup>97</sup>. On était parti des pulsions du moi, et l'on se retrouve donc dans l'appétit de puissance en sa version mortifère, submergeant le moi, l'homme de pouvoir qui aspire à dominer étant la marionnette de cette jouissance.

A priori donc la femme est dans le registre du dominé, face au *dominus*, le maître-mâle. Le paradoxe est que la femme se met en mesure d'acquérir plus qu'un contre-pouvoir, une puissance de substitut. On le vérifie dans la moindre famille, où, si l'homme a assez régulièrement un morceau de pouvoir social plus marqué, la puissance de la femme-mère se vérifie à ce qu'elle y fait la pluie et le beau temps (plus souvent la pluie, il faut bien en convenir, spécialement si elle n'est plus qu'une mère de famille).

## *Un paradigme de la puissance au féminin : la favorite*

---

P.-L. ASSOUN, « Le pouvoir à l'épreuve de la psychanalyse. Freud et la question du pouvoir », *Le Pouvoir*, volume II, Paris, Editions Ellipses, 1994, p. 59-71 ; « L'inconscient du pouvoir. L'objet politique de Freud à Lacan », in P.-L. Assoun et M. Zafirooulos (dir.), *Figures cliniques du pouvoir*, Paris, Anthropos/Economica, 2009, p. 21-37 ; « De Freud à Lacan : le sujet du politique », *Cités*, 2003, n°16, p. 15-24.

P.-L. ASSOUN, *Freud et Nietzsche*, Paris, PUF, 4<sup>e</sup> éd., 2008.

Pour contribuer à comprendre comment elle s'y prend, ou plutôt comment un système s'est mis en place qui lui confère un statut (à moins qu'elle ne l'ait conquis, on va en discuter pour éclaircir cette alternative) nous l'éclairerons par une « trouvaille », la favorite, soit la *figure* de la favorite et le *système* qui la sous-tend, au sein de ce que l'on appelle « l'univers de Cour ». Je dois dire qu'en y travaillant, une fois cette figure découverte sur les chemins du féminin, je me suis toujours plus convaincu que cet exemple était privilégié et constituait une « mine » pour comprendre sur le vif comment se met en place le rapport des deux sexes. Celui dont Freud dit qu'il est « troublé », au sein de la Culture, par « une série d'illusions érotiques »<sup>98</sup>. Jolie formule : la relation des deux sexes ne peut pas être « normale » au sein de la Culture, dans la mesure où l'érotique s'en mêle, facteur de trouble chronique. C'est pourquoi hommes et femmes ne seront jamais des individualités face à face (ce qui se vérifie dès qu'ils sont allongés, en corps à corps, mais aussi comme êtres parlants chacun de leur côté sur le divan). C'est aussi pourquoi ils inventent des dispositifs sociaux pour organiser leur rencontre. Et la femme, là, n'est pas la moins inventive, même au sein des dispositifs fantasmatiques ourdis par son partenaire.

Il faut donc aborder la favorite comme ce qu'elle est, à savoir une véritable institution. Ce n'est pas parce que cela date que ce n'est pas intéressant pour le présent. Certes c'est on ne peut plus « daté », mais ça *prend date*, c'est même structural et on verra que la revisiter permet d'éclairer sa post-histoire, jusqu'à ce que nous avons encore sous les yeux. Les rois faisaient bien les choses, ils jouaient carte sur table, c'est en cela qu'ils nous éclairent. Depuis, des favorites, il y en a eu de toutes sortes, elles se sont transformées en « courtisanes » de l'ordre sexuel bourgeois. Enfin, pour fixer les choses, ladite « première dame de France »,

S. FREUD, *L'Avenir d'une illusion* (1927), Paris, PUF, 1971.



quand elle se met à ne pas être madame, n'en est pas moins réputée la dame-favorite du souverain républicain, minuscule à l'échelle de l'institution souveraine, mais en assurant la continuité parodique.

La structure, c'est d'aujourd'hui comme d'hier : c'est pas pareil, parce que c'est la même chose. Le « pas-pareil », c'est l'histoire ; le reste, c'est l'inconscient, ce *résiduel structurel du processus* historique. Et c'est cet entre-deux qui est intéressant à travailler pour une anthropologie psychanalytique, qui s'expose à cette question du rapport du pouvoir au sexuel. C'est justement en ces contextes qu'elle démontre sa nécessité en leur donnant relief, autour d'un « point aveugle » sur lequel s'éténue l'approche socio-historique. Donc, pas question d'inviter ici à quelque voyage plus ou moins exotique dans l'histoire et ses alcôves, il y va de l'exploration d'une figure singulière, qui nous livre une vérité centrale de ce « jeu » du masculin et du féminin avec le pouvoir et de « l'épingle » que les femmes en tirent à l'occasion. S'il en est une d'ailleurs qui est « tirée à quatre épingles », c'est ladite favorite. Et c'est ainsi qu'elle « épingle » son souverain.

## *Un chapitre de la « psychologie de l'amour » sociale*

Pour fixer la méthode, je m'inscris ici dans la conception freudienne des « micro-paradigmes » historiques. Freud épingle ainsi une micro-institution qui s'appelle « l'amour courtois », mettant en place un dispositif social original pour réguler la différence des jouissances entre hommes et femmes, un mode de production du sexuel de l'amour, une trouvaille pour « jouir de l'amour »<sup>99</sup>, au moment où la jouissance sexuelle sature, à la fin de l'Antiquité. Dispositif qui épate Lacan. La « psychologie de l'amour » au sens freudien, c'est de l'anthropologie psychanalytique. De la

« psychologie de l'amour », on passe au collectif parce qu'il y va de la régulation de la libido au moyen de dispositifs ritualisés, d'abord ; ensuite de la construction du « choix d'objet » en fonction du fantasme ; enfin, de cette mise en équation de la pulsion de mort en son rapport à l'Eros. Il s'agit alors de fomentier quelque chose de neuf et de faire preuve d'originalité pour mettre en scène ce rapport introuvable, à travers une scénographie relationnelle. L'« originalité monstre » est imposée par l'urgence de trouver un « truc » qui relance le lien, pour échapper à la dépression de son ratage, soit « feindre l'obstacle ».

Je propose donc d'en écrire un chapitre moins exploré, avec la favorite et son « usager » si j'ose dire, disons « un homme roi », et c'est à le nommer que se joue la présente enquête. Comment la « Dame » fut-elle inventée ? A l'initiative du troubadour (et du mari), mais la Dame se construit en conséquence, chez une femme qui complait au fantasme masculin et le complète, lui donne corps, se prenant au jeu tout en en tirant bénéfice ; de même la favorite est convoquée par le roi, mais elle en fait un métier, véritable *seconde femme instituée*, comme la « courtisane », mais avec un étouffage symbolique beaucoup plus sérieux et raffiné et elle a tôt fait de discerner le profit juteux qu'elle peut en tirer.

## *« Favorite », le nom et la chose*

Pour éclairer ce jeu, donc, cette figure de la favorite s'impose à nous. De l'italien *favorito*, *favorita*, le terme a aussi un masculin, qu'il ne faut pas négliger. Mais il est clair qu'il se conjugue, c'est le cas de le dire, électivement au féminin, et même quand il est phallophore, ledit favori relève du féminin. C'est donc de la *favorita* qu'il va s'agir.

Pour s'en tenir à la monarchie française, on peut remonter au déluge, à Clovis. On dispose de la liste des favorites royales de la Cour, mais elle n'a guère d'intérêt pour nous si ce n'est

99

S. FREUD, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 2004.



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

pour comprendre comment un simple usage s'est imposé comme une institution. Disons que c'est une habitude dès le Moyen-Âge, pour les rois, d'entretenir notoirement quelques maîtresses, ce qui compense le choix imposé par les politiques des «reines-mères». Maîtresses notoires, donc, «maîtresses royales» qui font partie de l'univers de Cour - au sens d'Elías<sup>100</sup> et en sont même les bijoux visibles, des *regalia*<sup>101</sup> en forme de femmes. Voilà un «pli» qui est pris durablement. Il y aura aussi des rois sans favorites, mais cela interroge, par exemple Louis XIII, le roi prude ou Louis XVI, le dernier roi régnant qui se distingue de ne pas avoir de favorite, ce qui n'était pas forcément bon signe quant à l'étiage de sa puissance...

La favorite acquiert progressivement un statut, elle est récompensée en richesse et en terres. Et, très exceptionnellement, par un mariage, j'y reviendrai avec le cas spectaculaire de Mme de Maintenon, qui, de Mme Scarron, devient la première dame du royaume. On ne peut pas faire de promotion plus sensationnelle et il nous faut comprendre comment s'acquiert cette puissance, à une époque où l'on ne disposait certes pas du marketing, mais de ressorts bien plus puissants. Les érudits et les historiens qui tournent autour des alcôves se heurtent à un mystère face à l'heureuse élue : mais qu'est-ce qu'elle avait donc, «elle», pour s'imposer ainsi ? A mettre le nez dans le lit royal, on ne sent pas grand-chose, à défaut de savoir de quoi il s'agit dans l'inconscient du dispositif.

Il faut fixer le terme qui dit la fonction, quoiqu'il ne le soit pas clairement dans la réalité. Au premier niveau, il y a la foule des «putains du roi». Il y a ensuite celles qui sont

distinguées et règnent sur le roi plus longtemps. On reste là dans la logique du harem, le sultan ayant sa préférée – on en sait la résonance fantasmagorique obsessionnelle aux XVIIe-XVIIIe siècles. Il y a enfin la favorite, celle qui fait partie en quelque sorte des *regalia*, des objets-emblèmes de la royauté. Enfin, dans la zone la plus haute, celle qui devient la femme seconde du roi. Ce n'est pas seulement la «préférée» d'une série, mais l'une (seconde par rapport à la reine, mais primant sur une tout autre scène). On trouve là la notion de mariage dit «morganatique». Terme servant à désigner l'union entre un «grand», un roi surtout, et une personne de rang inférieur. C'est une mésalliance institutionnalisée, car il ne peut y avoir plus d'une reine. L'expression vient du droit germanique : *Morgengabe*, qui, dans les anciennes coutumes germaniques, désignait le don (*Gabe*) que l'on remettait le lendemain matin (*Morgen*) au clan d'une femme enlevée ou épousée. Voyez le tableau : c'est la régularisation d'un rapt et d'un viol. «Mariage de la main gauche», comme on disait. Le prototype en France, c'est celui de Louis XIV avec madame de Maintenon.

«La» favorite – on notera l'adjectif substantivé – mérite l'article défini celle qui est la préférée, qui est pour quelqu'un d'éminent objet de prédilection, donc qui a les faveurs de quelqu'un de puissant – bénéficiant d'un statut ou d'une place en vue ou «haut placé» -, mais aussi qui est supposée capable de, considérée comme apte à gagner une épreuve. Et l'épreuve ici, c'est de mériter la place de choix dans le lit du roi, mais aussi une «dilection» spéciale. «Du choix», le roi n'a que l'embarras, et celle qui est sélectionnée fait partie du «gratin», du «dessus du panier», le débarrassant en un sens de cet «embarras». En d'autres termes : «Celle qui est (pour quelqu'un) objet d'une préférence marquée» ou encore, pour mettre les points sur les i, la «maîtresse préférée (d'un roi, d'un prince)». Si ce quelqu'un est un roi, on dira qu'elle est la favorite, que l'on pourrait dire «nationale», si la notion de nation n'avait dû attendre la Révolution

100

N. ELIAS, *La société de Cour*, Paris, Calmann-Lévy, 1974.

101

Sur cette notion et sa résonance inconsciente, cf. notre ouvrage : *Tuer le mort. Le désir révolutionnaire*, Paris, PUF, 2015.



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

française pour s'instituer. C'est un « poste » enviable en tout cas.

C'est dire qu'Il ou plutôt Elle, Sa majesté (car la puissance se décline significativement au féminin), l'a, elle, choisie. La reine, il peut en être par ailleurs content, mais elle n'est pas telle qu'elle doive être choisie exclusivement selon le canon du désir. De fait, l'union politique est « arrangée », elle a un enjeu d'alliance, le désir est hors sujet ou du moins est-il « fléché ». Même si le roi peut désirer la reine « par-dessus le marché », elle n'est pas faite pour ça... La favorite, elle, n'est faite que pour combler le désir. Le roi peut faire de sa femme sa maîtresse, mais ça le regarde. En revanche, une favorite se définit de ce que le roi l'a distinguée comme désirant – selon le rite qui s'organise à l'intérieur de la Cour –, puis choisie pour qu'elle occupe ce « poste », pour un temps plus ou moins long, avant d'être... « détrônée ». Tout cela était très bien organisé. Cela mérite à ce titre l'attention de l'anthropologue (de l'inconscient), en un sens autant que celle de la Dame qui a plus sollicité l'attention analytique.

## *L'ascendant au féminin*

Parmi les maîtresses de roi les plus connues, quelques figures se détachent de la petite horde, au XVe siècle Agnès Sorel (favorite de Charles VII, empêtrée par ailleurs d'une certaine Jeanne d'Arc), au XVIe siècle Diane de Poitiers (Henri II), au XVIIe siècle Gabrielle d'Estrées (Henri IV) et surtout Madame de Maintenon (Louis XIV), au XVIIIe la Marquise de Pompadour (Louis XV). Leur puissance se mesure par une influence politique, le voilà donc, le pouvoir, mais le ressort en est « l'ascendance », et penser *l'ascendant* de la favorite, c'est poser la question du pouvoir dans son lien au sexuel. L'ascendance est cette forme d'*influence* - le terme avait dès l'origine une connotation zodiacale - qui permet d'atteindre à une domination, avec l'idée d'un mouvement vers le haut, de s'élever, à la façon d'un astre qui s'élève vers l'horizon.

La question d'une femme en général, c'est d'apparaître, de se manifester, elle joue son être dans cette « phénoménalisation ». La favorite en est un emblème, dans la mesure où elle surgit à l'horizon et s'impose, tel un astre (pour paraphraser la mythologie d'époque). Elle a l'air, étant apparue, d'imposer sa présence. Ainsi d'Odette de Champdivers, la seule à garder contact avec Charles VI dit « le Fol ». Ainsi de Diane dont le rapport à Henri II est d'une complexité exceptionnelle, qui nous enseignera. Le summum étant sans doute atteint avec les fonctions cumulées par Madame de Maintenon auprès de Louis XIV, du conseil dans sa politique au poste de gouvernante de ses enfants. On pense aussi à l'ascendant de Madame de Pompadour, gérant la carrière des ministres, se mêlant des alliances et exerçant un mécénat culturel et architectural. L'ascendant est assurément sexuel – il rend compte de la « surestimation sexuelle » (*sexuele Überschätzung*) de l'objet, mais on devine que s'y engage un au-delà, on hésite même dans quelques cas limites sur l'existence du moindre rapport sexuel. L'enjeu, c'est que ladite favorite doit être là, pour cela le souverain est prêt à « casquer » sans limite, comme si sa santé dépendait désormais de son apparition...

## *Le « jeu de la favorite »*

A quoi le dit roi « joue-t-il » avec sa si particulière favorite - ce que l'on peut appeler le « jeu de la favorite » ? Le roi et la reine, c'est important dans un jeu de cartes, mais qu'est-ce que la favorite, une sorte de « joker » ?...

On peut y voir le culmen du fantasme que ce qu'illustre le cas Henri II. Si Henri III se pare de ses « mignons », ce qu'« a » Henri II a nom une « Chose » sublime nommée « Diane ». Son avènement coïncide avec un autre triomphe, celui de Diane de Poitiers, pour qui c'est l'opportunité de se *faire un nom*. Son statut de favorite se marque aux exceptionnelles faveurs royales dont elle est gratifiée, après



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

qu'Anne de Pisseleu ait été chassée. Pas seulement d'un hôtel parisien ou d'un duché (d'Etampes), ou de divers biens fonciers et financiers dont l'inventaire est infini, mais de cet *agalma* que l'on appelle « bijoux de la couronne », sans doute ce qui distingue le mieux la grande favorite d'occuper le lieu de l'objet pour le désir. De ces bijoux du Trésor royal, elle a, joyau elle-même, l'usage personnel symbolique. Il y a à partir de là un déchaînement de faveurs, comme si, au-delà de la rétribution qui l'alignerait sur le statut d'une sorte de prostituée de grand luxe (ce qui est peu dire), il s'agissait pour l'homme Henri II de procéder à une surenchère démonstrative. Au point de faire camper ses appartements en face de ceux de l'épouse légitime. On est pourtant loin de quelque vaudeville royal graveleux : les plus grands doutes sont entretenus sur la nature de leurs relations intimes et le degré d'intimité physique. Pas question d'« acte déshonnête » entre le roi et sa favorite, le roi en jouissant sur le mode de l'extrême courtoisie.

Le mystère est celui de ce *qui se passe* entre ces deux-là. Or, Diane, c'est la vierge qui, on le sait, punit sévèrement ceux qui auraient eu le front de la contempler nue au bain et que l'on ne touche même pas – et surtout pas – des yeux. Henri II, si puissant soit-il, ne semble guère avoir envie de jouer les Actéon et de finir sous le pelage d'un cerf dévoré par ses chiens, sauf à l'exalter comme déesse de la chasse. La vierge et la déesse-mère ont cela en commun qu'elles sont intouchables. Ce qu'il veut, encore une fois, c'est ne jamais la perdre de vue, la mettre sur la sellette, comme « Objet royal » intouchable (même pas par lui). C'est sa « pulsion scopique » qui semble nourrie par cette femme, véritable vivier de symbolismes mythologiques. Le désir du nommé Henri, espèce d'« amoureux courtois » anachronique, chevalier servant du XVI<sup>e</sup> siècle (assez loin du XII<sup>e</sup>) semble être d'inscrire Diane sur ses blasons, à travers le « croissant », emblème de Diane, qui infiltre les représentations picturales et architecturales. Il en fait un « mytheme »,

amoureux qu'il est d'un mythe à corps de femme. Mieux : le monogramme royal fait en sorte d'évoquer l'initiale de la femme adorée. Ainsi transforme-t-il la femme élue en lettre, tout en l'intégrant à la jouissance royale, au moment d'une cryptographie complexe qui fait s'enlacer l'acronyme royal avec le corps littéral de la favorite. On a en effet remarqué que le monogramme royal, faisant s'entrelacer le « H » du prénom royal au « C » du prénom de la reine (Catherine de Médicis), dos à dos, semble dessiner le « D », prénom de la favorite. Cet obsessionnel sur le trône laisse transverbérer sa passion, il met le désir au centre tout en la maintenant à distance, l'enlaçant par la lettre, qui est sa véritable place, autant que dans la couche. Il trouve même le moyen de placer le corps favori dans l'entrelacement de la lettre, la glissant dans l'acronyme du couple (la femme légitime, Catherine de Médicis, n'ayant rien eu de plus pressé que de raturer la lettre rivale). Bref, on a là affaire à une véritable folie dont la nommée « Diane » est le thème incarné.

## *L'orgasme de la favorite : la puissance faite femme*

Voici maintenant, comme en contraste avec les fiançailles mystiques, le cas Louis XIV, épris de Françoise d'Aubigné veuve Scarron, Marquise de Maintenon (1635-1719), deuxième épouse du roi. L'aboutissement en est éloquent : avec le soutien actif de l'Église de France, Françoise d'Aubigné, veuve Scarron, âgée de près de quarante-huit ans, épouse secrètement, dans la nuit du 9 au 10 octobre 1683, le roi de France et de Navarre, « le plus grand roi du monde » au dire de Louvois. Le roi passe une grande partie de son temps dans les appartements de sa femme, les princesses devant suivre lorsque Madame de Maintenon se déplace en chaise à porteurs ! Ce qui arrachera à celle-ci le cri de triomphe : « Mon bonheur est éclatant ».

Il faut vraiment faire résonner l'exclamation : elle a atteint son but mais si elle éclate de bonheur, ce n'est



pas seulement qu'elle réalise un gain de pouvoir considérable, c'est qu'elle occupe un lieu de puissance où véritablement elle devient plus que la reine, la femme de Dieu, pas tout à fait, disons la femme du dieu mortel, ce qui, au niveau de la Cour, est l'essentiel. Car, ne l'oublions pas, le couple du roi et de sa favorite a pour spectatrice la Cour qui à la fois ferme les yeux et voit tout, strabisme qui constitue le couple d'une auguste clandestinité. C'est ce « tiers » de l'instance courtisane qui constitue ce couple. Hors protocole, la favorite règne sur une autre scène, où elle est reconnue comme nulle autre, les femmes n'existant que *singula singulis*, elle parvient au comble de la *singularité instituée*. Il y a là allusion à un orgasme inégalable, celui d'être reconnue comme unique par le *Nec pluribus impar*<sup>102</sup>. Ne tient-on pas là la rencontre entre « l'Autre jouissance » et « l'amour du pouvoir », au cœur du féminin.

## Le « don secret » de la favorite

Quel est donc le chiffre inconscient de cette opération ? Essayons de répondre aux curieux qui ne cessent de s'étonner, fût-ce avec les ressources de l'érudition historique de la meilleure qualité, sur cette opération disproportionnée. Cette institution, on pourrait la noyer dans la considération générale que les chefs ont eu la libido facile et que certaines candidates à la fonction ont témoigné d'un talent de manipulation exceptionnel et d'arguments de charme irrésistibles.

La question à extraire est la suivante : qu'est-ce qu'elle lui donne, au roi, à « l'homme royal », cette favorite ? Certes, son corps, sa grâce, elle monnaie ses charmes, il y a bien

une dimension de prostitution royale, qu'on ne peut méconnaître, mais, comme dirait Freud, « il y a « quelque chose encore ». La favorite, c'est la « deuxième femme », à côté de la reine, à la fois au-dessous et au-dessus d'elle. Elle en vient à s'occuper des enfants royaux, de Diane de Poitiers (pour ainsi dire) à Madame de Maintenon (réellement), c'est un alibi certes, mais il faut chercher plus loin. Elle est bien la gouvernante des enfants de France, elle fait le roi se sentir père, père d'enfants, et pas seulement d'héritiers. Grâce à cette femme de haut vol, le roi a l'impression de jouir de sa satisfaction paternelle en contemplant sa favorite et future femme en train de pouponner sa progéniture. Une gouvernante qui en vient à gouverner les rois : on sent que le Père est là, comme tiers terme et ce « supplément d'âme » de la Maintenon a cet enjeu. Elle permet à un roi libertin de vieillir dans le bercail de Dieu le Père, tout en se sentant père. Moment de délice où le Souverain se laisse faire... par cette femme-là. Masochisme très spécial, réservé à celui du sommet de la pyramide. Ce « bonheur éclatant » est dans le genre ce qui peut exprimer le sentiment de puissance maximal chez une femme, bien au-delà de toute revendication féministe. Celle-ci aura beau jeu d'objecter que c'est au prix d'une sujétion absolue, on a vu comment cela revient à une forme d'assujettissement symbolique du *Sujet* – royalement – *masculin*.

Une phénoménologie de la fonction de la favorite, de son usage royal, montre que s'il jouit des charmes de la femme choisie, le roi se fait curieusement passif au fur et à mesure de la fructification de cette jouissance. On dirait que, non content d'être épris, il joue à être amoureux (de cette sincérité particulière que garantit le fantasme). Ainsi on l'a vu, de Henri II, qui joue à l'amoureux platonique – amour courtois en haut lieu – à la découverte de la vraie conjugalité avec Louis XIV. C'est donc la sexualité royale qui est régulée, ou plus précisément l'ordre des jouissances, dûment protocolisé. Il faut pourtant insister : s'il lui donne tant, c'est bien qu'elle lui donne quelque chose

102

Adage du Roi Soleil en forme d'euphémisme, celui qui n'est pas inégal à plusieurs, litote pour signifier « supérieur à la plupart », à traduire par « l'unique en son genre », l'homme d'exception... Expression inventée par Douvriér pour désigner la figure royale du Carrousel.



« sans prix », mais quoi ? Quel est l'objet de la transaction, au-delà même des bénéfices symboliques déjà dégagés ? Car entre hommes et femmes, il y a bien *transaction* d'objet, eu égard à l'économie phallique.

*Que veut la favorite ?*

Nous avons à saisir deux choses, distinctes et à articuler : d'une part, l'effet qu'elle produit sur son roi-amant, d'autre part ce qu'elle veut – et qui fait que, finalement, ils « s'entendent » si bien. Que veut la favorite du roi ? Qu'attend le roi de sa favorite ?

L'effet qu'elle lui fait, c'est descriptible, ce qu'elle en obtient aussi, mais : ce qu'elle veut, c'est beaucoup plus énigmatique, et pour cause, c'est ce qui n'est pas écrit, et c'est ce qui est le plus intéressant. « Que veut la favorite ? » Voilà une question, disons-le, excitante, et il faut le déduire non de quelque fantasme extérieur, mais de la logique inconsciente de l'institution dont elle est la « pièce » centrale.

Alors, voilà mon hypothèse qui éclairerait beaucoup de choses, permettant de mesurer la portée de l'affaire. On n'a pas assez remarqué que la mise en place de la fonction de favorite, au sein de la Cour royale, est corrélative de l'installation de la souveraineté royale. Disons que l'on ne fait pas de rapport structural entre les deux : d'un côté la politique, de l'autre l'amour et la jouissance sexuelle, alors que ça a tout à voir. Certes, comme le soutient Mazarin relu et apprécié par Lacan, « l'amour, c'est l'amour ; la politique, c'est la politique ». Mais le nœud des deux registres, c'est la favorite du souverain. Celle qui a trouvé sa consécration symbolique au XIXe siècle dans l'opéra éponyme, de Donizetti<sup>103</sup> où Leonora devient l'interlocutrice du roi de Castille Alphonse XI, au sein d'une

103

G. DONIZETTI, *La Favorite*, 1840. L'action est située au début du XIXe siècle, en plein conflit entre Maures et monarques catholiques.

tragédie romantique exemplaire. Moment où *la Favorita* se trouve homologuée comme figure – sulfureuse – de la Culture, même si elle prend allure de vaudeville d'une femme prise entre le souverain et son amoureux...

La notion de souveraineté<sup>104</sup> est le maître-mot de la modernité politique. La souveraineté dit le « supérieur » (le terme dérive du latin *superus*) : elle désigne donc l'autorité suprême. La doctrine politique en montre le cheminement au tournant de la modernité, à partir des *Six livres de la République* de Jean Bodin<sup>105</sup>. Celui-ci la présente en effet comme un concept neuf, irréductible tant au modèle romain de l'*imperium* qu'aux fondements religieux : il s'agit de l'avènement d'un ordre étatique, « souveraineté perpétuelle et absolue de la République ». En deçà, *Le Prince* de Machiavel<sup>106</sup> théorise l'instance ainsi nommée, qui subjective le pouvoir en puissance. La Boétie l'a senti, qui y oppose le « Contr'Un ». La souveraineté énonce en effet qu'« il y a de l'Un ». Ainsi se dessine la figure du « dieu mortel » qu'est l'Etat-Léviathan de Hobbes, tirant sa puissance et sa légitimité du « contrat social » et permettant sa sortie de l'état de nature<sup>107</sup>.

L'instance souveraine est celle supposée pouvoir (subjectivement) tout ce qu'elle peut (objectivement), en sorte que son *pouvoir* s'étend aussi loin que sa *puissance*. Le souverain n'est pas simplement celui qui a du pouvoir, mais celui qui est puissance. Chez l'être

104

Voir sur ce point notre ouvrage : *Tuer le mort. Le désir révolutionnaire*, op.cit.

105

J. BODIN, *Les Six Livres de la République*, 1576, BNF - Gallica, édition numérisée.

106

N. MACHIAVEL, *Le Prince*, Paris, Garnier frères, 1910 (1516).

107

T. HOBBS, *Léviathan*, Paris, Editions Sirey, 1971 (1651), ch. 17.



investi de souveraineté, l'étendue du pouvoir recouvre celle de la puissance. D'où la prodigieuse *activité* qui est attribuée à l'agent de la souveraineté.

Alors, voilà ce qui nous semble l'événement de la rencontre entre la favorite et le souverain. C'est *au nom de la favorite que la jouissance (de la souveraineté) condescend à désirer (une femme)*. Nous reconnaissons la formule de Lacan qu'il suffit de contrefaire pour placer la favorite... à la place de l'amour : « *Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir* »<sup>108</sup>.

Cela n'est pas évident, car ce pourrait être aussi bien la plus attrayante femme du harem. La favorite incarne en fait la fonction royale de l'amour. La favorite est un « nom de l'Amour », sa version royale. Dans l'énoncé lacanien, la jouissance est placée en position de souveraine et pour parvenir au désir (ce qui est représenté comme un progrès), il faut plutôt ici descendre quelques marches. C'est *au nom de la favorite* que se fait l'opération. La favorite est un opérateur inconscient, l'institution de la favorite est une formation inconsciente. Non pas seulement parce que le souverain aimerait désirer comme le commun des mortels (ce serait une « blquette » quoique cela soit presque dit ainsi par ces hommes de grand pouvoir qui font un peu les benêts avec leur dulcinée). Plus radicalement : pour que la jouissance souveraine s'ouvre à « l'ordre du désir ». Elle lui permet de jouir du désir. S'il la couvre de faveurs, c'est qu'elle lui fait la *faveur de désirer*.

« *Faire désirer* » *l'Un : l'exploit de la favorite*

Que veut la favorite, que l'on puisse déduire rigoureusement de ce qu'elle fait, de son acte et de ses effets ?

Elle veut plaire, certes, elle doit commencer par « plaire », par se faire re-pérer... par le père du royaume. Elle veut faire jouir un homme spécial qui s'appelle « un-roi », elle se spécialise dans ça. Faire jouir un homme « haut placé », n'importe quelle courtisane peut faire cela, *elle* doit de plus surclasser les autres, et par *quoi* ? Elle doit non seulement éveiller un désir intense et plus ou moins durable, mais, justement pour concilier l'intense et le durable, parvenir à *faire désirer* le souverain. Ce qui est, à bien y regarder, un exploit. Car la souveraineté suppose une jouissance indéfinie et à répétition, mais *par à-coups*, là où le désir introduit une continuité, entendons un manque continu centré sur un objet. Le souverain devient, à la limite, l'élève de ce « professeur de désir » qui s'appelle la favorite, qui place son bonheur dans cette éducation... Du coup, elle donne envie au Souverain de se *dé-compléter suffisamment pour jouir d'un désir*. Tout en « sertissant » ce désir d'une jouissance, « bijou de la couronne », en quoi elle est très complète. Dans ses plus grands succès, ce pourrait être une version de « la femme (ponctuellement) entière ».

C'est l'exploit de la favorite. « Faire désirer », cela dit au mieux le but de l'hystérique. L'homme de paille de l'hystérique est donc ce « fantoche » qu'elle utilise dans les mises en scène de son fantasme et sur son théâtre de marionnettes. Il est le « substitut de cet autre imaginaire en qui elle s'est moins aliénée qu'elle n'est restée devant lui en souffrance »<sup>109</sup>. « Homme de paille », le souverain ? Ce serait le comble, car s'il est un « homme de poids », c'est bien lui...

Le désir de l'hystérique peut ici nous renseigner. Non qu'il s'agisse, avec la favorite (nom de « rôle ») d'une hystérique de structure, mais de vocation. Je m'appuie là sur les enseignements de notre pratique.

---

108

J. LACAN, *Le Séminaire, livre X. L'angoisse (1962-1963)*, Paris, Editions du Seuil, 2004, leçon du 13 mars 1963.

---

109

J. LACAN, « La psychanalyse et son enseignement », *Ecrits*, Paris, Editions du Seuil, 1966, p. 452.



Oublions l'époque des rois un moment. Je pense à ces femmes qui choisissent de s'inféoder – l'expression est intéressante, car elle fait un pont entre une opération datée et une opération actuelle – s'inféoder, donc, à un type qui occupe un petit pan de souveraineté quelconque – on pourrait dire un maître, petit, moyen ou plutôt grand, pour celles qui sont les plus dégourdies. Entendons qui soutient un grand désir social, ne serait-ce que sur un théâtre de « guignols ». Se faire distinguer par lui, et devenir sa « favorite ». Ce qui permet d'alimenter le fantasme par l'histoire, car c'est un fait que les romans historiques fournissent un aliment de choix aux lectrices y connectant leur rêverie hystérique, celle de se retrouver dans l'allée du roi<sup>110</sup>... ou, à deux pas, dans l'alcôve adjacente qui les conjoint.

## *Une hystérie d'Etat*

La différence sensible, c'est qu'il y a là une fonction d'Etat, ritualisée rigoureusement quoique non officialisée. Alors, oui, on peut parler à propos de la favorite d'*hystérique d'Etat*. Ce qui justifie cette formule, c'est l'extension que Lacan a donnée à ladite hystérie, du symptôme au discours.

Le jeu avec la lettre est particulièrement décisif. Rapprochons l'objectif en l'accommodant à l'angle de notre temps. La dernière « maîtresse royale » homologable de l'histoire de France, c'est « l'autre femme » du nommé François Mitterrand, qui justement se disait « le dernier vrai président de la République » (oracle de malédiction lucide à ses successeurs). Mais justement ici se vérifie que c'est la même raison pour laquelle il se complétait – en sa souveraineté certes relative parce que républicaine – par une véritable « favorite », fondée sur un

dispositif indéniablement homologue. Enfin, il y a une différence importante : elle n'était pas installée à la Cour – pardon, à l'Elysée –, mais vivait dans l'ombre, assez vaste pour l'abriter et la dissimuler. Mais on l'a vu, dans l'univers de la Cour royale, la favorite, même la plus visiblement installée, était maintenue dans le secret. C'était un *secret reconnu* que l'on n'aurait pas osé appeler « de Polichinelle », pour prévenir toute analogie avec la figure royale, mais enfin on était bien au cœur de la *comédie royale*.

Une confirmation symbolique majeure en est le prénom choisi pour le produit de ce mariage morganatique. Si l'on a compris que le cardinal de Mazarin est à la fois le fin renard de la politique et celui qui maintient le droit de l'amour et de la politique à mener une vie séparée – en contraste de cette « raison d'Etat » directement « érotisée » de son prédécesseur Richelieu –, comment voulez-vous qu'il l'appelât autrement que par le sobriquet de son intime identification, féminisée, sinon Mazarin-e ? On en vient à se demander ce qu'il aurait fait si ça avait été un garçon. Mais il est clair, du moins dans le *codage du fantasme*, que ça devait être une fille. Vous remarquerez aussi le trait de caractère qui apparaît de cette fille, d'allergie à tout semblant et de transparence cristalline.

## *Masculin vs féminin : le favori*

A toute problématique de recherche, il faut une contre-épreuve, et celle-ci – qui ne m'intéressera justement qu'au titre de contre-épreuve –, c'est « le favori ». Car il y a bien des hommes qui ont été les favoris en titre de reines. Amant en titre, « amant d'Etat » si j'ose dire. Quoique : s'agissait-il d'une institution symétrique ?

Robert Dudley (1532-1588), favori en titre de la reine Elisabeth Ière d'Angleterre, fonction qu'il occupa pendant trois décennies ou Grigori Potemkine, favori de Catherine II de Russie au XVIIIe siècle en sont des paradigmes. Revenons donc à la leçon

110

Ce que le best-seller *L'allée du roi* de Françoise de Chandernagor engage avec le talent qu'il faut pour que le fantasme de la lectrice hystérique s'installe à Versailles comme en sa demeure privée.



double de l'histoire, « favori/favorite ». La reine célibataire « a » l'amant comme son objet. Que serait la souveraine sans cet appendice ? On esquisse ici un chapitre qui en est l'envers de celui que nous commençons à écrire ici.

## *L'Etat, le moi royal et la favorite : l'égérie*

Signalons une manifestation récente, le grand bordel du non moins grand timonier Mao – révélation produite avec quelque gêne après sa mort – de ces jeunes chinoises qui faisaient la queue, si j'ose dire, devant le lit du leader rouge, couche sans doute de proportions appropriées à faire accueil à ces onze mille vierges, pour avoir l'honneur d'être justement honorées, entendons déflorées par le Maître. Appendice pratique du Petit livre rouge et application originale du « matérialisme historique »... Voilà une collectivisation des favorites au profit de la jouissance de l'Un, aspect méconnu du communisme chinois, mais qui est loin d'être anecdotique et qui peut laisser penser que le mythe du père de la horde garde quelque fraîcheur.

Pour descendre encore d'un cran, il est remarquable que, dans l'économie de jouissance de l'univers mafieux, la favorite confirme sa place structurelle, comme « potiche ». Il n'est pas rare que, chez de tels sujets, la puissance économique et meurtrière aille de pair avec une certaine impuissance sexuelle. La *pin up* ainsi exhibée atteste de la capacité sexuelle, on sent bien qu'il est question de tout autre chose que de désir, de l'approvisionnement du stock de jouissances. Cela ouvre en tout cas quelque chose chez le maffieux d'une participation latérale à l'univers du désir, autour de sa petite Cour.

Revenons donc - sans craindre ce zapping historique car c'est bien la constante d'un enjeu qui se tisse à travers la diversité de ces figures - au cœur de cette affaire de la favorite royale en évoquant le Roi Soleil. « L'Etat

c'est moi », cette phrase que Louis XIV n'a en fait pas eu à prononcer<sup>111</sup>, tant elle est pour lui un pléonasma, caractérise au mieux sa position subjective : or, qui se met à cette place, avec la bénédiction de sa Cour et de son univers, par où le faire désirer, ce Narcisse d'Etat ? Il n'y a pas de place pour le manque pour un tel supposé souverain. La favorite est inventée pour cela. Elle devient objet-cause du désir générant le désir royal. S'il y a les deux corps du roi, au sens de Kantorowicz<sup>112</sup>, on peut parler d'une bifidité, du roi jouissant de son corps et de la souveraineté. L'art et la science de la favorite, c'est de faire jouer l'entre-deux corps royal. C'est en cela qu'elle réalise une plus-value de jouissance et s'autorise d'un rôle politique et même d'un fragment de souveraineté. Si le roi couvre sa favorite de tant de cadeaux, c'est qu'elle lui fait un cadeau sans prix, celui de son désir.

La favorite, c'est donc « l'égérie », au sens originare. « Inspiratrice », certes, mais au sens d'*Egeria*, cette nymphe censée conseiller Numa, le second roi de Rome, dans la forêt, sur la politique qu'il devait mener. Voilà certes une fonction politique, au sens propre comme au sens le plus structural d'inspiratrice de roi. A l'homme censé détenir « tous les pouvoirs », il faut l'alliance – sylvestre - de la puissance au féminin. L'égérie, avant d'être l'inspiratrice des poètes, fut en ce sens à la fois l'alliée et la maîtresse mystique du Maître. Ce qui fait toucher du doigt la puissance en acte du féminin.

---

111

Le propos est apocryphe, imaginé pour l'attribuer à Louis XIV surgissant en habit de chasse, avec sa cravache, au Parlement de Paris le 16 avril 1655 pour interdire la prolongation des débats et la promulgation d'édits freinant le financement de ses guerres.

112

E. H. KANTOROWIZ, *Les deux corps du roi. Etude de théologie politique au Moyen âge*, Paris, Gallimard, 1989 (1957). Sur un éclairage freudien de cette théorie, cf. notre *Tuer le mort. Le désir révolutionnaire*, op.cit.



Varid



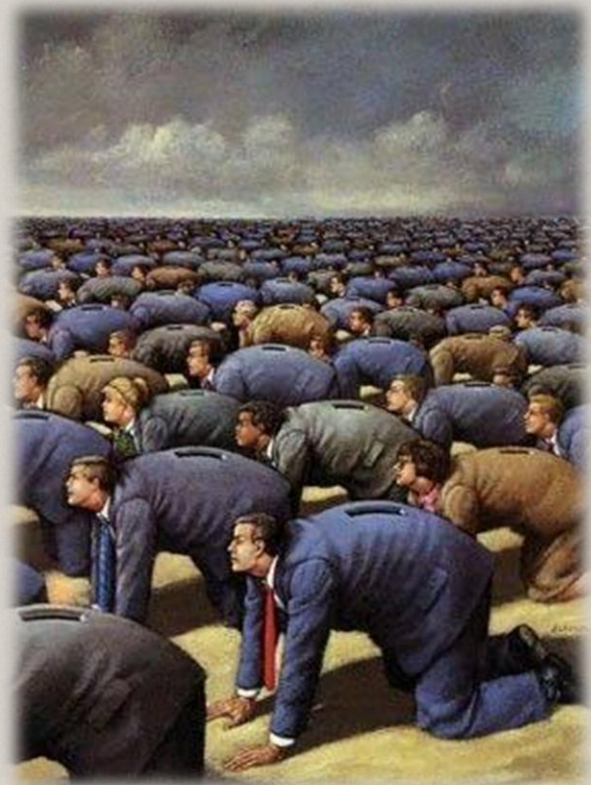
## « ECONOMIE DE MARCHÉ ET INCONSCIENT : D'UN AUTRE A L'AUTRE »

JAN HORST KEPLER

### I. Contexte

Ce travail se nourrit de deux sources. D'un côté d'un master recherche en psychanalyse à Paris VII-Denis Diderot avec Markos Zafiroopoulos et Paul-Laurent Assoun, et de l'autre des travaux dans l'histoire de la pensée économique sur Adam Smith. Les deux sources ont leur origine commune dans une conviction qui appartient à une autre vie dominée par la littérature et la sémiotique. Cette conviction est que la rupture des discours littéraires à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, pour simplifier à l'extrême, la rupture entre le classicisme allemand et les Lumières françaises d'un côté vers un « sensibilisme » et divers romantismes de l'autre était le symptôme d'une restructuration psychique qui accompagne à la fois l'établissement d'une société de marché et les débuts d'une névrosation qui donnera cent ans plus tard le matériel clinique nécessaire pour la psychanalyse.

De manière très primaire, c'est une période historique difficile pour les avatars physiques et imaginaires du père symbolique, roi, seigneurs et le Dieu de l'église. Il s'y joue dans un certain sens le *remake* du meurtre du père de la horde originaire qu'instaure une étape de refoulement supplémentaire. Cette étape, décrit en grand détail par Adam Smith, écarte l'Autre, qui chez Smith s'appelle le « spectateur impartial » en tant que référence normative directe



pour établir les *structures psychiques implicites* qui président à un « inconscient construit comme un langage » et les *normes légales explicites* qui organisent la société de droit et l'économie de marché.

L'inconscient qui s'active dans le rapport transférentiel avec un analyste qui prend la place d'un Autre du langage, serait ainsi indissociable de l'émergence d'une économie de marché. Notre double hypothèse est alors qu'il est impossible (a) de penser les fondements psychiques d'une économie de marché sans postuler l'existence d'un inconscient et (b) qu'il est impossible de raisonner sur un inconscient structuré sans postuler des comportements qui soient directement compatibles avec des échanges marchands ou, pour le moins,



directement traductibles dans le langage de la théorie économique.

La théorie économique en tant que discipline autonome avec des ambitions scientifiques, un passage qui est indissociable du nom d'Adam Smith, et la psychanalyse seraient donc nées, pour ainsi dire, dans le même lit. Économie et psychanalyse sont les filles de la même « dialectique de la raison », qui établit des articulations entre une rationalité opérationnelle, superficielle et une dynamique pulsionnelle qui en détermine les structures et le *τέλος* mais qui est absente de toute réflexion consciente.

L'économie serait ainsi la cartographie opérationnelle et la psychanalyse la clinique de cet être passionné, pulsionnel et névrosé qu'est l'« homo œconomicus ». Le passage des pulsions sous le crible d'impératifs identitaires, moraux et sociaux, qui ne sont plus le reflet du souvenir d'un père mort mais le résultat de processus auto-organiseurs mimétiques, constitue la base anthropologique et le moteur d'une chasse au profit sans inhibition en utilisant les moyens les plus rationnels. Il s'y joue, pour citer le titre du Séminaire XVI de Lacan<sup>113</sup>, le passage d'un *Autre* à l'*autre*.

La structure de notre exposé est comme suit. Nous commencerons notre exposé par un survol des travaux psychanalytiques ou associés sur l'échange avec Freud, Mauss et Lévi-Strauss, présenterons brièvement l'anthropologie de l'homme économique selon Adam Smith, précisons la structure informationnelle de ce signifiant particulier qu'est une marchandise et son lien avec l'inconscient, oserons une excursion dans les théories du fétichisme et de l'objet *a* pour finir avec quelques remarques sur le sujet économique.

## II. Interdit de l'inceste, exogamie et échange

---

113

J. Lacan, Séminaire XVI *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006.

Les travaux d'inspiration ou de finalité psychanalytique sur l'échange font tous état d'une *ambivalence foncière*. D'un côté, la participation dans un échange des mots et des marchandises dont on partage le même sens de leur utilité présuppose une entrée dans le symbolique et ainsi une soumission à la Loi de l'interdit de l'inceste et l'instauration de l'exogamie. Cette Loi est toujours associée à un tiers qui valide les échanges et garantit leur réciprocité. Ce tiers chez Freud est le *totem*, héritier du père mort de la horde originaire, et ancêtre théorique du « père symbolique ». Le passage de la Loi du père vers les lois progressivement plus codifiées du totem est aussi le passage d'Abel à Caïn, du chasseur errant à l'agriculteur sédentaire, de la prédation à la propriété privée et à l'échange. La progression de ce processus entre deux pôles est captée par Mauss dans son *Essai sur le don* dont la forme paradigmatique est le *potlatch*. Ce dernier doit autant à la célébration des propres mânes et l'expression d'un désir de toute-puissance dans une communion avec le *hau* ou le *mana* des choses, la part de l'*Autre* qu'au calcul utilitariste.

Ceci nous mène à une première hypothèse : l'échange simple naît là où un chef de la horde primitive a été supprimé dans sa personne physique mais internalisé au niveau inconscient en tant que père symbolique comme nouveau garant d'un univers symbolique et un cadre de droit institutionnalisé. Pourtant pour capter le phénomène d'une économie de marché proprement dit, c'est-à-dire d'une économie basée sur des marchandises commoditisées il faut aller plus loin. La deuxième hypothèse est alors : l'économie de marché naît là où les avatars du chef de la horde (roi, seigneur, dignitaires religieux...) ont été supprimés dans leur dimension physique et imaginaire. C'est la mort du père symbolique en tant que garant de l'univers symbolique ou la deuxième mort du père de la horde. L'économie de marché naît là où le père symbolique n'intervient plus dans la structuration directe des comportements. Dans plus d'un sens



Freud parle dans *Totem et tabou* d'une époque qui précède la nôtre.

Il s'agit donc d'un niveau supérieur de refoulement. L'univers symbolique est alors établi par mimétisme réciproque entre pairs ou frères, une sorte de « stade de miroir » permanent et sans cesse renouvelé, qui devient la base d'une « auto-organisation ». Ses caractéristiques principales sont la commensurabilité totale des marchandises échangées, l'iconicité de la signification ainsi que la présence de la valeur d'échange sur la valeur d'usage.

Un tel univers d'échange marchand est basé sur une équivalence codifiable, une réciprocité immédiate. Cette équivalence comporte une auto-justification de la valeur des biens échangés dans un jeu de miroirs qui est *orthogonal* à l'axe symbolique du père mort. Plus l'échange se détache ainsi de son contexte culturel et symbolique, plus l'acte d'échange lui-même tend à la négation soit de l'existence, soit de la pertinence de ce tiers validant.

La conception de l'échange de Lévi-Strauss dans *Les structures élémentaires de la parenté*, qui est essentiellement échange de femmes, se situe entre les deux paradigmes de l'échange. Il reprend les liens entre échange, interdiction de l'inceste et exogamie esquissés par Freud. Comme chez ce dernier, l'échange et la réciprocité désignent ainsi le seuil entre nature et culture. La grande différence avec Freud reste cependant l'absence du père dans l'organisation sociale. Cette dernière est régie par un principe inné de partage et de réciprocité et portée par une fratrie qui se constitue sans référence commune à un père, fût-il mort, symbolique ou vivant. La place vide du père symbolique est remplie chez Lévi-Strauss par un devoir absolu, structurel et mécanique de réciprocité dans l'échange qui structure les sociétés dans un jeu d'équivalences et d'oppositions.

Heureusement l'axe symbolique n'est pas complètement absent dans l'œuvre de Lévi-Strauss. Dans son « Introduction à l'œuvre de Marcel

Mauss », les grands textes marient toujours la forme et le contenu, Lévi-Strauss introduit un « signifiant flottant à valeur zéro ». La fonction de ce dernier était d'opérer en tant qu'aimant et amortisseur entre « le symbolisme, qui offre un caractère de discontinuité, et la connaissance, marquée de continuité. » Cette « ration supplémentaire » de signification aimante la paire signifiant/signifié pour dépasser leur incommensurabilité foncière dans chaque énonciation particulière, chaque « parole ». Lévi-Strauss précise :

« Nous croyons que les notions de type *mana*, aussi diverses qu'elles puissent être (...) représentent précisément ce signifiant flottant (...) En d'autres termes, et nous inspirant du précepte de Mauss que tous les phénomènes sociaux peuvent être assimilés au langage, nous voyons dans le *mana*, le *wakan*, l'*orenda* et autres notions du même type, l'expression consciente d'une fonction sémantique, dont le rôle est de permettre à la pensée symbolique de s'exercer »<sup>114</sup>.

Suivant Zafirooulos nous voyons ici la source du concept du nom du père de Lacan :

« Le repérage de la valeur linguistique et inconsciente du « signifiant flottant » qui permet à la pensée symbolique de s'exercer, est (...) une élégante définition de ce que Lacan dépliera à partir de 1953 sous la notion de nom du père »<sup>115</sup>.

Tout n'est donc pas dans la structure et dans une réciprocité mécanique. Grâce au « signifiant

114

C. LEVI-STRAUSS, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », dans M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1966, p. XLIX-L.

115

M. ZAFIROPOULOS, *Lacan et Lévi-Strauss ou le retour à Freud*, Paris, PUF, 2003, p. 181.



flottant» il peut donc y a avoir une différence entre un échange de femmes, sources - on y compte - de désir et de flottement, et un échange de marchandises qui s'épuiserait dans l'équivalence pure. On avait le soupçon qu'une femme n'était pas une marchandise, mais le jeune Lévi-Strauss avait réussi à semer le doute.

Ce qui nous intéresse, c'est le processus de désymbolisation dans l'échange de marchandises commoditisées, c'est-à-dire de biens dés-individualisés et décontextualisés, dans l'économie de marché. La prochaine étape, à laquelle nous assistons aujourd'hui en *live*, c'est la virtualisation de ces marchandises. Le développement d'Internet et des réseaux sociaux renforce ultérieurement le formatage de valeurs « horizontal », par récursivité répétée entre pairs, à la place d'une transmission symbolique « verticale » garantie par un *nom du père*. Tous les phénomènes qui touchent à la « réalité virtuelle » promeuvent cette conflagration du signifiant et du signifié, définition d'une signification *iconique* où le signe vaut la chose et où l'espace entre signifiant et signifié, là où se niche le désir de l'*Autre*, se rétrécit irrémédiablement.

Dans cette apologie de la valeur d'échange pure, l'échange n'est plus vécu comme une soumission à la Loi d'un tiers symbolisant, mais, au contraire, comme la suspension de toute castration et l'érection de la marchandise en fétiche dans un sens qui doit autant à Baudrillard et Freud qu'à Marx. C'est le passage de l'organisation sociale par la loi symbolique vers l'auto-organisation chère aux économistes. Cette dernière n'implique pas forcément l'absence de toute référence au père symbolique mais elle implique bel et bien le postulat de l'absence de sa pertinence, la perte de sa fonction symboligène, quant aux affaires sociales et économiques.

Une tâche importante de notre travail est de bien caractériser la crête entre la soumission à la Loi et l'interdit de l'inceste dans l'échange et le défi à

la pertinence du père symbolique qui caractérise tout participant dans un échange marchandisé. La même tension caractérise bien évidemment tout névrosé. Nous éviterons soigneusement tout jugement moral ou politique. La transparence historique de l'esquisse freudienne, les inclinaisons corporatistes d'un Mauss, les *non sequitur* d'un Lévi-Strauss, les ambiguïtés d'un Smith, les sens uniques d'un Marx incitent à une prudence extrême vis-à-vis de toute nostalgie qui chercherait à confronter un âge d'or de l'échange symboligène dans le sens de Mauss à la jouissance dans un mimétisme réciproque autour d'une icône fétichisée.

« La psychanalyse comme la bonne clinique du méchant capitalisme, au service de la figure du père symbolique malmenée par les forces du marché » serait une telle vue simplificatrice dont il faut se méfier. Il s'agit à tout moment d'insister sur l'ambivalence que maintiennent échange et économie de marché entre la référence constitutive au père mort et son défi, affirmation et négation de la brisure symbolique. Les poids respectifs des deux mouvements varient avec les effets psychiques associés mais l'ambivalence constitutive de l'échange demeure.

### III. D'un *Autre* à l'*autre* avec Smith et Lacan

Adam Smith est une lecture indispensable pour saisir le double mouvement du déni du tiers validant et de sa substitution par une normativité intersubjective. Il s'agit de la transition de l'*Autre* vers un *Autre social* ou l'*autre*. L'*Autre* de l'économie de marché c'est l'*autre*. Ceci est parfaitement capté dans le titre du Séminaire XVI de Lacan *D'un Autre à l'autre*, qui commence dès les premières pages à parler d'économie. C'est un séminaire qui mériterait son propre séminaire, tellement il est important et encore peu exploité pour un discours psychanalytique de l'économique.

L'*Autre* du langage s'appelle chez le Smith de la *Théorie des*



*sentiments moraux* (1759) le « spectateur impartial ». Le mécanisme coordinateur des *autres* s'appelle le mécanisme de la sympathie. Ce dernier est un processus de recherche d'appréciation sociale sur fond de mimétisme réciproque qui aboutit à une recherche de la maximisation de la richesse.

Smith présente les deux processus normatifs d'abord en concurrence pour finalement donner précedence au mécanisme de la sympathie qui permettrait un contrôle (refoulement) plus sûr des pulsions violentes, un formatage des préférences et des comportements plus net et une coordination sociale plus efficace. La substitution se joue d'ailleurs dans un chapitre dramatique dans la confrontation avec la figure tutélaire de Francis Hutcheson, enseignant de Smith et son prédécesseur à la Chaire de philosophie morale de l'université de Glasgow. A nouveau il faut souligner la convergence entre la forme et le fond.

Il est important de noter que Smith attribue au spectateur impartial lui-même la création du mécanisme de la sympathie et le désir de maximisation de la richesse qui en découle pour mieux assurer la poursuite de ses desseins qui sont le bien-être social et la procréation de l'espèce. C'est le mécanisme de la main invisible. Le père symbolique se retire donc de la *structuration* du désir des hommes tout en ayant mis en place un processus générateur successeur. Freud avait déjà noté l'accroissement du pouvoir du père après sa mort. Ce processus est doublé chez Smith. Tiré, aveuglement et mécaniquement, par les impératifs de reconnaissance sociale et d'enrichissement personnel, l'*homo œconomicus* n'est pas seulement un être intensément social mais au service des objectifs d'un spectateur impartial rusé qui s'est complètement effacé *même de la scène intérieure* pour mieux garantir la réussite de ses desseins.

Qu'est-ce qui est pourtant le mécanisme de la sympathie ? La sympathie est une adéquation progressive et réciproque des perceptions, des comportements et des

valeurs entre « pairs » dans un mimétisme spéculaire.

---

« [Le mot] *sympathie*... peut être utilisée pour indiquer notre sentiment fraternel (fellowfeeling) avec n'importe quelle passion »<sup>116</sup>.

« *Quelle que soit la source de la sympathie (...) rien ne nous plaît plus que d'observer chez un autre homme le sentiment fraternel (fellowfeeling) avec toutes les émotions de notre propre sein* »<sup>117</sup>. Radicalement, le désir est toujours le désir de l'autre.

« *Quelle que soit la passion provoquée par un quelconque objet chez la personne principalement concernée, une émotion analogue surgit à la pensée de sa situation dans le cœur de tout spectateur attentif* »<sup>118</sup>.

---

Ajoutons que la richesse selon Smith est le meilleur moyen de s'attirer l'estime et la sympathie de ses pairs. La volonté débordante de maximiser sa richesse trouve ici son origine. Le corollaire est évidemment que la valeur d'échange prime toujours sur la valeur d'usage.

Logiquement, un homme devant choisir entre deux catégories de biens, la première composée de biens conférant une utilité d'usage et la deuxième composée de biens conférant une sympathie identificatoire c'est-à-dire une valeur d'échange, va nécessairement préférer la deuxième :

---

« *S'il doit vivre en société, il n'y a pas d'hésitation car, dans ce cas comme dans tous les autres, nous prêtons toujours plus d'attention aux sentiments du spectateur qu'à*

---

116

A. SMITH, *Théorie des sentiments moraux*, traduit par M. Bizou, C. Gautier et J. Pradier, Paris, Quadrige-PUF, 1759 (1999) p. 27.

117

*Idem*, p. 27.

118

*Idem*, p. 26.



ceux de la personne principalement concernée, et nous considérons plutôt la manière dont la situation de cette dernière apparaît aux autres que la manière dont elle lui apparaît à elle-même »<sup>119</sup>.

La formation réciproque des préférences évoque évidemment l'image du miroir. A propos d'un être humain ayant grandi en dehors de la société, Smith dit ainsi : « *transportez-la [la créature humaine] dans la société et elle sera immédiatement pourvue de ce miroir qui lui faisait jusque-là défaut* »<sup>120</sup>. Cette relation spéculaire qu'entretient le sujet smithien avec autrui permet une mise en relation très naturelle de l'anthropologie smithienne avec les travaux de Lacan sur le stade du miroir dont certains passages se lisent comme un commentaire de Smith :

« Il y suffit de comprendre le stade du miroir comme une identification au sens plein (...) à savoir la transformation produite chez le sujet, quand il assume une image (...) L'assomption jubilatoire de son image spéculaire (...) nous paraîtra dès lors manifester en une situation exemplaire la matrice symbolique où le je se précipite dans une forme primordiale avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre »<sup>121</sup>.

Smith déjà insiste sur la nature inconsciente de ce processus. Les agents économiques font le travail de la main invisible « sans le vouloir et sans le savoir ». L'image utilisée est celle d'une montre qui ne connaît rien de sa fonction finale d'indiquer l'heure mais

qui est poussée mécaniquement par un ressort, le mécanisme de la sympathie au demeurant, pour avancer dans le sens conçu par le grand horloger dans le ciel. Dans une économie de marché basée sur le mécanisme de la sympathie, le « spectateur impartial » n'est donc pas complètement écarté mais renvoyé à un niveau *infrastructural*, une sorte de code source qui ne détermine plus les préférences, les valeurs et les comportements au niveau inconscient dans le sens freudolacanien. Il se limite à fournir la matrice génératrice des structures inconscientes mais pas les structures elles-mêmes.

Ce « rendre inconscient » du comportement économique a trois conséquences majeures. D'abord il garantit un déplacement efficace des pulsions dans des activités socialement bénéfiques. C'est important. Le contrôle des pulsions, des *passions* originaires et violentes et la menace qu'elles font peser sur la vie sociale est à l'origine de l'enquête smithienne. Ensuite, la mécanisation des comportements associés permet dorénavant un traitement scientifique, formel et avec le temps mathématisé des actions économiques. Enfin, l'opération de refoulement qui accompagne la substitution du « spectateur impartial » par le « mécanisme de la sympathie » instaure une double normativité que Smith discute... à propos d'Œdipe, roi de Thèbes. Œdipe, dit Smith, est innocent mais hautement piaculaire (*piacular*). Il est innocent, selon Smith, quant aux lois des hommes car il a commis ses actes, (1) une autodéfense après une altercation routière et (2) mariage avec une belle reine veuve, sans savoir qu'il s'agissait de son père et de sa mère. Smith dit à ce propos :

« La détresse que sent une personne innocente conduite, par accident, à une action qui l'aurait justement exposée aux plus graves reproches si elle l'avait commise sciemment et à dessein, a suscité certaines des scènes les plus intéressantes du théâtre antique et moderne. C'est dans ce sens fallacieux de la culpabilité, si je peux dire, que

119

*Idem*, p. 254-255.

120

*Idem*, p. 172.

121

J. LACAN, « Le stade du miroir » dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 94.



*consiste toute la détresse d'Œdipe et de Jocaste (...) Tous sont piaculaires au plus haut degré, bien qu'aucun ne soit au moindre degré coupable »<sup>122</sup>.*

Cependant Smith introduit ce mot particulier de « piaculaire ». Nous, lecteurs de Mauss, nous comprenons qu'agir de manière piaculaire veut dire « violer le *mana* des choses, la part qui appartient à l'*Autre* » :

*« Comme dans les anciennes religions païennes où ce sol sacré qui avait été consacré à un dieu ne devait pas être foulé sauf à des moments nécessaires et solennels, l'homme qui, même sans le savoir, l'avait violé devenait piaculaire à partir de ce moment, et encourait la vengeance de cet être puissant et invisible auquel il avait été dédié, jusqu'à la réalisation d'une expiation appropriée (...) Un homme doté d'humanité, qui par accident et sans le moindre degré de négligence blâmable, fut la cause de la mort d'un autre homme, se sentira [pour toujours] piaculaire, mais pas coupable »<sup>123</sup>.*

La déresponsabilisation pénale ou sociale s'attache donc à la culpabilité mais pas au caractère piaculaire de l'acte. Être piaculaire signifie avoir contracté une dette symbolique vers l'*Autre*. Échapper à la police ou à la censure morale ne permet pas d'annuler les dettes devant le tribunal du spectateur impartial. Le basculement vers une économie de marché tolérante et permissive avec tout ce que cela promet en termes de jouissances sensibles et imaginaires peut créer sur un autre plan un malaise que seule une expiation, dont les formes sont encore à

définir, peut guérir. En bref, Adam Smith est un formidable témoin pour notre hypothèse qu'une économie de marché crée la demande pour une clinique de l'âme. Ses agents qui peuvent tout se permettre, car jamais coupables, mais qui se sentent d'autant plus piaculaires, car déboussolés par l'absence de leur père symbolique, seront des clients fidèles de la psychanalyse.

#### IV. Le signifiant économique

L'échange économique est donc caractérisé par une ambivalence foncière de sa prégnance psychique à la suite d'un mouvement où le père symbolique passe progressivement la main à des processus intersubjectifs qui visent à se maintenir sans un signifiant flottant à valeur zéro. Sur cette base on peut développer deux aspects supplémentaires. (1) Cet effacement du signifiant flottant, qui est consubstantiel avec un 2<sup>e</sup> niveau de refoulement ou une 2<sup>e</sup> mort du père symbolique, impliquera une structure particulière du signe économique qui correspond à une « iconisation ». (2) L'objet *a* qui se soustrait à ce processus de codification permanente - où, mieux, qui en est le résultat, le résidu - chargera dorénavant la marchandise économique d'un pouvoir fétichisant.

Je voudrais commencer la partie sur la structure du signifiant économique avec la remarque suivante : « l'économie est la science sociale des enjeux bien codifiés. » Le discours économique proprement dit, à distinguer du discours méta-économique d'un Smith, nie l'existence de tout résidu, d'un non-dit, enfin d'un désir ou d'un inconscient qui pourrait avoir laissé une quelconque trace. Dans le discours économique, tout est toujours dit, de manière exhaustive, non équivoque et définitive.

Le modèle canonique de l'équilibre général développé par Kenneth Arrow et Gérard Debreu, reconnu comme l'apex de la théorie économique, accorde ainsi une importance primordiale à la définition de ce qui constitue un bien

122

A. SMITH, *Théorie des sentiments moraux*, op. cit., p. 167.

123

Idem, p. 167.



économique, une *commodity*, une marchandise. Une commodité Arrow-Debreu (pour reprendre cet anglicisme) est ainsi un bien si finement différencié qu'il n'y pourrait pas y avoir un autre bien dont l'échange pourrait améliorer le bien-être d'un agent. Ceci ne demande pas seulement la caractérisation exhaustive de la qualité et l'état d'un bien mais également la spécification du lieu, du moment et des circonstances de son échange. Bref, « une commodité est un bien ou un service complètement spécifié »<sup>124</sup>.

Arrow et Debreu ne se sont pas trompés sur l'importance épistémologique de leur entreprise : l'économie est la science sociale des biens exhaustivement et définitivement codifiés. C'est une caractérisation nécessaire et suffisante pour distinguer l'économie des autres sciences sociales, telle la politologie, la sociologie, l'histoire ou encore la psychologie. Ceci mène d'ailleurs au problème de « l'impérialisme méthodologique » de l'économie. Dès qu'une autre science sociale se sent attirée par un discours « scientifique » et codifie ses enjeux de manière comparable, elle est illico intégrée dans le domaine de l'économique.

Cette hyper-codification du signe économique équivaut à une mutation de symboles en icônes. Je m'explique. Selon le fondateur de la sémiotique moderne, l'américain Charles Sanders Peirce nous pouvons distinguer trois catégories de signes : les « symboles » (par exemple, une croix qui symbolise la foi chrétienne), les « indices » (par exemple, une flèche qui indique une direction) et les « icônes » (par exemple, une photo qui est « comme » son objet). L'icône est définie par la convergence d'un signifiant, ici dans le sens saussurien, avec son signifié. Contrairement à un signifiant lacanien, qui ne peut dans aucun cas se signifier soi-même, c'est le propre d'une icône,

toujours dans le sens peircien, de se signifier elle-même.

Dans une codification iconique le lien entre un signe, son sens et l'action qu'il provoque est dépourvu de toute ambiguïté, toute ouverture ou toute ironie. Cette surdétermination fait que le concept d'iconicité indique une frontière informationnelle plutôt qu'une expérience quotidienne. Pleinement réalisé, il correspondrait à la confusion du signe avec l'objet, définition freudienne de la psychose.

D'un autre côté, l'effort de l'individu économique de codifier ses perceptions de la valeur d'un bien à travers le mécanisme de la sympathie risque toujours d'être dérangé par le résidu d'une expérience individuelle et concrète de valeur d'usage dont l'excès ne peut pas être résorbé dans l'effort de codification socialisante et demande une symbolisation plus ouverte (c'est dans cette faille que se niche selon Lacan l'objet *a*, voir *infra*). La perception de cet écart entre un univers de la théorie économique pleinement codifié et une réalité marquée par l'irréductibilité d'une production symbolique plus ouverte est à la base de la plupart des critiques de l'économie standard qui considèrent cette dernière « peu réaliste ». Des telles critiques sont formellement correctes mais n'atteignent pas leur objet. Car la raison d'être de la rage codificatrice de représentation théorique de l'économie de marché n'est pas le réalisme descriptif. Sa raison d'être est de montrer comment la dynamique codificatrice de l'économie de marché rend possible des équilibres sociaux stables dans lesquels les informations et les perceptions de tous coïncident avec celles de tous leurs pairs. Une critique plus intelligente s'attaquerait à la désirabilité de tels équilibres et de leurs conditions.

En absence d'un *Autre*, la fonction de l'*autre* est déterminante pour le sujet pour éviter l'émiettement psychotique. Le sujet est ainsi prêt à faire de grands efforts pour se hisser à la hauteur du processus de codification partagée y compris au niveau de la

124

G. DEBREU, *Theory of Value: An Axiomatic Analysis of Economic Equilibrium*, New Haven, Yale University Press, 1959, p. 32 (notre traduction).



structuration préalable de sa propre expérience perceptive :

« On peut maintenant parler d'un code iconique comme le système qui fait correspondre à un système de supports graphiques des unités perceptives ou culturelles codifiées, c'est-à-dire des unités pertinentes d'un système sémantique qui dépend d'une codification préalable de l'expérience perceptive. »<sup>125</sup>

Smith à propos de la sympathie dit à peu près la même chose... Le mécanisme de la sympathie, le mimétisme spéculaire ou le narcissisme secondaire structurent ainsi l'expérience perceptive même. Les perceptions qui en résultent aboutissent par la suite à des notions de la réalité parfaitement partagées et donc évidentes. L'individu économique aperçoit et traite le lien entre signe, image mentale et référent réel comme si ce lien était naturel et indissoluble. Que cette perception soit le résultat de conventions qui sont parfaitement aléatoires *ex ante*, ne change en rien le fait qu'elles soient parfaitement contraignantes *ex post*.

Le retrait du tiers validant, l'iconisation du signe économique, se manifeste également à travers de la notion d'équivalence. L'échange économique, le paradigme d'un acte économique, est défini par l'équivalence absolue de deux biens et l'absence de tout résidu ou de dette symbolique. Ceci définit la différence entre un échange marchand et un échange maussien. L'échange maussien reconnaît la dette symbolique envers un tiers, l'*Autre*, fondateur de la communicabilité et du social, et point focal d'une réciprocité des échanges dans le temps car la dette symbolique est inépuisable. L'échange marchand est instantané, auto-suffisant et clos. Cette absence d'un tiers validant dans

l'acte marchand modifie le rapport au désir. Je cite Zafirooulos :

« Le désir du sujet procède de cet Autre symbolique et pourtant du fait de la perception projective de son moi, c'est d'abord dans le miroir de son moi (ou dans l'image de son frère) qu'il croit localiser ce qui relève de ses vœux. D'où l'ombre portée par l'image spéculaire – sur la fonction symbolique – au seuil du monde visible. »<sup>126</sup>

C'est précisément le déroulement de cette dialectique du désir entre le symbolique et l'imaginaire, l'*Autre* et l'*autre*, qui se trouve modifié dans une économie de marché. Dans une économie de marché, la prépondérance de la vision sur les autres sens est criante. Ce serait un thème de recherche en soi. Pour le moment, nous chercherons à approcher ce nœud à l'aide de la notion de l'objet *a*.

V. *Le mystère de la marchandise : l'objet a, Mehrlust (plus-de-jouir) et Mehrwert (plus-value).*

Comme une relique dans le champs religieux, l'objet *a* est un reste. L'objet *a* est ce résidu incompressible de la pulsion qui n'a pas encore pu être absorbé dans le réseau symbolique de l'*Autre*. Je dis pas encore, car c'est un concept dynamique. L'axe entre l'objet *a* et l'*Autre* dans le schéma L est fécond et dégage en permanence de nouvelles productions symboliques, portées à la fois par le désir de l'*Autre* et ses origines pulsionnelles.

Formellement, l'objet *a* est une réserve libidinale non liée à un objet précis. Même les cinq objets *a* canoniques « perdus » sont pertinents comme fixations imaginaires d'une



pulsionnalité résiduelle plutôt en tant qu'opérateurs de leur propre chef. En fait, le surplus pulsionnel que Lacan appelle l'objet *a* demande en permanence l'identification de nouveaux objets désirables. L'objet *a* est alors ce résidu non codifiable, pas encore codifié mais inépuisable, qui reste le moteur du désir.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, la théorie économique possède ses propres objets *a* qui désignent les limites du marché mais qui en constituent le réservoir dynamique : les coûts de transaction, les externalités (l'environnement), la fonction entrepreneuriale, la complexité informationnelle, le risque non probabilisable, etc. Que ce soit l'école de Chicago et l'école autrichienne, hauts lieux du libéralisme contemporain, qui s'en soient fait les explorateurs principaux n'est pas un hasard. Comme en psychanalyse ce sont des notions dynamiques dont se dégagent les valeurs marchandes au fur et à mesure que le temps et les processus intersubjectifs de codification progressent sans jamais les épuiser.

L'objet économique n'est pas l'objet *a*. Il faut comprendre l'objet économique comme ce pansement qui se glisse devant le vide qu'a laissé la perte de l'objet *a* et dont la promesse jamais tenue est de le substituer. Cette déception mène à la répétition permanente du processus d'acquisition qui est associée avec le plus-de-jour. Ce qui nous intéresse à la suite de Lacan dans l'objet *a*, l'objet imaginaire qui soutient le plus-de-jour, c'est sa capacité d'intégrer un objet échangeable dans un *circuit de désirs qui va augmenter sa valeur d'usage dans une valeur d'échange, de créer une plus-value*. Lacan lui-même caractérise dans le séminaire X sur l'angoisse le ou les objets *a* comme des précurseurs de l'objet économique:

*« Il y a deux sortes d'objets – ceux qui peuvent se partager, ceux qui ne le peuvent pas. Ceux qui ne le peuvent pas, je les vois quand même courir dans ce domaine du partage avec les autres*

*objets, dont le statut repose tout entier sur la concurrence, fonction ambiguë qui est à la fois rivalité et accord. Ce sont des objets cotables, des objets d'échange. Mais il y en a d'autres.*

*Si j'ai mis en avant le phallus, c'est parce que c'est le plus illustre (...) mais il y a aussi les équivalents de ce phallus, parmi lesquels vous connaissez ceux qui le précèdent, le scydale et le mamelon (...) Ce sont en effet des objets antérieurs à la constitution du statut de l'objet commun, communicable, socialisé. Voilà ce dont il s'agit dans le *a*. »<sup>127</sup>*

C'est la chute de l'objet *a*, le moment de son détachement, qui le constitue en tant qu'objet potentiel d'échange. Lacan continue le discours économique autour de l'objet *a* dans le séminaire XVI celui qui justement s'appelle d'un Autre à l'autre. Il commence, air du temps oblige, nous sommes en 1968, avec Marx : « C'est (...) à partir de Marx que je procéderai pour introduire aujourd'hui la place où nous avons à situer la fonction essentielle de l'objet *a*. »<sup>128</sup>

Le discours qui suit doit finalement peu à l'analyse marxienne générale mais rebondit, sans la nommer, sur la notion du fétichisme de la marchandise (voir *infra*). Ce qui intéresse Lacan et nous avec lui dans l'objet *a* c'est sa capacité de générer ce surplus entre la valeur d'échange, qui est une notion à la fois imaginaire et symbolique mais d'un symbolique appauvri et iconisé, et la valeur d'usage, une notion sensible touchant au réel. Ce surplus, il l'appelle en hommage à Marx et la notion de la

<sup>127</sup>

J. LACAN, Séminaire X *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 107.

<sup>128</sup>

J. LACAN, Séminaire XVI *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2004, p. 16.



plus-value (*Mehrwert*) le plus-de-jouir (ou la *Mehrlust*) :

« La plus-value, on l'appelle dans la langue originale où cette notion a été (...) découverte dans sa fonction essentielle, *Mehrwert* (...) Donc à cette plus-value j'ai accroché (...) la notion de plus-de-jouir (...) pour la rendre à la langue d'où m'en est venue l'inspiration, je l'appellerai (...) *Mehrlust*. »<sup>129</sup>

En synthétisant les remarques du *Séminaire XVI* on peut dire que le rebouclage avec l'objet *a* génère un « plus-de-jouir » qui est égal à la différence entre la valeur d'usage et la valeur d'échange qui correspond au prix du marché. L'objet *a* correspond donc à la différence entre le signifié d'une utilisation individuelle et la valeur psychique d'un signifiant universellement reconnue. Ce « plus-de-jouir » est ainsi la différence entre la jouissance induite par le signifiant attaché à une marchandise précise et le plaisir que nous retirons de son usage dans le réel. Dans l'échange, le sujet économique se reboucle dans une régression symbolique avec son objet *a* pour un plus-de-jouir dans un signifiant iconisé qui lui est constitué par sa propre image en miroir que lui fournit l'*autre*. Ce surplus est tout à fait réalisable en termes financiers dans l'échange. Demandez-le à n'importe quel publicitaire.

Le plus-de-jouir, la *Mehrlust*, se forme alors à partir d'une hallucination inconsciente autour de l'objet *a* et la représentation d'un ou plusieurs des objets « perdus » associés, le sein, le regard, la voix, le placenta ou la scybale. Dans l'échange, l'objet économique, la marchandise, se charge donc avec le surplus pulsionnel de l'objet *a* et ceci à cause de sa structure informationnelle, sa surdétermination, sa codification, son

iconicité, qui impliquent tous l'absence d'une quelconque brisure symbolique, d'une castration, et qui le renvoient à un état d'avant la chute de l'objet quand le monde n'était qu'*Un*.

Il est important à rappeler que cette hallucination n'est soutenue que par la forme informationnelle particulière de l'objet économique ainsi que par l'acte d'échange lui-même qui en constitue la preuve. C'est seulement dans l'acte marchand en tant que tel quand les marchandises échangées sont, par définition, dépourvues de toute contingence personnelle ou sociale et que l'iconicité du signifiant économique et l'absence d'un *Autre* symboligène sont confirmées. Elles accèdent à ce moment précis au statut d'icônes dans le sens peircien et deviennent porteuses d'une pure valeur d'échange. L'usage de l'objet économique, son insertion dans un contexte personnel, après l'euphorie de l'achat, ira inévitablement de pair avec une déception qui va relancer le sujet à s'adonner avec encore plus de zèle à la répétition de l'échange.

## VI La suspension de la castration dans l'échange : le fétichisme de la marchandise

Il faut distinguer le rebouclage permanent avec l'objet *a* qui caractérise la psychose et le rebouclage ponctuel, précis et contrôlé dans l'acte marchand. Comment alors caractériser cet état entre-deux de l'agent économique dans une économie de marché, libéré momentanément de la brisure symbolique et de la castration mais toujours évoluant dans un univers de signes ? C'est en effet la notion du *fétichisme* qui fut déjà employée par d'autres dans le contexte d'une économie de marché, notamment Marx et Baudrillard.

Commençons cependant avec Freud qui enseigne que le fétichiste nie la castration en érigeant le fétiche en phallus de la femme :

129

Idem, p. 29.



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

«Le fétiche est le substitut du phallus de la femme (de la mère), auquel le petit garçon a cru et auquel (...) il ne veut pas renoncer.»<sup>130</sup>

---

A propos du fétiche Freud souligne deux choses qui sont importantes dans notre contexte. D'abord Freud insiste sur la double nature du fétiche, son ambivalence entre le déni et l'affirmation de la castration. Le fétichiste affirme la castration en vertu du fait qu'il est évident pour tous, y compris pour lui-même, que le fétiche n'est pas le phallus. Dans le fétichisme il ne s'agit donc pas d'un acte de forclusion de la castration avec toutes les conséquences dramatiques qu'une telle forclusion réelle impliquerait, mais plutôt d'une forclusion ponctuelle, strictement limitée dans sa pertinence psychique, mise en scène par le fétichiste :

«Je dois mentionner qu'existent encore des nombreuses et importantes preuves de l'attitude ambivalente du fétichiste concernant la question de la castration de la femme. Dans des cas très raffinés c'est le fétiche même dans la construction duquel sont intégrés à la fois le déni et l'affirmation de la castration (...) Un tel fétiche, noué doublement à partir de deux contraires, se maintient en toute évidence particulièrement bien.»<sup>131</sup>

---

Le deuxième point soulevé par Freud, et je remercie Kévin Poezevara et Markos Zafirooulos d'avoir attiré mon attention là-dessus, est la « fonction de la halte » du fétiche. Le fétiche est le

130

S. FREUD, « Le fétichisme » (1927), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1975, p. 383.

131

*Idem*, p. 387.

dernier point d'arrêt avant la castration associée à l'évidence indéniable que la femme ne possède pas de pénis :

«Dans l'instauration du fétiche, il semble (...) que soit respecté un processus qui évoque l'arrêt du souvenir dans l'amnésie traumatique. Ici aussi l'intérêt fait en quelque sorte halte en chemin, la dernière impression avant l'inquiétant et le traumatique sera, par exemple, retenu comme fétiche (... ) ; les pièces de lingerie, si fréquemment élues pour être le fétiche, fixent le moment du déshabillage, le dernier pendant lequel on avait encore le droit de tenir la femme pour phallique.»<sup>132</sup>

---

Le fétiche à la fois voile l'expérience traumatique de la castration et renvoie vers elle, ce qui corrobore son ambivalence foncière. La structure psychique de l'acte marchand recèle précisément la même attitude ambivalente vis-à-vis de la castration quand l'existence d'un agent castrateur et symboligène est à la fois affirmée et niée au moment de l'échange. L'échange marchand évolue dans un univers de signes, mais c'est un univers qui réclame de pouvoir s'affranchir du signifiant flottant et du nom du père, vu que ce dernier a été substitué par des mécanismes auto-organiseurs.

Comme dans le fétichisme sexuel, le fétichisme économique « suspend » la castration plutôt que de la « forclore ». La castration est ainsi à la fois acceptée au niveau du comportement extérieur et niée au niveau de sa signification psychique. Au moment de l'échange avec l'établissement d'une égalité absolue entre deux objets désymbolisés, la pertinence de toute instance tierce qui validerait l'acte de communication entre deux agents est niée. Une fois que

132

*Idem*, p. 385-386.



l'objet économique est codifié, la marchandise qui résulte de ce processus peut alors devenir fétiche. Paradoxalement, mais ce paradoxe est le revers de la fonction de la halte, l'acte d'échange lui-même est le meilleur rempart contre les ravages potentiels d'une dissolution des liens symboliques que le processus d'échange en économie de marché lui-même implique.

L'élément déclenchant pour qu'un bien fonctionne comme fétiche est sa structure informationnelle, donc sa haute codification et l'érection du bien en « icône », capable de s'insérer dans des circuits de communication et d'échange sans référence à un trésor de signifiants, un *Autre*, qui validerait le contenu sémantique véhiculé.

Cette codification n'est pas seulement une condition nécessaire du fétichisme de la marchandise, mais de tout fétichisme. Le fétichiste en niant la castration nie également l'opérateur de la castration, le père symbolique ou la fonction symboligène du père réel. Dans cette perspective, l'expression « fétichisme de la marchandise » est presque une tautologie. Un fétiche est toujours une « marchandise », un bien indifférencié et décontextualisé dont le contenu sémantique est compressé à son minimum absolu.

Le fétiche érotique établit cette ambivalence à travers un rapport métonymique ou métaphorique rudimentaire avec le phallus. Soit il s'agit d'un rapport de proximité physique avec l'endroit où est supposé se trouver le phallus (feuille de vigne, lingerie, chaussure...). Soit il s'agit d'une similarité de forme (cravache, pistolet...) ou de fonction (seringue, tuyau d'arrosage...). La métonymisation d'un rapport métaphorique est le propre de toute perversion.

La fétichisation de l'objet économique procède également par la suppression d'un rapport métaphorique et par une suspension de la castration. Mais contrairement au fétichisme érotique qui suspend la question de l'existence du phallus, le fétichisme économique suspend la question de

l'existence de l'agent de la castration, du père symbolique, et nie l'existence d'une métaphore paternelle. C'est la structure sémantique de l'objet économique qui assure sa fétichisation.

L'objet économique assume la fonction de fétiche à l'instant de son iconisation. Cet instant est limité au moment de l'échange lui-même. Dès que l'objet est inséré dans un usage, sa résistance matérielle abîmera toute illusion iconique. Pourtant au moment de l'échange, fraîchement reconnu par la coïncidence des perceptions des participants à l'échange, en tant qu'objet détaché et isolé, il est investi par la force libidinale de l'objet à auquel il promet se substituer pour un glorieux instant.

Ce rétro-bouclage avec l'objet *a* ne fonctionne que dans la mesure où l'objet est une marchandise (*commodity*), un bien normé et indifférencié qui peut être échangé entre une multitude d'acheteurs et de vendeurs qui n'entrent en aucun contact particulier les uns avec les autres au-delà de l'acte d'échange. Toute personnalisation véritable de cette interaction, toute reconnaissance d'une dette dans le temps, introduirait une dimension symbolique explicite, et ainsi une réflexivité, qui mettrait en danger la suspension de la castration. Seul dans une économie de marché pure, la marchandise est un fétiche capable à fournir l'effet recherché, c'est-à-dire le plus-de-jouir (la *Mehrlust*) dans une suspension momentanée de la castration.

## *VII Retour au sujet : la clinique de l'économie de marché*

Il y a donc une profonde correspondance entre économie et psychanalyse qui thématisent toutes les deux, chacune à sa manière, la seconde mort du père symbolique. Dans ce temps post-totémique, le père symbolique n'a pas seulement quitté la Terre mais également le Ciel, même s'il en a encore laissé le plan. Aucun pouvoir sur Terre n'aura plus la légitimité d'imposer sa loi au-delà d'une garantie de l'indemnité physique du corps et, par



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

extension métonymique, du respect de la propriété privée. Haro sur la culpabilité ! Rien n'empêche désormais la satisfaction des désirs et l'identification pleine et entière avec l'image au miroir.

Cependant, au lieu de patauger dans le bonheur, l'*homo œconomicus* se bat avec l'angoisse. Le trop-plein du rebouclage répété avec l'objet a use le corps et l'âme. Bienheureux ceux qui ont encore des symptômes repérables qui indiquent avec l'aide d'un spécialiste, sinon un chemin, une direction. Les alternatives sont une indifférence désensibilisée ou carrément l'éclatement.

On se libère du spectateur impartial à son défaut. Même si ce dernier a cédé sa force structurante à des processus récursifs entre pairs, le sentiment d'être piaculaire reste avec l'*homo œconomicus*. C'est pourtant un sentiment vague, peu structuré, qui ne permet que difficilement l'identification d'une dette symbolique caractérisée. En termes cliniques, il s'agit d'un relâchement de la confiance ainsi que d'un manque d'engagement dans des relations métonymiques et métaphoriques distinctes plutôt que d'un blocage structurant d'une ou plusieurs d'entre elles.

Évidemment il y a toujours la possibilité d'un prochain échange, d'un prochain *deal*, d'une prochaine insertion dans une chaîne communicative créatrice de valeurs

communes. La force structurante de ces processus maintiendra la fonctionnalité psychique et sociale. C'est pourtant un service rendu à double tranchant. L'extrême codification et iconisation de chaque signifiant constituent aussi son isolation splendide. Ceci rend le travail du sujet laborieux, difficile et incertain. Car c'est bien le sujet qui lie un signifiant à un autre, qui fait l'aimant de la chaîne des signifiants, dans le sens où « un signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant ».

Le sujet en économie de marché existe bel et bien, mais il est fragilisé et balloté par des processus intersubjectifs auxquels il participe de son plein gré, auxquels il doit participer pour préserver sa fonctionnalité psychique et sociale, mais qu'il ne maîtrise pas. Le sujet économique est un sujet fragile. Il a besoin de soutien et d'aide. Ce sont les archéologues de l'*Autre*, spécialistes du soutien au sujet et au désir, les psychanalystes, qui les lui fournissent. La vie d'un sujet de l'économie de marché est une vie post-héroïque ou peut-être la vie d'un héros du quotidien. C'est peut-être la fin de l'Histoire mais pas des histoires. Ces dernières auront cependant désormais besoin de spécialistes pour être reconstituées. Les accointances entre économie de marché et psychanalyse ont encore des beaux jours devant elles.



## « LE MYTHE DE LA PARENTE HETEROSEXUELLE » LIONEL LE CORRE

---

Note sur l'alliance et la filiation depuis l'ouverture du mariage aux couples de même sexe<sup>133</sup>

---

La question de l'ouverture du mariage aux couples de même sexe est ici saisie dans une perspective socio-analytique et soulève une série de points sur la manière dont le débat public s'est cristallisé autour de cette question. Une double actualité guide notre propos. Premièrement, du 4 au 25 octobre 2015 la deuxième et dernière session du synode des évêques sur la famille s'est tenue à Rome où une part des débats a porté sur deux domaines sensibles : la situation des divorcés remariés et l'accueil des personnes homosexuelles au sein des communautés chrétiennes. Deuxièmement, le 29 octobre 2015, le mariage entre personnes de même sexe a été promulgué en Irlande cinq mois après une consultation historique où ce pays de tradition catholique est devenu la première nation au monde à l'autoriser par référendum. Du reste, depuis janvier 2015, l'adoption y est

possible pour les couples mariés, les personnes célibataires et les couples de même sexe. En France, la loi ouvrant le mariage et l'adoption aux couples de personnes de même sexe a été publiée au Journal officiel du samedi 18 mai 2013. La séquence législative durant laquelle la proposition de loi a été examinée s'est déroulée dans un contexte particulièrement tendu où la sérénité des débats a été entachée par des prises de positions



particulièrement clivées, haineuses, et analogues à celles ayant eu cours lors des débats sur le pacs à la fin des années 1990.

### I. Sources et données

Lorsque nous examinons la manière par laquelle les autres pays ont légiféré sur cette question, nous mesurons l'urgence d'une analyse différentielle minutieusement contextualisée et datée tant les situations semblent, à première vue, brouillées<sup>134</sup>. Bien sûr, il n'est guère

---

133

Ce texte fait suite à une communication intitulée « Freud, le mariage et les homosexuel(le)s », prononcée lors du colloque *Le mariage ou l'institution-symptôme*, CRPMS, Université Paris 7, 21 novembre 2015.

134



possible d'effectuer ici une telle analyse mais l'étude de législation comparée du sénateur Sueur intitulé *Mariage des personnes de même sexe et homoparentalité*, portant sur 10 pays<sup>135</sup>, offre une première synthèse. Même si les données collectées dans ce rapport de 2012 sont désormais pour partie obsolète tant les législations évoluent rapidement sur ces questions, il est intéressant pour la cartographie juridique proposée. Nous observons donc ceci : la très catholique Irlande a récemment légiféré sur l'adoption et le mariage pour les personnes de même sexe, mais la pratique de l'avortement reste pour l'essentiel illégale. A l'inverse, la non moins catholique Italie a légalisé le droit à l'avortement depuis 1978 mais ne reconnaît pas les unions entre personnes de même sexe ni l'accès à l'adoption pour les gays et les lesbiennes. L'Espagne, autre terre du catholicisme romain s'il en est, reconnaît le droit à l'avortement, le mariage et l'adoption pour les couples de même sexe, la procréation médicalement assistée pour toutes les femmes. Enfin, l'Argentine (qui a récemment offert un pape au monde), interdit l'avortement mais, depuis 2010 une loi pour le mariage et l'adoption pour les homosexuel(le)s a été votée et, en 2012, une loi sur l'identité de genre ouvre la possibilité de modifier le genre figurant à l'état civil sans avoir recours à des traitements hormonaux ou une chirurgie de réassignation sexuelle.

Si nous regardons les choses d'un point de vue historique, nous remarquons que la revendication du droit au mariage par les homosexuel(le)s dans l'aire occidentale ne date pas d'hier. Ainsi, en 1875, Heinrich Marx publie à Leipzig *L'amour uranien* qui propose la reconnaissance légale d'un troisième genre, « celui des hommes ayant une âme de femme », et comme

conséquence, l'institution du mariage avec l'homme mâle de son choix. Malheureusement, l'ouvrage d'Heinrich Marx est réputé introuvable, l'auteur - qui n'est pas le fils de Karl Marx ! - est un inconnu dont nous ignorons jusqu'aux dates de naissance et de décès. L'historienne Laure Murat en a trouvé la trace chez François Carlier, chef de la Sureté de Paris, connu par ailleurs pour ses travaux sur la prostitution, qui propose un résumé du texte de Marx et affirme avec clairvoyance qu'il s'agirait là « d'une révolution sociale »<sup>136</sup>.

## II. Le désir comme force de transformation sociale

Or c'est précisément cet anonymat qui est remarquable car il s'agit d'un élément crucial si l'on veut tenter de saisir les effets de la logique inconsciente ici à l'œuvre. Heinrich Marx l'inconnu est une ombre condamnée à l'oubli comme la plupart de celles et ceux qui ont œuvré pour la reconnaissance des unions de même sexe. Ce n'est pas tant que la mémoire de ces personnes s'est perdue, c'est plutôt qu'elle ne s'est jamais constituée car, la question de l'ouverture du mariage aux couples de même sexe n'a été problématisée que très récemment. Nous en trouvons la preuve dans le fameux entretien entre Michel Foucault et plusieurs psychanalystes de l'Ecole Freudienne de Paris publié en juillet 1977<sup>137</sup> dont Guy Le Gaufey qui remarque ceci : « La sexualité des femmes ne les fait pas sortir des systèmes d'alliance reconnus, alors que celle des homosexuels les en fait sortir d'emblée. Les homosexuels sont dans une position différente vis-à-vis du corps social. » Réponse de Foucault qu'on a connu plus incisif : « Oui, oui. » Autrement dit, la demande d'une reconnaissance juridique pour les couples de même sexe n'est pas le fait

---

V. DECOUITURES, M. DIGOIX, E. FASSIN, W. RAULT, *Mariages et homosexualités dans le monde. L'arrangement des normes familiales*, Editions Autrement, 2008, 222 p.  
135

Mariage des personnes de même sexe et homoparentalité, législation comparée, rapport 2012, consultable sur : <http://www.senat.fr/notice-rapport/2012/lc229-notice.html> ; consulté le 11 novembre 2015.

---

136

L. MURAT, *La loi du genre, une histoire culturelle du « troisième sexe »*, Fayard, 2006, p. 131-132.

137

M. FOUCAULT, « Le jeu de Michel Foucault », *Dits et écrits 1954-1988*, tome III 1976-1979, Gallimard, 1994, p. 322.



d'intellectuels connus par ailleurs pour leurs travaux sur les sexualités minoritaires, qui à l'époque considèrent le mariage comme l'expression la plus étriquée du conformisme petit bourgeois, ni de groupes politiques qui, non sans tergiversations, accepteront finalement de la relayer. Pour mémoire à la fin des années 1970, l'extrême gauche en France en est toujours à considérer l'homosexualité comme une déviation bourgeoise<sup>138</sup>. Autrement dit encore, à cette date et pour le dire vite, si les homosexuels font famille, c'est celle magnifique et lamentable des nerveux dont Proust dira « qu'elle est le sel de la terre. Tout ce que nous connaissons de grand nous vient des nerveux. Ce sont eux et non pas d'autres qui ont fondé les religions et composé les chefs-d'œuvre. »<sup>139</sup> Bref, il faudra attendre la rupture introduite par l'épidémie de sida à l'orée des années 1980 pour qu'émerge sur la scène publique une demande de reconnaissance juridique proposant une articulation entre libido homosexuelle et lien social qui ne se réduit pas au régime productif des sublimations. Cette demande de reconnaissance juridique sera formulée par celles et ceux qui auront à faire face collectivement à l'expérience de la maladie, de la perte et du deuil.

On a oublié la honte, le désarroi, le rejet dont furent victimes les premiers malades du sida et leurs proches durant les quinze premières années de l'épidémie, la violence inouïe des deuils à répétition, les expulsions locatives des conjoints survivants, l'impossibilité sociale de pleurer les morts. Or, dans ce contexte d'hécatombe ou certains, d'une manière outrancière - mais ici l'outrance signe l'horreur de ce qui est éprouvé -, ont pu comparer l'épidémie de sida frappant les homosexuels et les toxicomanes et les autres à l'Holocauste tant ce qui était alors vécu semblait

démontiel, dans ce contexte donc, l'idée d'une reconnaissance juridique des couples homosexuels a émergé, largement portée par les militants de la lutte contre le sida pour faire face à l'urgence de la situation. A ce titre, la loi sur le pacs en 1999 apparaît comme la première solution sociale au choix d'objet homosexuel : elle lie par contrat les couples de même sexe et favorise la production de nouveaux rituels sociaux donnant une visibilité qui reflète un incontestable mouvement du corps social où - comme le note Judith Butler - « les lignes de partage du viable et du vivable dans la culture ont bougé ». Mais cette loi portée par une démarche communautaire a ceci de remarquable (au regard de ce qui se fera dans d'autres pays) qu'elle a un caractère universel. Le législateur a considéré à l'époque que le pacs constituait une troisième voie entre le mariage et le concubinage et ce, quelle que soit l'orientation sexuelle des contractants. D'ailleurs cinq ans après l'adoption du pacs, la gauche socialiste et la droite seront paradoxalement d'accord pour considérer cette loi suffisante, donc, qu'il n'y a pas lieu de débattre sur le mariage. La question s'impose véritablement dans le débat public le jour où Stéphane Chapin, aide-soignant et Bertrand Charpentier, magasinier, se présentent de leur propre chef à la mairie de Bègles pour être mariés, ce qui sera fait le 5 juin 2004. Bien sûr, il y a un contexte favorisant qu'a décrit le juriste Daniel Borrillo<sup>140</sup>. D'abord un fait divers : l'agression de Sébastien Nouchet, brûlé vif le 16 janvier 2004<sup>141</sup> parce qu'homosexuel qui suscitera l'émotion de la classe politique. Ensuite, la publication dans *Le Monde* du 17 mars 2004 du *Manifeste pour l'égalité des droits* qui propose une articulation entre homophobie et discrimination à

138

« L'hétérosexisme sévit aussi à gauche », *Les cahiers du GRIF*, 1978, vol. 20, p. 44-47.

139

M. PROUST, *A la recherche du temps perdu*, Gallimard, coll. La Pléiade, t. 2, p. 601.

140

D. BORRILLO, « Histoire du mariage pour tous : les origines provinciales », [Mediapart.fr](http://Mediapart.fr), 29 janvier 2013, (consulté le 18/10/2015).

141

Les circonstances dans lesquelles sont survenues les brûlures n'ont pas jamais été élucidées. Par conséquent, le 12 avril 2007, la cour d'appel de Douai prononcera un non-lieu définitif ; (source Wikipédia).



l'égard des couples de même sexe et des familles homoparentales. Mais les deux provinciaux ne sont pas des militants, ils n'ont pas un discours rodé, ils expliquent ainsi leur envie de noces officielles : « Les gens qui s'aiment se marient. Dans nos familles, c'est ce que tout le monde fait. »<sup>142</sup> Ces gens modestes ne sont pas un couple idéal mais actent par leur demande que ce qui jusqu'à présent était impensable, n'est que l'effet d'un impensé.

Par conséquent, à faire apercevoir, même à grands traits, les principales étapes qui ont conduit à l'ouverture du mariage aux couples de même sexe, nous en déduisons qu'au delà de l'intérêt, c'est bien le désir qui est une force de transformation sociale. D'Heinrich Marx l'inconnu aux mariés de Bègles en passant par la longue cohorte des militants de la lutte contre le sida, nous relevons avec Markos Zafirooulos que « les solutions sociales de l'inconscient homosexuel »<sup>143</sup> fomentées par ceux et celles qui n'acceptèrent pas ce qui advenait, sont celles qui ont motivées le remaniement des règles de l'alliance et de la filiation en Occident ces vingt dernières années. Il n'est donc pas excessif de dire que l'épidémie de sida a défait, donc mis en évidence, des formes de parentés alternatives pré-existant à son apparition mais qui restaient inaudibles pour l'Autre social car publiquement inavouables et qui se trouvent désormais légitimées par le deuil et le droit<sup>144</sup>. Bref, l'inconscient homosexuel a produit un rapport à l'autre qui change l'Autre.

### III. Les études de genre « tout contre » la psychanalyse

Du débat public sur le pacs à la loi autorisant le mariage pour les couples de même sexe et l'adoption, bon nombre de psychanalystes aussi bien affiliés à l'IPA que référés à l'enseignement de Lacan ont cru devoir prendre part - et partie - oubliant que la meilleure chose qu'un psychanalyste sache faire est d'abord de se taire. Il n'est pas utile ici de rappeler ni de discuter les propos tenus. D'une part parce que cela est déjà fait : on se reportera avec profit aux travaux de Laurie Laufer<sup>145</sup> ou de Thamy Ayouch<sup>146</sup> qui ont récemment développé des analyses interrogeant les termes du débat et les conséquences qui s'en déduisent pour la recherche en psychanalyse. D'autre part, même s'il est tentant de dénoncer encore et toujours des déclarations graveleuses, mesquines ou avilissantes, ne reconduit-on pas (malgré soi) en rappelant des positions déjà connues, ce qu'on dénonce ? En les constituant comme référence ou point initial du débat, n'est-ce pas une manière de donner crédit à des travaux dont la portée heuristique ne mérite pas une telle audience ? Plus fondamentalement, fait-on de la science lorsqu'on entre en débat avec des auteurs chez qui le jugement de valeur ou l'idéologie prennent le pas sur l'établissement des faits et la clinique ? Autrement dit, n'est-il pas préférable de porter l'attention – et la critique – sur des travaux qui visent, plutôt que les pleurnicheries affolées et haineuses sur le déclin du monde et le vide du ciel –, la transformation de ce que véhicule le champ freudien, le vidage des préjugés qui accompagnent l'acte analytique, la réflexion sur les conditions de production du savoir psychanalytique et les limites de ses

142

« Stéphane et Bertrand, deux bagues à Bègles », *Libération*, édition du 28 janvier 2013.

143

M. ZAFIROPOULOS, *Du Père mort au déclin du père de famille. Où va la psychanalyse ?*, PUF, 2014, p. 33.

144

L LE CORRE, « Homosexualité masculine et sida : entre impasse identitaire et héroïsme de la perte », *Synapse*, juin 2005, n°216, pp. 29-32.

145

L. LAUFER, « Ce que le genre fait à la psychanalyse », *Qu'est-ce que le genre ?*, Payot, 2014, pp. 191-212.

146

T. AYOUCHE, « L'injure diagnostique. Pour une anthropologie de la psychanalyse », *Cultures-Kairós*, 2015, n°5, "L'inconscient freudien : débats et pratiques". <http://revues.mshparisnord.org/cultureskairos/index.php?id=1055>



conditions ? Bref, de s'inscrire dans le désir de Freud qui, pour reprendre une formule de Paul-Laurent Assoun, sut se mettre « en place de premier scripteur du réel inconscient ». A ce titre, il est utile de rappeler rapidement ce qui caractérise le positionnement de Freud vis-à-vis des homosexuels de son temps pour mesurer la portée du geste freudien qui se déduit de la radicalité de son positionnement épistémologique.

Premièrement, dès ses premiers travaux sur le thème, Freud problématise le fait homosexuel à partir de son rejet social<sup>147</sup>. Ce point est fondamental car c'est ce qui lui permet de se déprendre de ce que Foucault nomme « l'ensemble perversion-hérédité-dégénérescence » qui caractérise les attendus scientifiques de son temps. Autrement dit, Freud considère très tôt que s'il y a problème, ce n'est pas l'homosexualité mais son rejet social. Ce point, pourtant crucial, n'est pas vraiment aperçu par notre communauté. Ce positionnement épistémologique lui permettra principalement au cours de l'année 1910 de produire une définition du fait homosexuel qui ne se réduit pas au choix d'objet pour le même sexe<sup>148</sup>. Deuxièmement, Freud s'appuie sur les sciences affines à la psychanalyse pour isoler et liquider les préjugés qui le travaillent. « Dans la conception de l'inversion, les points de vue de la pathologie ont été relayés par ceux de l'anthropologie » déclare Freud dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle* qui trouve dans cette discipline une ressource fondamentale pour penser la variation des sexualités et de leurs

modalités, articulée au sexuel - principalement la disjonction entre la pulsion et l'objet. Mais, troisièmement, cette démarche qui engage la dénaturalisation de la sexualité trouve sa vérification par la clinique et – pour le dire vite – l'autoanalyse, soit, s'agissant des effets du fait homosexuel en lui, la manière par laquelle Freud nous revient dans toute la maîtrise de sa propre question homosexuelle pour en avoir reconnu sa part d'assujettissement. Par conséquent, à inscrire nos pas dans ceux de Freud, nous rencontrons aujourd'hui les études de genre dont un certain nombre de leur représentants travaillent à partir, notamment, du dit freudien : par exemple Judith Butler, Teresa de Lauretis ou Gayle Rubin qui avance dès les années 1980, cela mérite d'être souligné, que la psychanalyse est une théorie du genre. Bref, pour paraphraser la jolie formule de Fabrice Bourlez, ce ne sont pas les études de genre contre la psychanalyse, mais « tout contre » la psychanalyse.<sup>149</sup>

#### IV Le mythe de la parenté hétérosexuelle

Enfin, il nous reste à porter l'attention sur les militants de « la manif pour tous », principal collectif d'associations à l'origine des plus importantes manifestations d'opposition au projet de loi, devenu parti politique depuis avril 2015. L'ampleur des manifestations, les dérapages divers qui les ont émaillés, la violence des propos méritent d'y porter attention. L'idéal familialiste et réactionnaire qui s'y déploie situe l'homosexualité comme arrêt du développement psychosexuel dont les conséquences affolantes pour le social signeraient la faillite des repères de notre modernité. S'agissant de l'homoparentalité, s'y décrète l'inévitable destin psychosé des enfants issus de couples homosexuels là où, à San-Francisco notamment, on en est à deviser sur l'ordinaire familial des

147

L. LE CORRE, *L'homosexualité de Freud. Première contribution à une anthropologie psychanalytique de l'homosexualité masculine*, Université de Paris 7, 3 vol., thèse soutenue le 28 février 2015.

148

Nous avons mis en évidence dans notre thèse que plus Freud condense son lexique pour dire le fait homosexuel au point de le réduire à un seul terme, plus celui-ci condense de significations. Voir op. cit.

149

F. BOURLEZ, « L'Épistémologie du placard comme orientation pour un gay ça-voir », *Subversion lacanienne des théories du genre* (F. Fajnwaks et C. Leguil dir.), Éditions Michèle, 2015, p. 89-106.



parentèles homosexuelles entourées de leurs petits-enfants. La mal nommée « théorie du gender » convoquée comme idéologie au principe des évolutions délétères du droit français qu'ils entendent dénoncer, apparaît - nous somme plusieurs à le penser - comme une manière de nationaliser la polémique. « Un tel extrémisme, déclare le sociologue Jeffrey Weeks, peut aussi être vu comme l'aveu implicite qu'à l'échelle de la planète, dans ce monde global où nous vivons maintenant, certaines valeurs libérales (l'autonomie de l'individu, le libre choix de ses orientations) font définitivement partie de nos existences, et que les mouvements féministes ou LGBT sont définitivement parvenus à remettre en question nombre de ces "valeurs traditionnelles" et de ces normes de comportement, d'identité ou de relation, qui, jusqu'alors, avaient force de loi. »<sup>150</sup>

Or, en portant l'attention sur les militants de la « Manif pour tous », il s'agit maintenant d'explicitier l'idée avancée préalablement selon laquelle l'inconscient homosexuel a produit un rapport à l'autre qui change l'Autre. Dès les années 1930, Lacan énonce qu'un opérateur de la structuration de la subjectivité psychique n'apparaît que quand celui-ci est dégradé<sup>151</sup>. Cette option épistémologique peut contribuer à comprendre les enjeux sous-jacents d'une mobilisation sociale qui ne peut se réduire à une querelle entre pro et anticatholique, tant l'Eglise elle-même paraît divisée sur ce point : rappelons par exemple que la revue Témoignage chrétien a soutenu dans ses colonnes le projet de loi ouvrant le mariage aux homosexuel(le)s ou encore les travaux du Père dominicain Adriano Oliva qui déclare : « Les communautés chrétiennes et les fidèles manifestent aujourd'hui des compréhensions de

l'homosexualité assez diversifiées, qui peuvent s'éloigner - parfois radicalement - de l'enseignement actuel du Magistère. »<sup>152</sup>

Or, comme le souligne Markos Zafiroopoulos, « la fonction symbolique est au principe de la production des formations sociales et de leurs malaises ; (...) le sujet de la névrose, ou encore le sujet de l'inconscient, est déterminé par les institutions, les systèmes des idéaux, les rites et les mythes, les structures de la parenté et, plus généralement, les règles du langage et de la fonction symbolique. »<sup>153</sup> Quel est donc le changement symbolique produit par l'ouverture du mariage aux couples de même sexe, changement qui s'est traduit par une angoisse telle qu'elle jeta dans la rue des individus qui n'hésitèrent pas à manifester pour le maintien d'une discrimination ? L'ouverture du mariage républicain aux homosexuel(le)s signifie qu'ils ou elles accèdent, à la différence du pacs, à la mise en scène de l'union, à la parole performative du maire ou de son représentant, mais aussi à la solennité et la publicité officielle qui sont les conditions nécessaires au passage du contrat privé à l'institution<sup>154</sup>. Un livret de famille est remis aux contractants qui deviennent, de droit, parents s'ils ont des enfants. Or, comme le couple homosexuel est par essence infertile, l'ouverture du mariage aux couples de même sexe acte la disjonction entre filiation et procréation et renvoie la parenté, non à un processus naturel, mais à une construction juridique et sociale. Autrement dit, ce que nous apercevons désormais, du point de vue du symbolique, c'est que la parenté hétérosexuelle est un mythe. Par conséquent, ce qui est ainsi mis en

<sup>150</sup>

J. WEEKS, *Sexualité*, Paris, PUL, 2014, p. 12.

<sup>151</sup>

J. LACAN, « Les complexes familiaux », *Autres écrits*, Editions du Seuil, 2001, pp. 23-84. Pour un commentaire renouvelé de ce texte en ses assises anthropologiques, voir : Zafiroopoulos Markos, *Lacan et les sciences sociales*, PUF, 2001, pp. 27-60.

<sup>152</sup>

A. OLIVA, *Amours. L'Eglise, les divorcés remariés, les couples homosexuels*, Le Cerf, 2015, p. 75.

<sup>153</sup>

M. ZAFIROPOULOS, op. cit., p. 33.

<sup>154</sup>

W. RAULT, « Ce que le pacs fait au mariage gai et lesbien », *Mariages et homosexualités dans le monde*, op. cit., p. 118-119.



lumière c'est ce que Bourdieu nomme le « processus complexe de "socialisation du sexuel" »<sup>155</sup>, c'est-à-dire l'ensemble des dispositifs organisant la répression pulsionnelle au service du lien social. Car sous nos latitudes comme ailleurs, tout fait organisateur du social se soutient d'un mythe – ici celui de la naturalité de la parenté, du reste, tout à la fois homologué et déconstruit par le discours de la science. Or, si nous vivons dans la douce évidence que nos parents sont... nos parents, le roman familial des névrosés foisonne de fantaisies où ni le père, ni la mère – contre toute évidence – ne sont les géniteurs : tel analysant se présente à moi en me racontant qu'il a été trouvé à la porte par ses parents qui venaient d'entendre le tintement de la sonnette ; tel autre qu'il a été choisi dans un supermarché à bébés ; du côté des mythes populaires il y a la sympathique cigogne qui apporte le petit d'homme délicatement emmailloté dans un linge, et puis il y a aussi ces histoires de choux et de roses, etc. Qu'apprenons-nous ici ? Que le mythe individuel tente de donner une origine à l'origine, que le sujet de l'inconscient n'est pas dupe, pour peu qu'il veuille en savoir quelque chose, des conditions symboliques de sa conception où l'argument biologique pèse finalement bien peu car il ne s'agit pas d'être géniteur pour être père ou mère. Autrement dit, la capacité procréative ne donne pas de compétences éducatives<sup>156</sup>. Or, nous en déduisons qu'avant son ouverture aux couples de même sexe, la loi sur le mariage, selon la logique de socialisation du sexuel que nous venons d'évoquer, oblitérait précisément cette disjonction entre filiation et procréation à l'aide d'une construction juridique : tout mari est le père de ses enfants dit la loi... fussent-ils engendrés par le laitier.

Nous pouvons donc désormais mieux comprendre en quoi l'accès des couples de même sexe au mariage

participe d'une dégradation de la structuration de la subjectivité psychique. Bien sûr il ne s'agit pas de déclarer ici que l'ouverture du mariage aux couples de même sexe serait la forme dégradée d'une quelconque faillite civilisationnelle. Bien plutôt, il s'agit d'affirmer que cette ouverture révèle ce qui du sexuel restait jusqu'alors caché en venant troubler l'un des fondements du contrat matrimonial qui fait du mari le père, quelque soit le géniteur et les cas particuliers de l'adoption. Pour rappel en effet, la présomption de paternité consiste en l'attribution à l'époux de la paternité des enfants mis au monde par sa conjointe. Elle a été exprimée par l'adage du juriste Paul à savoir : « le père est celui que le mariage désigne ».

Bref, le « processus complexe de socialisation du sexuel » se trouve ici enrayé par un mouvement de « sexualisation du social » car sinon, comment comprendre l'angoisse de ces manifestants si ce n'est en présumant qu'ils et elles ne peuvent endosser l'idée d'une scène primitive homosexuelle ce que pourtant laisse entendre l'ouverture du mariage aux couples de même sexe ? Car, c'est bien de notre mythe des origines qu'il s'agit ici, mythe des origines riche désormais d'une nouvelle variante qui signe la fécondité du registre symbolique au cœur de notre modernité.

---

155

P. BOURDIEU, *Méditations pascaliennes*, Editions du Seuil, coll. Points essai n°507, p. 239.

156

M. IACUB, *Le crime était presque sexuel*, Epel, 2002, p. 215-227.



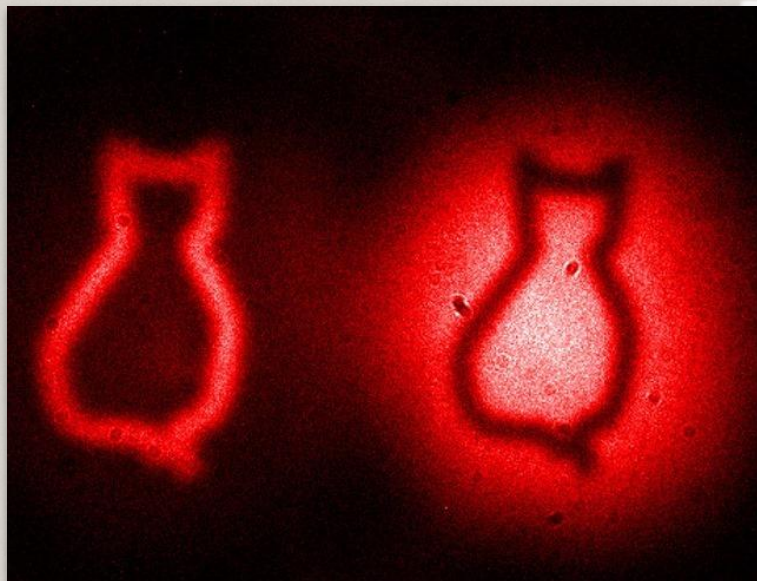
Si l'on admet généralement dans le champ psychanalytique que le discours de la science emporte avec lui la forclusion du sujet, encore faut-il rester attentif aux variations historiques de ce discours, et l'on sera peut être alors surpris de s'apercevoir que la physique des quanta semble bien aujourd'hui tentée de réintroduire une théorie du sujet comme opérateur propre à résoudre les paradoxes qu'elle met au jour comme le montre cet article de François Jaeglé sur le physicien Christopher Fuchs et notamment sur ce qu'il appelle les paradoxes de la théorie quantique. bien dans l'esprit de *Svane*. **Markos Zafiroopoulos**

## « LE SUJET ET LA PHYSIQUE QUANTIQUE » FRANÇOIS JAEGLÉ

Christopher Fuchs – dont je traduis ci-après une interview qu'il a donnée à la revue *Quanta Magazine*, où il évoque son lien avec les fondements conceptuels même de la théorie quantique – est un physicien parmi les plus prolifiques en théorie quantique de l'information (Ordinateur Quantique, Logique Quantique, Cryptographie, et traitement quantique de l'information).

Il est à l'origine de l'interprétation dite bayésienne de la physique quantique (autrement appelée QBism). Cette interprétation semble résoudre tous les paradoxes connus de la théorie, un seul résiste : « Pourquoi les quanta ». Un peu comme si on posait à un psychanalyste la question : « Pourquoi l'inconscient ? ».

Christopher Fuchs décrit la physique comme l'interaction



Une photo "quantique" du chat de Schrödinger



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

dynamique entre la narration d'une histoire et l'écriture des équations.

Aucun des deux termes, l'histoire qu'on se raconte, le mythe que l'on crée en quelque sorte, et l'écriture des équations n'existe sans l'autre.

Et en effet, Fuchs, physicien à l'Université du Massachusetts (Boston), a une histoire radicale à raconter. L'histoire est appelée QBism, et c'est quelque chose du genre : Il était une fois une fonction d'onde mise en équation par Erwin Schrödinger. Une fois posée l'équation de la fonction d'onde pour un système donné, et après bien des discussions au sein de divers congrès de physique il fut annoncé que cette fonction d'onde décrivait complètement l'état physique du système considéré.

Prenons l'équation de la fonction d'onde d'une particule par exemple. On dit que la forme de la fonction d'onde de cette particule, contient les probabilités pour tous les résultats de toutes les mesures qu'un observateur peut effectuer sur la particule.

Dans l'idée que jusqu'à présent les hommes se font des lois de la physique, la fonction d'onde serait une loi de la nature elle-même.

Pour dire les choses autrement, les hommes pensent que la fonction d'onde est une description objective d'une réalité objective indépendante de leur présence et du regard qu'ils portent sur cette réalité.

De même qu'ils pensent que la loi de la gravitation, les lois de l'électromagnétisme et celles de la relativité sont des descriptions objectives d'une réalité objective.

Mais quelque chose cloche dans cette croyance autour de la fonction d'onde et ce qui cloche est à l'origine de paradoxes si gênants, qu'après un siècle de débats on ne parvient toujours pas à s'entendre sur la signification profonde de toute cette histoire quantique.

On parvient d'autant moins à s'entendre sur la signification profonde de cette histoire que si elle est interprétée par certains comme la métaphore d'une difficulté à dire une vérité physique, le type de physique rendue possible par le mythe lui-même est d'une précision si redoutable dans ses prédictions et d'une efficacité tellement insurpassée dans ses applications, industrielles, médicales ou bien militaires que se poser la question de son sens profond semble vain.

Autrement dit ça marche tellement bien, pourquoi débattre de la question du sens ?

La réponse que donne Fuchs à cette interrogation est intéressante et on la retrouvera dans la toute première réponse de son interview.

On verra aussi que Fuchs attend d'une ontologie du sujet propre à la psychanalyse, une aide à la compréhension des fondements conceptuels de la théorie quantique de l'information.

Avec deux autres théoriciens de la physique quantique, Caves Carlton et Rüdiger Schack, Fuchs a formellement établi, au milieu des années 90 les probabilités qui gravitent autour de la fonction d'onde comme des probabilités bayésiennes, c'est-à-dire comme des degrés de croyances subjectives placés sur le système observé.

Les Probabilités de Bayes (mathématicien anglais du 18ème) reprises et formalisées entièrement par Laplace au 19ème, peuvent être considérées comme des attitudes de jeu qui reviennent à placer des paris sur des résultats de mesure.

Les attitudes de jeux, c'est-à-dire ce que l'on parie sur tel ou tel résultat de la mesure en cours, sont actualisées dès que de nouveaux résultats surviennent. Autrement dit, dès que la connaissance de ce qui peut advenir augmente ou diminue. Ce point est essentiel :

1. C'est un pari dans lequel le choix personnel de ce qui est



pertinent pour donner une valeur à la mise (la mise du pari) est l'élément décisif. Un peu comme si la construction de la réalité que j'observe se faisait à partir de mes propres fantasmes que je réactualise en fonction de ce qui m'apparaît réel au cours de mes expériences vécues.

2. L'interprétation subjective des résultats me permet d'influencer le pari suivant.

En d'autres termes, Fuchs a promu l'idée selon laquelle, la fonction d'onde ne décrit pas le monde, la fonction d'onde décrit l'observateur face au monde (le parieur qui observe les tirages statistiques et cherche à mesurer une grandeur physique). «*La mécanique quantique, dit-il, est une loi de la pensée.*»

---

«*Mechanica quantica lex cogitationis est.*»

---

Quantum Bayesianism ou QBism, ainsi que Fuchs nomme cette interprétation à présent, résout de nombreux mystères parmi les plus profonds de la théorie quantique.

Prenez, par exemple, «*l'effondrement de la fonction d'onde*». Notion infâme selon laquelle les systèmes quantiques transitionnent inexplicablement à partir de plusieurs états simultanés dans une seule réalité. Paradoxe de la Superposition de plusieurs réalités qui se donnent à voir en une seule pendant que les autres disparaissent mystérieusement.

Selon QBism, «*l'effondrement*» de la fonction d'onde c'est tout simplement l'observateur qui remet à jour ses convictions après avoir fait une mesure.

Prenez ensuite l'Action fantôme à distance, dans laquelle la mesure effectuée par un observateur sur une particule située ici effondre instantanément la fonction d'onde d'une autre particule située là-bas.

Paradoxe de localité qui contredit la limite temporelle qu'impose

la vitesse de la lumière aux interactions à distance.

Comment est-ce que la mesure réalisée ici peut affecter instantanément le résultat d'une mesure qu'un second observateur fera là-bas ? (Toujours le paradoxe de localité, qui apparaît selon les interprétations non bayésiennes de la Physique Quantique qui considèrent que la fonction d'onde est dans la nature, elle n'est pas une histoire qu'on raconte).

Pour Fuchs, en fait, cela ne se produit pas. Puisque selon QBism la fonction d'onde ne fait pas partie du système lui-même, chaque observateur dispose de sa propre fonction d'onde. Ma fonction d'onde n'a donc pas à s'aligner sur la vôtre. (Ma subjectivité est mienne). La mesure locale fournit simplement des informations que l'observateur peut utiliser pour parier sur l'état de la particule lointaine s'il devait entrer en contact avec elle.

Une particule quantique peut être dans une gamme d'états possibles. Lorsqu'un observateur effectue une mesure, elle «*effondre*» instantanément la fonction d'onde dans l'un des états possibles. QBism fait valoir que cet effondrement n'est pas mystérieux. Il reflète tout simplement la connaissance mise à jour de l'observateur. Il ne savait pas où la particule était avant la mesure. La fonction d'onde ne permet pas de savoir où la particule était avant la mesure, la fonction d'onde indique une certaine probabilité, mais les probabilités sont elles aussi le résultat d'un mythe et l'effondrement de la fonction d'onde correspond au moment de la mesure à la détermination exacte de son état – position ou vitesse ou spin ou énergie... Maintenant qu'il a mesuré il le sait parfaitement et de manière déterministe. Le déterminisme n'est pas dans la théorie, qui reste parfaitement probabiliste, le déterminisme est dans la mesure. Comme une construction qu'un sujet peut faire de la réalité reste un fantasme, jusqu'au moment où ce fantasme devient une réalité vécue par le sujet au moment où le sujet confronte son fantasme aux autres fantasmes sous forme de mythes que la société dans son ensemble a érigé en réalité.



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

QBism est une solution très intéressante parmi les multiples interprétations de l'étrangeté quantique dont les plus connues sont :

- Multi-Univers
- Copenhague
- Logique Quantique
- QBism
- Bohmiste (Ithaca)
- Action Locale
- Action non-Locale
- Correlation sans Correlata
- Fonction d'onde Subjectiviste/Objectiviste
- Eclairage Nature/Eclairage Conscience

La traditionnelle «interprétation de Copenhague», celle qui est enseignée aux étudiants de maîtrise et DEA, traite l'observateur extérieur en quelque sorte face à une nature étrange munie des pouvoirs mystérieux d'effondrement de la fonction d'onde.

Dans cette interprétation de Copenhague, l'observateur est lui régi par des lois de la physique qui sont différentes de celles qui régissent ce qui est observé, s'il est clair que l'interaction avec ce qu'il observe effondre la fonction d'onde de la particule, l'interaction n'effondre pas la fonction d'onde de l'observateur lui-même.

Tout cela est bel et bon jusqu'à ce qu'un second observateur vienne observer le premier observateur. En effet, le système quantique « Observateur 1 + Objet observé » est vu depuis Observateur 2 comme ayant une fonction d'onde propre et donc une certaine densité de probabilité au moment de l'effondrement/mesure qui sera différente de celle de « Observateur1 ».

Ça ne va plus du tout !!!!

Il n'y a pas de résultat d'observation indépendante de l'observateur. Les choses n'existent pas de la même manière selon qui est celui qui observe, fût-ce le même objet qui est observé par les observateurs au même instant !!!!

Et cela n'a rien à voir avec l'observateur relativiste qui voit un écoulement du temps différent selon qu'il est ou non au repos par rapport à ce qu'il observe.

L'observateur relativiste peut toujours se mettre à la place de ce qu'il observe grâce aux « transformations de Lorentz » qui lui permettent d'observer en quelque sorte par-dessus l'épaule du premier observateur dont nous parlons plus haut et de conserver les mêmes lois de la physique entre ce qui est observé et celui qui observe.

Pour justifier cela l'observateur de Copenhague n'obéit pas aux mêmes lois physiques que celui qui l'observe et dans le monde de Copenhague, c'est absurde. Il ne peut y avoir durablement des lois physiques différentes pour les uns et pour les autres.

Pour résoudre ce paradoxe on a la très fameuse interprétation « Multi univers ou Multivers ».

L'interprétation « Multi Univers ou Multivers » prétend que l'univers et tous ses observateurs sont décrits par une fonction d'onde unique, géante qui jamais ne s'effondre.

Ainsi il existe une espèce de lieu de « grande unification », le Multivers, qui contient dans sa réalité d'existence tout, absolument tous les cas possibles de ce qui peut se passer. Notre univers n'est qu'un parmi les innombrables univers parallèles dans lesquels la réalité quantique se déploie. (Le théoricien à l'origine de la théorie des Multivers est Hugh Everett, comme Fuchs doctorant de Wheeler).

Cela résout ainsi le fait que de multiples observateurs ne voient pas la même réalité puisque de toute façon selon cette interprétation :

1. Toutes les réalités sont rigoureusement également possibles,
2. Il existe un lieu (le Multivers) où l'on peut effectivement avoir une fonction d'onde qui ne s'effondre pas en une seule réalité singulière décrivant un



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

objet, mais rend compte (code) pour une infinité de phénomènes qui arrivent en parallèle au même instant à l'objet que l'on observe dans des univers parallèles qui composent ce Multivers.

Pour ceux à qui un ensemble de réalités parallèles infinies est un prix trop élevé à payer pour éviter l'effondrement de la fonction d'onde, il y a toujours l'interprétation de Bohm, qui cherche à restaurer une réalité plus concrète pour le monde en postulant l'existence d'une force de guidage de la fonction d'onde qui imprègne l'univers et régit le déterminisme grâce aux variables cachées non locales. Malheureusement, cette nouvelle réalité est toujours hors de portée de toute expérimentation scientifique puisque par nature elle comporte des variables cachées non locales, inatteignables donc par la mesure.

Ces interprétations ont toutes quelque chose en commun : Elles traitent la fonction d'onde comme une description d'une réalité objective partagée par plusieurs observateurs.

QBism, de son côté, traite la fonction d'onde comme une description de la connaissance subjective d'un seul observateur.

Il résout tous les paradoxes quantiques, mais au prix non négligeable de quelque chose que nous pourrions appeler « réalité » qui serait remplacée par « construction du réel ».

Et c'est peut-être ce que la mécanique quantique essaye depuis un moment de nous dire : **Une réalité objective et singulière est une illusion.**

QBism soulève par ailleurs une foule de questions nouvelles et toutes aussi mystérieuses.

Si la fonction d'onde décrit la psyché d'un observateur, l'observateur se doit-il d'être humain ? Est-ce que l'observateur doit avoir une conscience, et que fait-on de l'inconscient ?

Et si la mécanique quantique ne décrit pas une réalité extérieure, qu'est-ce alors qui décrit cette réalité extérieure ?

Et comment une théorie qui ne décrit pas la réalité extérieure à l'observateur, mais sa psyché relativement aux observations qu'il effectue sur le monde, peut être si efficace dans ses applications effectives industrielles, médicales et militaires ?

Fuchs se débat avec ces questions, travaillant souvent à élaborer ses pensées sous la forme d'e-mails. Ses missives sont devenues légendaires. Depuis deux décennies Fuchs les a compilées dans des documents énormes, les « samizdats » qui ont fait le tour de la communauté des physiciens et philosophes quantiques comme une sorte de manuscrit *underground*.

Après que Fuchs a perdu sa maison dans le grand incendie de Los Alamos en mai 2000, il a décidé de sauvegarder les samizdats en les publiant sur le site de prépublication scientifique arxiv.org. C'est un document massif.

Ils ont ensuite été publiés par Cambridge University Press en un livre de 500 pages. Un deuxième recueil samizdat a été émis 13 ans plus tard de 2300 pages supplémentaires.

Les courriels révèlent l'esprit de Fuchs et son personnage à la fois haut en couleur et rigoureux chercheur. Comme le physicien David Mermin aime à le dire, « *Si Chris Fuchs n'avait pas existé alors Dieu aurait été négligent en ne l'inventant pas* ».

## Interview de Christopher Fuchs :

- Quanta magazine : Vous avez dit : « Je savais que je voulais devenir Physicien, non pour l'amour de la physique, mais pour l'absence de confiance que j'avais en cette science ».

- Christopher Fuchs : *Gamin j'étais un grand fan de science-fiction. J'ai grandi dans une petite ville du Texas et j'adorais l'idée des vols intersidéraux.*



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

Ça semblait inévitable, nous allions sur la lune, c'était juste la première étape.

La science étant sans limite nous allions bientôt faire les mêmes choses que dans Star Trek : aller sur des planètes extra solaires, trouver de nouvelles créatures, avoir des aventures.

Donc, j'ai commencé à lire des livres sur la physique et les Voyages dans l'espace, et c'est là que j'appris que le Voyage spatial serait difficile en raison des grandes distances entre les étoiles.

Comment résoudre cela ?

J'ai appris de **John Wheeler** l'existence des trous noirs et des trous de ver, et que peut-être les trous de ver pourraient être une façon de contourner le problème de limite absolu de la vitesse de la lumière.

Ou alors nous pourrions aller au-delà de la limite de cette vitesse en utilisant des particules exotiques appelées tachyons. Je devorais toutes ces choses dans la littérature.

La plupart se sont avérées être assez improbables ; les trous de vers étaient vraiment une solution mathématiquement totalement instable et personne ne croyait vraiment aux tachyons. Finalement, le message pour moi était que la physique ne nous permettrait pas d'atteindre les étoiles.

Un peu comme une blague, je disais à mes potes, si les lois de la physique ne sont pas en mesure de nous permettre d'aller vers les étoiles, les lois de la physique doivent être fausses.

- Quanta magazine : Vous avez fini par suivre les cours de John Wheeler

- Christopher Fuchs : La première fois que je suis allé à l'Université du Texas, il se trouve que le gars que j'avais lu des années auparavant, **John Wheeler**, était en fait un professeur de cette université.

Je suis donc entré en fac de sciences et je me suis mis à lire certaines de ses publications les plus récentes, dans lesquelles il parlait de « loi sans loi ».

Il disait des choses comme : « En fin de compte, la seule loi est qu'il n'y a pas de loi ». Il n'y a pas de loi ultime de la physique. Toutes les lois de la physique sont modifiables et la mutabilité elle-même est un principe de la physique.

Il disait : il n'y a aucune loi de la physique qui n'ait pas été dépassée.

J'ai vu et parlé avec John, et j'avais en mémoire ma blague comme quoi les lois de la physique doivent être fausses, et je me suis senti immensément attiré par cette idée que peut-être en fin de compte il n'y a effectivement pas de lois de la physique.

Ce qu'il y a en place des lois, je ne sais pas.

Mais si les lois ne sont pas à cent pour cent valides comme description du monde, peut-être alors y a-t-il une porte de derrière ouverte qui nous rapproche des étoiles. C'était tout un romantisme de jeunesse. A ce moment, Je n'avais même pas encore eu un cours de physique.

- Quanta magazine : Dans un de vos documents, vous mentionnez ce que Erwin Schrödinger a écrit à propos de l'influence grecque sur notre concept de réalité, et qu'il y a une contingence historique dans le fait que nous parlions de la réalité sans y inclure le sujet de la personne qui produit ce discours sur cette réalité même. Êtes-vous en train d'essayer de rompre le charme de la pensée grecque ?

- Christopher Fuchs : Schrödinger pensait que les Grecs avaient une sorte d'emprise sur notre mode de pensée. Ils furent les premiers à s'apercevoir que la seule façon de faire des progrès dans la réflexion sur le monde était d'en parler en excluant le « sujet connaissant » en elle.

L'interprétation QBist de la physique quantique va contre cette notion où s'origine la pensée scientifique depuis les Grecs, en disant que la mécanique quantique n'est pas un discours à propos du monde indépendamment de nous, au contraire c'est précisément à propos de nous dans le monde.

Pas sur la façon dont le monde est sans nous ; à la place, c'est précisément de nous, sujet pensant et effectuant des mesures dans le monde dont il s'agit.

L'objet de la théorie quantique n'est pas le monde sans nous, mais nous-dans-le-monde, peut-être l'interface entre les deux.

Cette approche nous permet d'aborder de front tous les paradoxes et de les résoudre un à un. Le paradoxe de localité, de causalité et celui de réalité tout autant. Le seul paradoxe que ne résout pas QBism est celui posé par



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

Wheeler : « Pourquoi les Quanta ». Pourquoi avons-nous besoin des quanta pour décrire notre rapport au monde ? Car nous restons cohérents, si la théorie ne décrit pas la réalité mais nous dans la réalité alors les quanta ne sont pas la réalité ultime du monde, la théorie nous décrit nous les sujets parlant du monde et mesurant certaines grandeurs, et il se trouve que nous avons besoin des quantas pour parler du monde et le mesurer. Pourquoi ?

La réponse à cette question est sans doute anthropologique ou plus encore psychanalytique mais on ne trouvera certainement pas une réponse dans la physique.

- Quanta magazine : C'est tellement ancré en nous de penser le monde en nous en excluant. La remise en cause de ce paradigme nous rappelle le questionnement d'Einstein sur l'espace et le temps – ces caractéristiques du monde qui semblaient si absolue que personne ne pensait même à les interroger.

- Christopher Fuchs : On dit que les civilisations antérieures ne savaient pas très bien comment distinguer l'objectif du subjectif. Mais une fois que l'idée de séparer les deux fut admise, nous devons alors faire cette distinction, et en gros, le rôle de la science serait de s'occuper de l'objectif.

Maintenant que cela est fait, il est difficile de revenir en arrière. Je pense que la plus grande peur à propos de QBism est précisément ceci : Son message est anthropocentrique.

En effet le sentiment est que nous avons fait un progrès avec Copernic, et cela serait un pas en arrière.

Or je pense que si nous voulons vraiment un univers auquel on donne la possibilité d'un sans limites ultimes (Non Localité, Vitesse de la lumière, Distance etc...), cela est exactement là où vous devez aller.

- Quanta magazine : Quel discours QBism porte sur ces limites ?

- Christopher Fuchs : Une façon de voir les choses est que les lois de la physique ne disent rien sur les choses « là dehors ». Au contraire, ces lois sont les meilleures expressions, dans nos états les plus intimes, de ce que sont nos propres

limites. Quand nous disons que la vitesse de la lumière est la limite ultime de toute vitesse, nous disons que nous ne pouvons pas aller au-delà de la vitesse de la lumière.

Mais tout comme nos cerveaux sont devenus plus volumineux grâce à l'évolution darwinienne, on peut imaginer que, finalement, nous évoluerons à un stade où nous pourrions tirer avantage de choses présentes dans l'univers dont il est impossible de tirer avantage maintenant.

Nous pourrions appeler ces choses **« changements dans les lois de la physique »**.

Habituellement, nous pensons l'univers comme cette chose rigide qui ne peut pas être changée.

Au lieu de cela, nous devrions méthodologiquement supposer tout le contraire: que l'univers est devant nous afin que nous puissions le façonner, qu'il peut être modifié, et qu'il nous contient. Nous comprenons nos limites en remarquant combien l'univers nous contient.

- Quanta magazine : Parlons de probabilité.

- Christopher Fuchs : Les Probabilités n'existent pas !

Bruno de Finetti, dans l'introduction à ses deux volumes sur la théorie des probabilités, écrit dans toutes lettres et en majuscules « PROBABILITIES DOES NOT EXIST ». Il dit qu'elles vont finir comme la phlogistique, les sorcières, les elfes et les fées.

Quand les fondateurs de la mécanique quantique se sont rendu compte que la théorie décrit le monde en termes de probabilités, ils ont pris cela comme voulant dire que le monde lui-même est probabiliste.

À l'époque de Pierre-Simon Laplace, les probabilités ont été pensées comme une déclaration subjective – vous ne savez pas tout, mais vous pouvez gérer en quantifiant vos connaissances.

Mais dans le courant de la fin des années 1800 et au début des années 1900, les probabilités ont commencé à surgir d'une manière qui semblait objective. Les gens se sont mis à utiliser des méthodes statistiques pour déterminer les choses qui pourraient être mesurées en laboratoire – des choses comme la chaleur.



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

Alors, les gens ont compris, si cette quantité se pose en raison de considérations probabilistes, et c'est un phénomène objectif, il faut que les probabilités soient objectives.

Ensuite, la mécanique quantique s'est pliée à cette exigence.

La bande des physiciens de Copenhague (Schrödinger, Bohr, Eddington, Heisenberg...) était convaincue de son interprétation car ils faisaient valoir la mécanique quantique comme une théorie complète, finie, fermée. Cette complétude a été souvent utilisée pour signifier que toutes les fonctions de la théorie devraient être des caractéristiques objectives de la nature.

Si états quantiques donnent probabilités, alors probabilités doivent également donner caractéristiques objectives de la nature.

De l'autre côté de la barrière, il y avait Albert Einstein, qui disait que la mécanique quantique ne pouvait être complète. Quand il décrit les probabilités en mécanique quantique, il semble les interpréter comme des déclarations de connaissances incomplètes, des états subjectifs.

- Quanta magazine : Alors, quand vous dites que les probabilités n'existent pas, vous voulez dire qu'il n'y a pas de probabilités objectives.

- Christopher Fuchs : Oui, elles n'existent pas comme quelque chose dans le monde sans un acteur (généralement humain) dans le jeu.

Mais supposons que vous vous soyez vous-même convaincu que la bonne façon de comprendre les probabilités, la façon la plus communément diffusée, est la description de l'incertitude et de l'ignorance du phénomène observé.

Maintenant, il y a toute une gamme de positions que vous pourriez prendre.

Selon le statisticien bayésien I. J. Bon, il y a 46656 variétés (surfaces topologiques dans un espace de dimensions  $n$ ).

Lorsque nous avons commencé à travailler sur le Bayesianism quantique, nous avons essayé de prendre position sur les probabilités en nous approchant de la position d'E. T Jaynes : Nous admettrons que les probabilités sont

dans nos têtes – mes probabilités sont dans ma tête, vos probabilités sont dans votre tête – mais si je fonde mes probabilités sur les mêmes informations que vous fondez les vôtres, nos résultats de calculs des probabilités doivent être les mêmes. Conditionnés sur l'information dont nous disposons, ils doivent être objectifs.

Dans le spectre des 46 656 variétés, cette position est appelée « Objectif Bayesianism ». Objectivité Bayésienne

À l'autre extrémité du spectre est Bruno de Finetti.

Il dit qu'il n'y a aucune raison que ce soit pour que mes probabilités et les vôtres correspondent, parce que les miennes sont basées sur mon expérience et les vôtres sont basées sur votre expérience. Le mieux que nous pouvons faire, dans ce cas, si nous pensons que les probabilités sont semblables à des attitudes de jeu, est d'essayer de rendre une cohérence interne à l'ensemble de nos attitudes de jeu personnel.

Je devrais le faire avec la mienne, et vous avec la vôtre, et c'est le mieux que nous puissions faire. Mettre en cohérence, c'est-à-dire nous donner des règles de conduite de jeu identiques.

Voilà ce que de Finetti voulait dire quand il dit qu'il n'existe pas de probabilité.

Il voulait dire, prenons la position extrême. Au lieu de dire les probabilités sont pour la plupart dans ma tête, mais il y a quelques règles supplémentaires pour les ancrer encore au monde, il se débarrassa de l'ancre.

Finalement, mon collègue Rüdiger Schack et moi sentions que, pour être cohérents, nous avons dû rompre les liens avec Jaynes et aller davantage dans le sens de de Finetti. Là où Jaynes s'est moqué de de Finetti, nous avons pensé, en fait : voilà où réside la vraie solution.

- Quanta magazine : Est-ce à ce moment que le nom a changé pour passer de Bayesianism quantique à QBism ?



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

- Christopher Fuchs : Quantum Bayesianism était trop imprononçable, donc j'ai commencé à l'appeler QBism. Dès que j'ai commencé à l'appeler QBism, les gens lui ont marqué plus d'attention !

Mais mon collègue David Mermin a commencé à se plaindre en disant que QBism ne devrait vraiment pas signifier quantique Bayesianism car il y a beaucoup de bayésiens là-bas qui ne seraient pas disposés du tout à accepter nos conclusions. Donc, il voulait l'appeler quantique Brunoism, pour Bruno de Finetti. Le problème avec cela est qu'il y a des parties de la métaphysique de QBism que même de Finetti ne serait pas disposé à accepter !

- Quanta magazine : Si la mécanique quantique est un manuel de l'utilisateur, comme vous l'avez appelé, qui est l'utilisateur ? Einstein a parlé des observateurs, mais un observateur en mécanique quantique est différent d'un observateur dans la relativité.

- Christopher Fuchs : L'autre jour, je parlais au philosophe Rob DiSalle. Il disait que l'observateur n'est pas si problématique que ça en relativité, car un observateur peut, pour ainsi dire, « regarder par-dessus l'épaule d'un autre observateur ». J'aime cette manière de dire. En d'autres termes, vous pouvez prendre ce que voit un observateur et utiliser les lois de transformation pour voir ce que l'autre observateur verra. Bohr a vraiment joué là-dessus. Il a joué des similitudes entre la mécanique quantique et la relativité, et il ne pouvait pas comprendre pourquoi Einstein n'acceptait pas la théorie quantique. Mais je pense que les problèmes sont différents.

QBism comprend un résultat de mesure quantique comme une chose personnelle. Personne d'autre ne peut le voir. Je vois ou vous voyez.

Il n'y a pas de transformation qui permette le passage d'une expérience personnelle à l'expérience personnelle d'un autre. William James était tout simplement dans l'erreur quand il a essayé de faire valoir que « deux esprits peuvent connaître une même chose ».

Cela signifie-t-il, comme Arthur Eddington l'a dit que les choses du monde c'est les choses de l'esprit ?

QBism dirait : ce n'est pas que le monde se construise à partir de choses qui nous sont extérieures comme les Grecs auraient eu tendance à le dire. Ni qu'il se construit à partir de choses qui nous sont intérieures, comme les idéalistes, tels George Berkeley et Eddington, auraient dit. Plutôt, les choses du monde sont dans le caractère de ce que chacun de nous rencontre à chaque instant de sa vie - des choses qui ne sont ni en nous ni hors de nous, mais dans la notion même d'une coupure entre ces deux monde intérieur et extérieur.

- Quanta magazine : Donc l'objectivité finalement arrive ?

- Christopher Fuchs : Je l'espère. En fin de compte je considère QBism comme une quête pour pointer vers quelque chose dans le monde et dire, voilà ce qui est intrinsèque au monde. Mais je ne connais pas encore une réponse définitive. La mécanique quantique est une théorie mono-utilisateur, mais en disséquant, vous pouvez apprendre quelque chose sur le monde dans lequel nous sommes tous plongés.

Traiter la mécanique quantique comme une théorie mono-utilisateur résout beaucoup de paradoxes, comme l'action fantôme à distance.

Oui, mais d'une manière que beaucoup de gens trouvent troublante. L'histoire habituelle du théorème de Bell est qu'il nous raconte que le monde doit être non local. Qu'il y a vraiment une action fantôme à distance.

Donc, ils ont résolu un mystère en ajoutant un sacrement grand mystère ! Quelle est cette non-localité ? Donnez-moi une théorie complète de cela. Mes collègues QBists et moi pensons que ce que le théorème de Bell indique vraiment est que les résultats des mesures sont des expériences, pas la révélation de quelque chose qui est déjà là. Bien sûr, d'autres pensent que nous avons abandonné la science comme discipline, parce que nous parlons de degrés de croyance subjective. Mais nous pensons que cela résout toutes les énigmes



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

fondamentales. La seule chose que cela ne résout pas est la question de Wheeler, pourquoi le quantique ?

- Quanta magazine : Pourquoi le quantique ?

- Christopher Fuchs : Je voudrais avoir plus d'une raison sensée à donner et capable de rendre compte de cette question fondamentale.

Je suis aujourd'hui fasciné par ces belles structures mathématiques appelées SIC, « Mesures Symétriques Informationnellement Complètes » - nom horrible, presque aussi mauvais que bettabilitarianism (Pariabilité). Elles peuvent être utilisées pour réécrire la règle de Born [la procédure mathématique qui génère des probabilités en mécanique quantique] dans une langue différente, selon laquelle il apparaît que la règle de Born permet, en quelque sorte profondément, une analyse du réel en termes de situations hypothétiques.

**Si vous avez au fond de vous-même la certitude – et pas tout le monde a cette certitude – que le vrai message de la mécanique quantique est que le monde est mou au niveau des articulations, qu'il y a vraiment contingence dans le monde, qu'il ne peut y avoir vraiment de nouveauté dans le monde, alors le monde est toujours en terme de possibilités, tout le temps, et la mécanique quantique lie ensemble ces potentialités. Peut-être que 25 ans nous sépare de l'obtention des bonnes mathématiques, mais dans 25 ans nous allons avoir à nouveau cette conversation !**

---





Encore



ENCORE

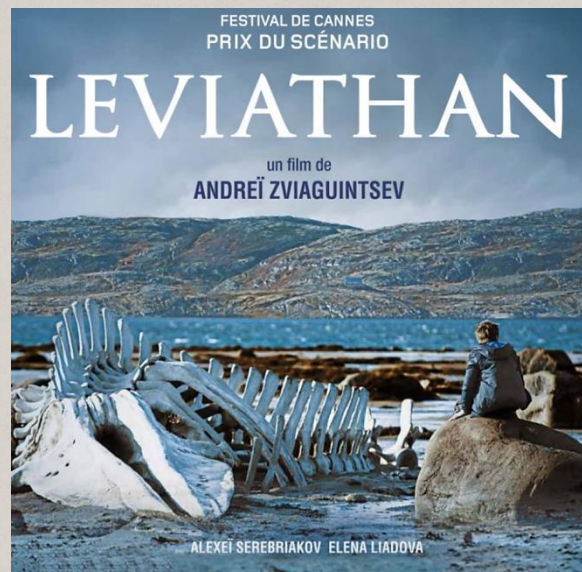
## « LES POUVOIRS DANS *LEVIATHAN* : DU COMIQUE AU FEMININ » MARIA KARZANOVA

Le drame du « petit homme » apparaît dans la culture russe au début du dix-neuvième siècle, notamment chez Pouchkine, Gogol, Tchekhov, Dostoïevski. L'attention que portent ces auteurs à la vie d'un homme ordinaire, dépourvu de toute qualité héroïque, signe le passage que fait la littérature russe du romantisme au réalisme. Ce ne sont plus des personnages romantiques qui animent le regard des écrivains : désormais, il s'agit de petits fonctionnaires aux revenus maigres avec peu de reconnaissance sociale, peu de force de caractère, mais inoffensifs et plutôt sympathiques. Cette tradition ne s'éteint pas avec le temps : le dernier film d'Andreï Zviaguintsev, « Léviathan », ne transfère-t-elle pas le drame tragi-comique du « petit homme » de la Russie pouchkinienne dans le contexte de la Russie contemporaine ?

Un homme simple, une fourmi sans importance face à la jouissance de l'Autre, Nikolai, revit la souffrance de son précurseur biblique – Job. Assujetti dans l'acharnement fatal qui dépasse tout sens commun, Nikolai entre dans une sorte de mutisme : les mots sont épuisés. Tout comme Job, il ne se plaint plus. « *Je ne comprends rien* », répond-il aux accusations du policier. Plongé dans l'alcoolisme et stagnant dans une position silencieuse quasi mélancolique, le protagoniste du film est poussé à accepter son être d'objet de la jouissance de l'Autre : du Léviathan. Mais de quel Léviathan s'agit-il ? S'agit-il de cette grosse machine de l'Etat hobbesienne qui, dans l'acte du

pouvoir, est en mesure de détruire le « petit homme », tout comme le godet d'un excavateur détruit en quelques instants la maison de notre protagoniste à la fin du film ? Ou bien s'agit-il d'une puissance différente et, en quelque sorte, plus réelle dans le sens lacanien du terme ?

### *Léviathan comique*



En regardant le film, nous assistons, sans doute, à une mise en scène comique de la Russie bureaucratique et corrompue, soulignée par le réalisateur dans un élan accusateur. A l'instar du réviseur gogolien, l'avocat moscovite arrive dans une petite ville provinciale avec son grand paquet de preuves censé brider « le monstre » établissant la loi singulière au profit de sa propre jouissance.

Or, le monstre se présente d'emblée comme castré : le maire de la ville est un homme d'apparence minable, souffrant d'un léger surpoids. Il a ses petits « péchés mignons » : un goût



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

prononcé pour le bon buffet, pour la vodka. Il doute tout le temps de ses actes et a constamment recours à ses grands hommes qui l'autorisent à agir : le portrait d'Un père post-soviétique accroché au mur et ancré comme un idéal, ou bien, le père d'Eglise qui lui rappelle que « *tout pouvoir vient du Dieu* » et que « *le pouvoir c'est la force* ». Il est d'ailleurs remarquable que les discussions existentielles avec un père de l'Eglise précèdent chaque acte de violence où le maire cherche à s'établir comme ayant le phallus : le phallus qu'il reçoit symboliquement du père inconscient. Coupées du reste du récit, ces rencontres qui s'accompagnent d'un bon buffet à la russe, renvoient clairement au livre de Job où le diable convainc Dieu d'envoyer les épreuves à Job.

La castration du maire que celui-ci dissimule derrière la parade virile, participe de cet effet comique. Au fond, le « monstre » provincial n'est qu'un semblant. Comme d'autres fonctionnaires de la ville, il est divisé par ses passions et le poste de maire lui donne un moyen de récupérer ce que Lacan appelle l'objet « *plus-de-jouir* ». C'est la jouissance singulière et non pas le code universel qui structure l'Autre social : un impératif de jouissance s'impose et instaure sa propre loi. Rappelons, à titre d'exemple, la voiture de service d'un représentant de l'Etat. Voici la scène comique : la caméra capte l'icône des trois femmes saintes, signifiant de la foi orthodoxe, qui trouve tout à fait sa place dans la voiture d'un policier. Or, la scène ne s'arrête pas là : la caméra descend pour attirer le regard du spectateur sur les trois corps dénudés de femmes de *Playboy*. Cette rencontre inattendue produit un effet comique. Comment prendre au sérieux la loi après cette référence directe à la castration et au manque phallique de son représentant ?

Déboussolés par l'arrivée de l'avocat moscovite, les fonctionnaires locaux ayant chacun « une lettre volée » à cacher, se rassemblent autour du maire afin de décider au mieux que faire avec cet intrus représentant une menace de castration pour eux tous. « *Je pourrais le pressuriser légèrement,*

*sans trop abuser du pouvoir, bien sûr* », dit le supérieur de la police locale. Malgré le côté monstrueux du manque d'une loi quelconque qui poserait les limites à la jouissance de l'Autre, l'aspect gogolien de cette scène provoque un rire chez le spectateur mélangé à l'envie de dire : « *Regardez ! Le roi est nu ! Le Léviathan est castré !* »

Cette machine monstrueuse, mais à la fois comique dans sa défaillance, cherche à écraser le « petit homme », notre protagoniste. « *T'as jamais eu aucun droit, tu l'as pas et tu ne l'auras jamais* » : cette parole du pouvoir réduit le sujet à rien en refusant toute reconnaissance de son être désirant. Seulement, ces paroles sont prononcées par le maire en état d'ivresse extrême, sur le point de tomber par terre. Ce même message que l'Autre du pouvoir adresse à notre héros apparaît dans le discours tenu par le tribunal. Représenté par les trois femmes incarnant la loi, telles des fileuses de destins humains, l'Autre rejette toute revendication de Nikolai. La scène du tribunal dans le film se déroule en deux temps et l'énonciation du discours condamatoire est toujours la même : la voix robotique appartenant à une belle femme lit la décision sans aucune émotion, sans pause qui laisserait une place à la dimension subjective. Or, il y a un contraste entre les deux temps du tribunal où le premier se dévoile comme risible tandis que le deuxième érige son côté monstrueux. Léviathan, cette machine de l'Etat, se présente ici, selon la formule de Bergson, comme « du mécanique plaqué sur du vivant »<sup>157</sup>. L'être humain réagit comme une machine et fait preuve de l'absence de toute « *souplesse attentive et [de] la vivante flexibilité d'une personne* »<sup>158</sup>. Cependant, nous ne pouvons rire qu'au cours du premier procès où Nikolai a encore un atout phallique : son ami avocat porteur d'un dossier compromettant le maire. Dévoilé par la suite comme un véritable « ami de Job », celui-ci empêche jusqu'à un

157

H. BERGSON, "Le Rire. Essai sur la signification du comique", dans *Œuvres*, Paris, Flammarion, 1964, p. 405.

158 *Ibid.*, p. 391.



certain moment que notre protagoniste soit assujéti entièrement au caprice de l'Autre.

## *Léviathan féminin*

Quel est donc ce moment dans le film qui fait basculer la comédie vers la tragédie ? A quel moment le Léviathan, comique dans sa castration, se transforme-t-il en une créature mythique, création même du Dieu ? Une telle puissance primordiale, ce monstre océanique, n'est pas soumis à la castration signifiante. « *Tireras-tu Léviathan avec un hameçon, et lui serreras-tu la langue avec une corde ? (...) Le prendras-tu toujours à ton service ? (...) L'attacheras-tu pour amuser tes filles ?* »<sup>159</sup>, dit Dieu à Job. Non, la fatalité de la castration ne concerne pas le monstre divin : en position d'exception vis-à-vis de l'ensemble, l'homme ne pourra jamais l'apprivoiser avec la chaîne signifiante. L'essence même de l'homme c'est de passer par cet hameçon qu'est le graphe du désir<sup>160</sup> pour pêcher les signifiants dans l'Autre du langage. Il y a des poissons-signifiants que le sujet retire et s'approprie à l'aide du crochet représentant le trajet du sujet de l'inconscient.

Or, le Léviathan surgit dans des moments bien particuliers lorsque la chaîne signifiante se rompt pour laisser justement place au réel comme indicible et non soumis à la parole et au langage. Quand le Léviathan en chair et en os apparaît-il dans le film ? La première fois où cette image surgit dans le film c'est le moment qui suit la rencontre du jeune garçon avec la jouissance féminine, celle de sa belle-mère. Ayant surpris l'acte sexuel entre elle et son père, il se sauve sur la côte pour se retrouver en face du squelette du monstre qui n'est, cependant, qu'un résidu mortifié d'une puissance mythique d'autrefois. Comment

considérer cette image surréaliste sans introduire pour autant la question de la femme ?

Avec la théorie psychanalytique, on considère toute rencontre avec le sexuel comme traumatique dans la mesure où celle-ci dépasse le registre du signifiant et frappe le sujet dans son corps. Témoin de l'adultère de sa belle-mère, Roma est confronté à l'énigme du désir féminin qui vise un au-delà de ce que peut donner son propre père. Cette rencontre a, sans doute, une valeur traumatique. Le Léviathan n'apparaît-il pas comme signe de ce traumatisme, comme résultat d'une mauvaise rencontre avec l'Autre féminin ? Cependant, le monstre océanique est mortifié : la jouissance féminine reste subordonnée au signifiant phallique. Comme on le sait avec Lacan, le mot c'est « *le meurtre de la chose* »<sup>161</sup>.

Parlons maintenant de Lilya, la femme de Nikolaï et la belle-mère de Roma. Dans l'opposition de la figure de la femme et de celle de la mère, Lilya s'inscrit plutôt du côté femme. Il s'agit d'une femme manquante qui risque, à tout moment, de tomber dans un abîme sans que nul ne s'en aperçoive. Peu préoccupée par son beau-fils et malheureuse dans son mariage, elle se propose au bel avocat, probablement son ancien amant, dans un acte de désespoir pour s'accrocher au signifiant phallique comme objet du désir de l'Autre. C'est, peut-être, à ce moment que l'on se rend compte de la détresse profonde qu'éprouve Lilya : dans un silence absolu, elle se propose à un homme sans que le spectateur s'aperçoive pour autant du moindre signe d'amour ou de désir. Une autre tentative de s'accrocher au phallus qu'entreprend ce sujet féminin passe par la solution d'avoir un enfant. Lorsque Lilya retourne à la maison de son mari après la scène de trahison, elle joue la carte de la mère. « *Est-ce que tu veux avoir un enfant ?* », demande-t-elle à son mari lorsque son monde est sur le point de s'effondrer. Le mariage reste pour elle la seule solution qui la

<sup>159</sup> Livre de Job, ch. 40 : 25 -29.

<sup>160</sup> J. LACAN, Le Séminaire, Livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, éditions du Seuil, 1998, p. 124

<sup>161</sup> J. LACAN, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, éditions du Seuil, 1966 ; édition poche, *Écrits I*, 1999, p. 317.



protégerait d'un abîme : elle s'accroche à le soutenir par la maternité. Comme le dit Markos Zafiroopoulos, « ce n'est pas la femme qui, dans le conjugo cherche coûte que coûte à soutenir le mariage, mais bien la mère en elle »<sup>162</sup>. Le déclin se produit lorsque la parole du fils résonne pour Lilya : « Papa ! Je ne veux pas d'elle ! Fais-la partir ! » Désormais, elle n'a plus aucune place dans cette famille et sa construction illusoire de maternité s'effondre. En effet, le lendemain matin elle part à la rencontre du Léviathan. Elle franchit le cadre du fantasme et rejoint la mer à défaut de devenir une mère.

Très silencieuse, cette femme incarne le mystère. « Je ne dis rien », répond-elle aux remarques bruyantes de son mari et elle suit à la trace cette promesse jusqu'à sa mort tragique et peu claire. Elle est tout le contraire de son amie, femme expressive, et même bagarreuse. De la même manière, elle ne dit pas un mot là où Nikolai s'exprime avec des mots grossiers... Enfermée dans son silence qui voisine avec une jouissance muette, l'héroïne du film s'adonne à son amant et ensuite à son mari. Dans ce même silence, elle s'adonne à la mort qui n'a aucun sens pour personne. « Elle a dû partir rejoindre son amant », telle est l'explication phallogocentrique que donne tout l'entourage à sa disparition. Cette explication aurait fait sens : contrairement au « petit homme » Nikolai, le bel avocat moscovite avec sa brillante carrière se présente comme ayant le phallus. Or, Lilya ne recherche pas le signifiant qui pourrait animer son désir : elle se tourne vers *das Ding*, la Chose réelle qui va au-delà du désir et l'inscrit du côté de la mort et non pas de la vie. Cette femme est la seule à avoir rencontré le Léviathan biblique : une puissance réelle, *das Ding*, que nul humain ne peut posséder. Juste avant sa mort, elle contemple les manœuvres terrifiantes de la créature divine. La rencontre avec la mort, n'est-elle pas la seule rencontre réussie ? Ainsi pourrait-on proposer une interprétation possible

de cette scène fascinante : qu'elle fasse une rencontre mortelle avec sa propre jouissance sous la forme du Léviathan dans la mesure où celui-ci est vivant et non pas emprisonné dans la chaîne signifiante. Comme le dit Lacan dans le Séminaire *Le sinthome*, « La femme [...] est un autre nom de Dieu »<sup>163</sup>.

## Le pouvoir des femmes

Reposons la même question qu'au début : quel Léviathan détruit le « petit homme » ? Est-ce le Léviathan dérisoire dans sa castration ? Ou bien, est-ce la rencontre avec l'énigme de l'Autre féminin ? Il ne s'agit pas du même pouvoir. L'adultère de sa femme est le point de bascule de la comédie à la tragédie. Tandis que le hors-sens de sa disparition pousse le sujet dans la seule solution possible qui lui reste, Nikolai se précipite dans l'alcoolisme comme unique issue à sa souffrance.

Complètement abattu après la rencontre avec le corps inanimé de sa femme, il croise un homme religieux. Celui-ci lui parle du Léviathan en se référant au texte biblique. A l'instar de Job, notre protagoniste est un objet de l'acharnement fatal. Or, il n'obtient pas cent quarante années de vie comme « compensation » à sa souffrance comme cela a été le cas pour son précurseur biblique. Victime de la jouissance de l'Autre, et notamment de sa femme, il est accusé du meurtre de Lilya : oublié par le Dieu, Nikolai est condamné à quinze ans d'emprisonnement.

Les trois Parques annoncent leur verdict. Désormais, le « petit homme » connaît la jouissance du pouvoir des femmes : son destin est de disparaître dans l'oubli total...

<sup>162</sup> M. ZAFIROPOULOS, *La question féminine, de Freud à Lacan ou la femme contre la mère*, PUF, Paris, 2010, p. 129.

<sup>163</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, éditions du Seuil, 2005, p. 14.



## « THE LOBSTER OU ETRE EN KOOPLE A TOUT PRIX » THEMIS GOLEGOU



« Qu'est-ce qu'on appelle amour ? » : avec cette chanson se termine le film du cinéaste grec Yorgos Lanthimos « The Lobster ».

Dans une dystopie où le couple est la seule norme et où le célibat est proscrit, le héros après avoir été quitté par sa femme pour un autre homme, accompagné de son chien – son frère métamorphosé – arrêté par deux infirmières, arrive dans un hôtel balnéaire. Il a quarante-cinq jours pour trouver une partenaire. S'il échoue, il sera puni en étant transformé en l'animal de son choix. Il choisit le homard.

Dans une première partie, le héros passe son temps de mise à

l'épreuve dans cet hôtel où une directrice, Autre arrangeur de couples, dirige la vie des pensionnaires : thés dansants, mises en scène aux fins de mise en valeur de la vie à deux, masturbation interdite, poursuite et chasse des « solitaires » (des personnes qui refusent le couple obligatoire) dans la forêt, autant de prescriptions permettant aux pensionnaires de prolonger leur séjour et d'éviter l'éventuelle métamorphose.

Condition pour qu'il y ait « match » : le partenaire élu doit souffrir ou être porteur du même « mal » que soi. C'est ce trait en commun qui aura une fonction déterminante dans le choix du partenaire et l'identité du couple. Il faut donner ce que l'on a et l'autre doit l'avoir aussi. Le manque n'a aucune place entre les partenaires et le désir encore moins.

Cet appariement absurde fait allusion aux publicités d'une marque de vêtements qui affiche toutes sortes de couples assortis, se ressemblant physiquement, habillés d'une façon presque identique, comme si pour se sauver de « l'insupportable » du célibat et obéir aux semblants sociaux et familiaux il fallait faire couple avec sa propre image.

David (le héros), voyant se rapprocher la date de sa transformation en l'animal choisi, et après avoir essayé en vain de « matcher » avec « la femme sans cœur », s'enfuit dans la forêt pour rejoindre les *Solitaires*, les réfractaires à la vie de couple et à la métamorphose, qui sont prêts à mourir pour rester seuls. Dirigés par une femme, ils se sont fixé des règles inverses de celles qui prévalent dans le reste de la société.



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE



Dans la forêt des célibataires, la seule activité érotique autorisée est la masturbation et quand ils dansent c'est en solitaire, avec des écouteurs sur les oreilles. Ils doivent aussi creuser eux-mêmes leur propre tombe en prévision du moment de leur mort.

Dans leurs visites en ville, déguisés et arborant un style socialement prestigieux, avec de faux carnets de mariage, ils arrivent à échapper à la recherche des policiers qui veulent capturer les solitaires (« Vous êtes seul ici ? » demandent-ils).

Pour humilier les couples et prouver que le véritable amour n'existe pas, les solitaires se livrent à des assauts contre l'hôtel, se réconfortant ainsi dans l'idée de la complétude de leur solitude.

Un amour va naître entre David et l'une des réfractaires. Leur point d'union, nécessaire, est leur myopie. Pour pouvoir communiquer en cachette, ils inventent leur propre code avec des signaux corporels, une sorte de pantomime. Il s'agit de deux Uns différenciés qui se font signe. Mais quelque chose au-delà des règles imposées semble avoir eu lieu dans cette rencontre contingente en dehors de leur trait commun.

Ils décident de fuir la forêt et de retourner dans le monde des couples,

mais la directrice se rendant compte de leur trahison va rendre la partenaire de David aveugle grâce à une opération chirurgicale.

Plus de couplage possible. La parole, comme l'étoffe de l'amour, entre dans leur vie et alors tout se complique. Comme ils ne peuvent plus communiquer par l'entremise de leur langue inventée, ils sont obligés de se parler.

David après un moment d'oscillation décide de partir avec sa partenaire en ville, mais pour pouvoir rester avec elle il faudrait qu'il devienne à son tour aveugle.

L'amour étant une métaphore, selon Lacan, il est condamné à la chute, à la perte, à la séparation. David ayant traversé les deux mondes (celui des couples et celui des solitaires), se rend compte qu'il s'agit finalement du même système. Cette prise de conscience, d'une certaine façon, le fait changer d'avis, alors que pour sa partenaire la seule et unique condition pour qu'il reste compatible avec elle, c'est que lui-même se rende aveugle.

Si donner ce qu'on a, même ses propres yeux, ne fait pas preuve d'amour, et encore moins l'asservissement suprême, le sacrifice



# SYGNE

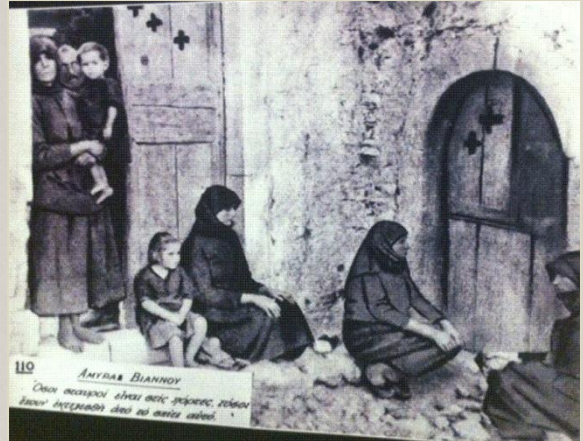
REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

pour l'autre – proposition qui va à l'encontre du discours de Pausanie dans *Le Banquet* – David quant à lui, ce n'est pas parce qu'il ne l'aime pas, qu'il n'est pas « prêt à tout donner » pour elle, qu'il va choisir de partir.

Parce qu'il part. Même si cela reste en suspens dans le film, il serait naïf de croire qu'il s'est mutilé, comme si le destin de l'amour n'était que de nous rendre aveugles.

Le voile est tombé. David, et pas un autre Œdipe aveugle, voit enfin l'impossible nouage d'une femme et d'un homme pour faire Un. David, malgré la crainte de la ségrégation, va prendre le risque de choisir comme destin potentiel : « The lobster ».

Cette tentative d'amour qui est censée être par définition ratée, ne va ni le convaincre de se compléter à une solitude ni le faire renoncer à une vraie rencontre amoureuse.



à paraître sur le site de l'Association grecque d'ethnologie en janvier 2016

---

**Sophia Loren, Tonis Maroudas - Ti 'ne affo pou to lene agapi (1957)**

<https://youtu.be/MDMiUPcZst8>

« MEMOIRE COLLECTIVE ET TRAUMA »

ARIS TSANTIROPOULOS,  
EMMANOUIL  
KONSTANTOPOULOS

---

(link :

[http://societyforethnology.gr/el/ethnologo\\_nline](http://societyforethnology.gr/el/ethnologo_nline)).

---

Résumé

Au soir du 26 août 1955, dans le village montagnard crétois de Vorijia, une série meurtrière de vengeances ont transformé la joie de la fête consacrée à Saint Fanourios, le Saint protecteur de la communauté, en pleurs et en



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

lamentations. Cet « amok meurtrier », selon l'appellation donnée par la presse de l'époque, a été provoqué par un prétexte futile. Un acte considéré comme humiliant a donné lieu à un premier meurtre sur la personne de son auteur, déclenchant une série meurtrière qui fit au total cinq morts et quatorze blessés, tous du même village, en l'espace d'une demi-heure.

Jusqu'à aujourd'hui, la communauté vit dans la peur qu'à la moindre occasion une telle explosion de violence se reproduise, tandis que le jour de Saint Fanourios est devenu un jour de deuil et de lamentation plutôt qu'un jour de fête comme autrefois : « *Depuis on n'a plus jamais entendu la lyre (crétoise) dans notre village le jour de la fête de Saint Fanourios et apparemment on va plus jamais l'entendre* » disent les paysans de Vorijia, les plus vieux comme les plus jeunes.

Cet article tente d'explorer deux problématiques. La première concerne les motifs qui ont conduit, sur un prétexte, à l'explosion de la violence. Ces motifs ont été cherchés dans le cadre de l'histoire locale en relation avec les événements et les actes qu'ont connu le village et ses habitants lors de l'occupation allemande. La seconde problématique concerne la recherche d'une causalité qui a transformé un événement indiscutablement tragique en trauma collectif à la suite duquel se produisirent des ruptures du lien social actives jusqu'à nos jours. Dans la recherche de cette causalité concernant tant l'« amok meurtrier » que la transformation de cet « amok meurtrier » en trauma collectif, le fait qu'on ait affaire à une société en état de vendetta revêt une importance notable. Dans la société de vendetta, la dimension du temps est cruciale car la vendetta signifie des rapports de rivalité (ou d'alliance) entre groupes, qui, en se transmettant, impliquent les générations à venir.

L'argument central de cette recherche est que le « fait traumatique », défini comme tel par les habitants de Vorijia eux-mêmes, constitue le « symptôme » d'une « rencontre » traumatique. Il s'agit de la « rencontre » traumatique d'une

structure sociale dont la vendetta constitue un élément central jusqu'à nos jours. Cette structure dont la vendetta fait partie se croise avec une conjoncture qui agit comme facteur extérieur, à savoir les événements qui se sont déroulés localement pendant la guerre sous l'occupation allemande. La peur qui envahit jusqu'à aujourd'hui les habitants de Vorijia est donc la peur de la « répétition du symptôme ». La perspective de la recherche est historico-anthropologique, en faisant appel à des concepts psychanalytiques freudiens et lacaniens. C'est ainsi que, hormis l'anthropologue, intervient également un psychanalyste sous la forme d'amples « commentaires-pensées » abordant cliniquement le phénomène du meurtre causé par la vengeance.

Il s'agit donc dans cet article des résultats d'une longue recherche de terrain, de nature anthropologique et commentée du point de vue de la psychanalyse, des effets anthropologiques-cliniques du traumatisme lié à l'acte de vengeance dans le cadre de la vendetta crétoise.





## « HE'S MY BABY » JOHAN POEZEVARA

Marie-Rose en miss Elvis - il y a 30 ans



Marie-Rose a 69 ans.



Avec son mari Albert, ils habitent un petit appartement de Saint-Gilles où elle laisse libre cours à sa passion spatiophage pour Elvis Presley. Ce qu'elle considère comme un musée (livre d'or à l'appui) semble, lorsqu'on s'y penche un peu plus, constituer une véritable carte tridimensionnelle du cerveau du King.

On y trouve toutes sortes d'objets, liés de près ou de loin aux chansons, aux animaux de compagnie ou aux pêchés mignons de son idole. Il s'articulent les uns au autres de façon synaptique par le biais des



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

fleurs en tissu, elles aussi omniprésentes. Dans tout ce capharnaüm, « il y a tant à faire tomber », les photos de familles arrivent tout juste à se ménager une place.

Boudée par le fan club bruxellois pour son extrême dévotion à Elvis, le gros de sa collection se constitue de cadeaux faits par sa famille, ses amis ou des anonymes ayant entendu parler d'elle, chinés d'un peu partout parfois même depuis Graceland, Memphis.

Graceland, c'est LA terre promise de Marie-Rose, son eldorado fantasmé.

Ce pèlerinage jusqu'au tombeau du Roi, elle ne le fera jamais, la faute à sa maigre pension de femme de ménage. Elle l'a reconstituée dans une pièce secrète, dans laquelle elle se rend chaque année pour très pieusement y allumer un cierge.

Sa passion prend chaque jour un peu plus de place dans sa vie depuis la mort de son père, foudroyé au même âge et d'une même crise cardiaque que le King, lorsqu'elle avait 12 ans.

Devant de vieux reportages gravés sur DVD, sur cette télévision happée par les bibelots, Marie-Rose passe d'instant d'euphorie; chantante,

dansante, risquant à tous moments de faire tomber ses précieuses reliques, à une putain de mélancolie, lui arrachant des larmes au fil des couplets de « *unchained melody* ».

Bien qu'elle soit en repos forcé par son médecin, elle continue de nettoyer et dépoussiérer sa collection entre deux rendez-vous à la clinique. Elle en avait alors déjà 15 de prévus pour le début de l'année 2015.





# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE





# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE





# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE





# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE





# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE





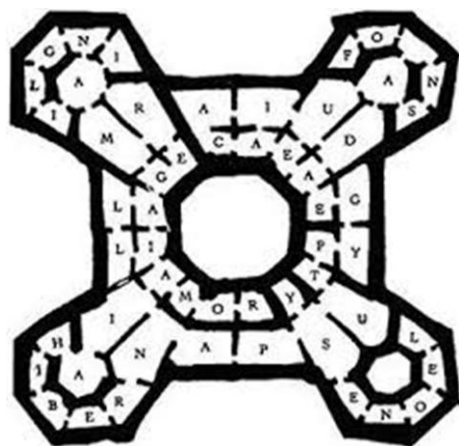
# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE





# Bibliothèque



de

**S Y G N E**



## BIBLIOTHEQUE DE SYGNE

**PAUL-LAURENT ASSOUN, *TUER LE MORT*,  
PUF, PARIS, 2015**

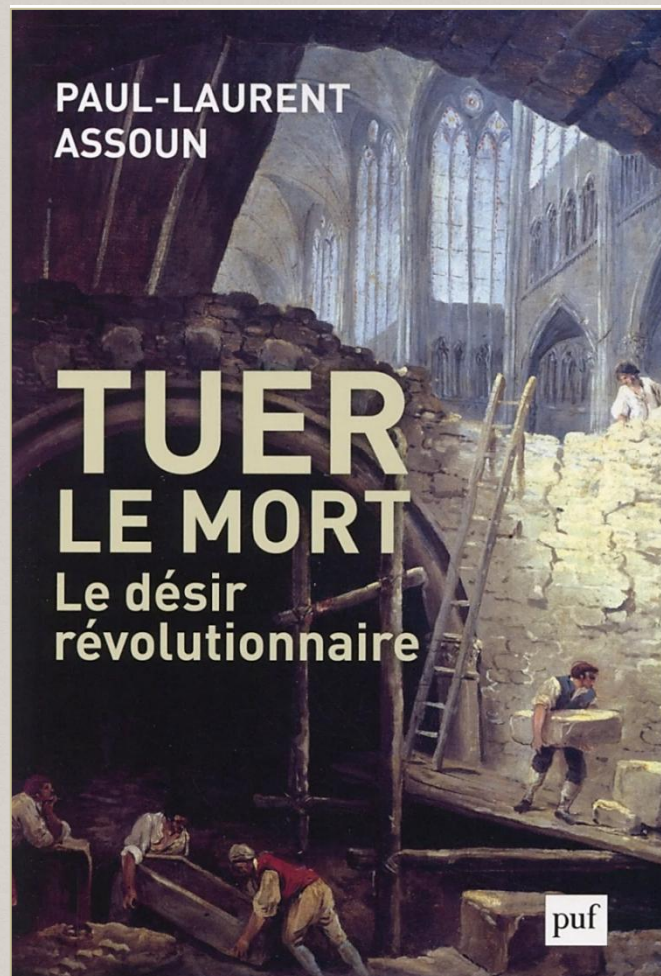
En octobre 1793, les tombeaux de la Basilique de Saint-Denis sont profanés et les corps des rois inhumés en ce lieu depuis quelque quinze siècles sont extraits, dissous et jetés pêle-mêle dans la fosse de l'Histoire. Acte hors norme, unique en son genre, légalement exécuté au nom de l'État révolutionnaire, de la Terreur instituée. Le présent ouvrage, à partir de la reconstitution de la trame serrée des discours et des faits, s'emploie à extraire la signification de cette violence symbolique pure. L'échafaud pour les rois vivants ne suffit pas, il s'agit bien de tuer le mort. Cela n'est intelligible qu'en revisitant à l'aide de Freud la fonction du corps totémique et du « tabou du chef » et en en démontant la logique inconsciente.

L'anthropologie psychanalytique du politique, avec les ressources de la métapsychologie, interroge la haine pure, la passion de la ruine et la structure du désir révolutionnaire. L'Éros du changement collectif, se radicalisant en mise en acte de la pulsion de mort, vise le corps ennemi qui ne saigne plus. L'enjeu de l'événement, le corps de la souveraineté, n'est rien moins que l'entrée cataclysmique du sujet dans la modernité politique, ce qui en fait l'actualité chronique.

### LA TERREUR DE RETOUR A SAINT DENIS

KEVIN POEZEVARA

DECEMBRE 2015



« Or la seule façon, dissymbolique, de « finir » la Révolution qui s'impose, dans la logique terroriste, c'est de tuer, maintenant ou jamais, les rois ayant régné depuis toujours... »

« LA LOGIQUE TERRORISTE »...  
C'est avec le surgissement de ce terme que s'achève « Tuer le Mort », le nouveau texte commis par Paul-Laurent Assoun<sup>164</sup>. Une expression qui au vu de l'actualité la plus brûlante donne toute son ampleur à cet essai, exemplaire (pour le coup) pour ce qui est de valoriser l'apport qu'offre le coup d'œil analytique sur la chose historique. Sans même la coïncidence qui a fait de Saint-Denis le lieu du retour de la Terreur, difficile de lire aujourd'hui « Tuer le mort » sans qu'entrent en résonance l'analyse



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

de cette anecdote horrifique (la profanation en 1793, par la horde des frères révolutionnaires, du tombeau des Pères de la France monarchique) et celle des attentats qui ont frappé la région parisienne au mois de Novembre.

Bien des points, parmi ceux que déploie Paul-Laurent Assoun dans cet essai pour produire l'analyse du sac révolutionnaire, peuvent contribuer à nous armer pour une lecture analytique de cette « logique terroriste » qui nous est tristement contemporaine. A commencer par l'insistance qu'il met à confronter, au lieu même de cet acte (qu'il ne néglige pas de nommer par moment « attentat »), la tenue d'une coalition paradoxale entre élan sacrilège et fécondité toujours vive du sacré :

---

« LA TERREUR SE PRESENTE ASSUREMENT COMME DELIAISON, MAIS AUSSI COMME LA TENTATIVE EFFRENEE DE REALISER L'IDEAL ENVERS ET CONTRE TOUT. »

---

Si la Terreur révolutionnaire cherchait à purger le sol national de toute engeance royaliste et légitimait son « attentat » contre le Totem en invoquant les « crimes de lèse-nation » ou encore « les attentats commis directement contre les droits du corps social » (dixit Robespierre), la Terreur que cherche à mettre en place Daesh s'articule certes moins d'une Révolution que d'une volonté de Restauration. Cela mis à part on voit que dans les deux cas le sujet à attenter est toujours qualifié d'être pervers, à qui l'on reproche son goût du faste, son goût du jouir. Dans les deux cas (qu'il touche au Roi soleil mort ou au noctambule bon vivant) l'attentat terroriste intervient en réponse à ce qui a été vécu comme un attentat à la pudeur :

---

« IL S'AGIT BIEN PAR CETTE DISSECTION SAUVAGE IMPROVISEE, DE FAIRE ECLATER CE QUI FAIT « TENIR LES CHAIRS », DONC DE PORTER ATTEINTE A L'INTEGRITE SPECULAIRE

DE L'EFFIGIE ROYALE, EN « EFFILOCHANT » CE CORPS REDUIT A UNE MARIONNETTE OU A UNE POUPEE GROTESQUE. » « C'EST BIEN L'INTEGRITE DU CORPS ROYAL QUI EST VISEE, COMME S'IL S'AGISSAIT DE NE PAS LE LAISSER ENTIER JUSQUE DANS LA FOSSE, DE PEUR QU'IL N'EMPORTAT CE MASQUE DE DEFI DANS L'AU-DELA ».

---

La Terreur (et l'attentat qui va avec) c'est du Symbole contre Symbole mais aussi de la Jouissance contre de la Jouissance. Au-delà de la question de l'Autre commanditaire de l'acte se pose celle des enjeux économiques qui sous-tendent sa mise en place effective et subjective: Sur ce point aussi le texte de Paul-Laurent Assoun peut être éclairant, notamment lorsqu'il met en tension les enjeux mélancoliques et maniaques de la Terreur. On trouve chez Assoun, à propos de la grande « fossoyerie » de 1793, à peu de choses près la même idée que propose Markos Zafiroopoulos depuis quelques semaines, lorsqu'il commente les tueries de 2015 soit l'existence d'une « manie de la terreur », cette Terreur avec un grand « T » qui à jubiler dans le meurtre tend à mettre de côté sa réalisation suicidaire. Lorsqu'Assoun s'offre le luxe d'une digression sur l'esthétique de la ruine, isolant sa valeur de sublimation mélancolique, on ne peut s'empêcher de penser que dans leur genre, les terroristes de tout poil, sont avant tout d'efficaces producteurs de décombres. Les terroristes excavateurs de St Denis comme ceux du Stade de France visent l'intégrité monumentale autant que l'atteinte faite à l'unité du corps de celui qui l'habite. De nombreuses fois d'ailleurs, tout au long de son texte, Paul-Laurent Assoun insiste pour nous faire remarquer que le démembrement du cadavre royal par les révolutionnaire correspond justement au sort réservé jusque-là aux régicides. Un terme qui connaît ces jours-ci un retour en grâce par le biais du discours journalistique, lorsqu'on nous parle, à longueur de JT, du travail difficile des enquêteurs confrontés aux « corps démembrés des terroristes ».



J'arrêterai là cette courte note de lecture qui ne se voulait pas faire la liste exhaustive des liens qu'il est possible de faire entre la Terreur d'hier et celle d'aujourd'hui. Mon but était simplement de faire valoir l'actualité des problèmes soulevés par l'analyse de cet événement vieux de deux siècles et du même coup rendre compte de l'importance du travail que nous présente aujourd'hui Paul-Laurent Assoun avec son "Tuer le Mort". Une nouvelle fois, ce texte donne la mesure de l'importance des études psychanalytiques consacrées à notre histoire, essentielles pour ce qui est de pouvoir lire les enjeux de notre contemporanéité.

---

MARKOS ZAFIROPOULOS, LE SYMPTOME ET L'ESPRIT DU TEMPS : SOPHIE LA MENTEUSE, LA MELANCOLIE DE PASCAL... ET AUTRES CONTES FREUDIENS. PARIS, PUF, 2015.

*Soutenir contre la théorie évolutionniste qu'il faut en urgence retourner à Freud et au Lacan structuraliste implique qu'il faille ouvrir la porte du cabinet du psychanalyste pour repartir de l'analyse du cas et montrer ce que l'actualité des formes du malaise subjectif doit à l'évolution de la culture et aux inhibitions, symptômes, angoisses, délires qui, de manière très classique, se déduisent de la clinique des structures freudiennes (Névrose, Psychose, Perversion) et donc en confirment la brûlante actualité.*

De ce point de vue, la manie-des-toxiques est paradigmatique de ces nouvelles formes du malaise recouvrant le travail des structures freudiennes, comme le montrera l'analyse des inhibitions de Norman, du délire de Kodjo ou de la perversion de Gaël s'exprimant dans sa passion toxique pour le rhum, mais aussi son fétiche de cuir dont il fait des manteaux comme pour nous mettre sur la piste du fétichisme de la marchandise, et plus



largement sur celle des ressorts inconscients de la fabrique des objets de la culture dont la dette envers la sublimation, les dispositifs de recherche de plus de jouir et, plus généralement, les logiques de la perversion est immense. Ce que montrent de manière exemplaire l'écriture du journal intime de Sophie la menteuse – l'enfant fétiche de la mère – l'analyse de la nocivité de l'oeuvre d'art et aussi...

tous les autres contes freudiens qui forment le second volume de ces Essais d'anthropologie psychanalytique, partant cette fois de la clinique du cas vers celle de la culture et trouvant leurs conclusions dans Les leçons cliniques de Socrate, où Lacan aperçoit l'émergence des formes de l'amour en Occident et donc les formes originaires du transfert, Socrate dont Lacan fait du même mouvement le patron des psychanalystes.

Lacan : un génie quoi !

---

MARKOS ZAFIROPOULOS, LE SYMPTOME ET L'ESPRIT DU TEMPS : SOPHIE LA MENTEUSE, LA MELANCOLIE DE PASCAL... ET AUTRES CONTES FREUDIENS. ESSAIS D'ANTHROPOLOGIE PSYCHANALYTIQUE II. DE LA CLINIQUE DU CAS A CELLE DE LA CULTURE, PARIS, PUF, 2015.

---

MARIA OTERO ROSSI

Markos Zafirooulos nous propose dans ce deuxième volet<sup>165</sup> un travail sur la spécificité des troubles de la modernité à partir d'une clinique qui

---

<sup>165</sup>

M. ZAFIROPOULOS, *Du Père mort au déclin du père de famille. Essais d'anthropologie psychanalytique I*, PUF, Paris, 2014.



cherche à confirmer la permanence des structures cliniques

freudiennes. *Le symptôme et l'esprit du temps : Sophie la menteuse, la mélancolie de Pascal... et autres contes freudiens* est le résultat d'une recherche qui part de la clinique du cas pour arriver à la clinique de la culture, tandis que son premier essai était dédié à la clinique de la culture en se basant sur des données précises issues de la sociologie et d'autres sciences sociales.

Dans le premier volume donc, l'auteur réfutait avec des arguments issus d'une démarche méthodologique rigoureuse la théorie dite « évolutionniste » qui prétend rendre compte de « nouveaux symptômes » en ayant recours à l'explication - jamais prouvée par l'anthropologie, la démographie ou l'histoire - du déclin du père et donc, du symbolique. Ici, l'auteur nous rappelait la place privilégiée que conserve le père mort dans la modernité tardive, et qui se trouve au ressort des institutions et de leur fonctionnement dans les domaines du politique, du religieux et des crimes de masse, toujours perpétrés au nom du père et d'une bien triste actualité.

Ce courant de la psychanalyse « évolutionniste », en proposant des conceptions qui supposent la disparition de structures freudiennes du sujet de la modernité, rendent au total obsolète la théorie de Freud. Le risque étant alors de céder sur l'optique de Freud et de remplacer de cette manière les catégories freudiennes par des catégories issues du discours social.

Et nous voici au cœur de cette nouvelle publication, qui répond à la nécessité de contester ce discours. Nous trouvons ici les arguments majeurs qui prouvent par l'objet d'étude - la clinique du cas dans l'actualité - toute la fécondité et l'actualité heuristique de la théorie freudienne des structures subjectives : névrose, psychose et perversion. Structures reprises et relues par Jacques Lacan et qui rendent compte des formations de l'inconscient du sujet.

En suivant la clinique du cas, Markos Zafiroopoulos actualise dans le

champ analytique la lecture des manifestations symptomatiques - formations toujours structurées par les lois du champ de la parole et du langage - qui portent en elles « l'esprit du temps » de la culture. Esprit du temps qui se manifeste dans ses modes de présentation, ce que Lacan appelait « l'enveloppe formelle » du symptôme qui peut être toujours rapportée aux mécanismes inconscients formulés par Freud et qui se trouvent à l'origine de sa clinique différentielle.

Ce deuxième volume vient donc compléter le premier en montrant toute l'actualité du corpus freudien *a contrario* de ce qui est proposé par une certaine lecture du malaise actuel. Voilà pourquoi l'analyse de l'usage de drogues vient en premier lieu, car il est considéré par l'évolutionnisme comme un paradigme des nouveaux symptômes qui viendraient illustrer la prolifération d'états limites dans nos sociétés.

En suivant la tradition de recherche en sciences sociales qui est la sienne, Markos Zafiroopoulos, avec une rigueur méthodologique qui est bienvenue en ce temps, réfute cette prolifération en resituant l'usage de drogues comme objet de recherche. Il opère une transformation lexicale qui déplace la notion de toxicomanie à celle de « manie-des-toxiques » répondant à une organisation névrotique plutôt qu'à une hypothétique existence des états-limites. Si du côté masculin l'auteur identifie une mélancolisation comme envers de la manie des toxiques, il aborde ensuite la question féminine de l'usage des drogues, plus volontiers traitée par les antidépresseurs.

En proposant un exemple très clair de déconstruction épistémologique des catégories issues du discours social, l'auteur affirme : « le toxicomane n'existe pas », et invite le lecteur à concevoir :

1. la consommation des drogues comme un symptôme, dont la place dans l'économie libidinale du sujet est à lire dans le cadre du transfert et à rapporter à « l'agencement des structures



subjectives comme à celles des formations sociales »,

2. à déchiffrer le point où le symptôme se trouve noué à la structure subjective du sujet et à son univers symbolique.

Suivent des essais cliniques, fruits d'une expérience forte de plus de trente ans. Ainsi, comme un bel exemple de dialogue scientifique, nous pouvons lire l'envers inconscient des études biologiques sur le sommeil. Si de son côté la biologie explique les particularités de l'architecture du sommeil chez le sujet déprimé, l'optique freudienne explique quant à elle les troubles mélancoliques que produisent les insomnies et les cauchemars des sujets déprimés. Dialogue scientifique très fécond donc, qui montre qu'il est vain d'opposer la science à la psychanalyse.

Après avoir déconstruit la structure spécifique du toxicomane (usage de drogues que l'on peut rencontrer aussi bien chez des sujets névrosés que psychotiques, tel que le rappelle l'auteur) et qui démontre à partir de l'analyse de la place de la drogue dans deux cas de névroses (dont l'analyse du recours massif aux psychotropes du côté féminin) et dans un cas de psychose, Markos Zafiroopoulos nous présente - avec le cas de Sébastien - la clinique du masochisme. Avec l'analyse de Sophie, et surtout de sa mère *Espion*, l'auteur nous montre les motivations inconscientes - et collectives - d'un genre littéraire bien particulier : le journal intime.

Enfin, l'analyse de la culture, où l'on trouve les ressorts fétichistes de la production d'objets, est illustrée par l'analyse du cas de Gaël et sa passion pour l'alcool et l'odeur du cuir. En suivant la logique de la fabrique d'objets de la culture (dont le paradigme est la production de fétiche) l'auteur fait le point sur la différence entre l'objet de la phobie et celui de la perversion. Est également traitée dans cet ouvrage la question de la naissance du héros à partir de l'analyse initiale d'Otto Rank, analyse qui a donné l'opportunité à Freud de formaliser le fantasme repéré chez des névrosés, le roman familial, ainsi que les différentes

interprétations qu'en fera Jacques Lacan. Le dernier essai est dédié à la question du transfert lue par Lacan, qu'il situe dans « l'école de l'amour grec ».

C'est avec des exemples bien précis que Markos Zafiroopoulos nous rappelle que d'un point de vue épistémologique, le symptôme n'est naturellement ni médical, ni religieux ni psychanalytique mais que c'est le lieu d'adresse du symptôme qui lui donne son statut.

En tentant de faire valoir au sein même de la particularité du cas le jeu de la structure, Markos Zafiroopoulos postule avec force l'actualité heuristique que gardent les structures subjectives qui organisent le fonctionnement du sujet définies par Freud : l'hystérie, la névrose obsessionnelle, la psychose et les perversions. C'est donc à partir de l'analyse de la structure que la psychanalyse peut assurer sa place parmi les autres sciences sociales.

---

ALAIN VANIER, MARKOS  
ZAFIROPOULOS,

*LA PSYCHANALYSE ET LES MONDES  
CONTEMPORAINS*

NUMERO 30 – REVUE SEMESTRIELLE

*Avec la participation de Paul-Laurent ASSOUN, Andre BURGUIERE, Gisèle CHABOUDEZ, Frédéric DE RIVOYRE, Olivier DOUVILLE, Isabelle GUILLAMET, Véronique LE GOAZIOU, Patricia LEYACK, Silvia LIPPI, Pierre MARIE, Vannina MICHELI-RECHTMAN, Elise PESTRE, Jean-Louis POITEVIN, Gérard POMMIER, Catherine SALADIN, René SARFATI, Jacques SEDAT, Bernard TOBOUL*

*L'axe principal de ce numéro est constitué par l'examen critique de l'une des thèses centrales de l'évolutionnisme – aujourd'hui très puissant dans le champ psychanalytique –, à savoir celle du déclin de la fonction symbolique avec ses attentes anthropologiques et ses incidences cliniques. Appel sera fait au savoir des sciences sociales et à*



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

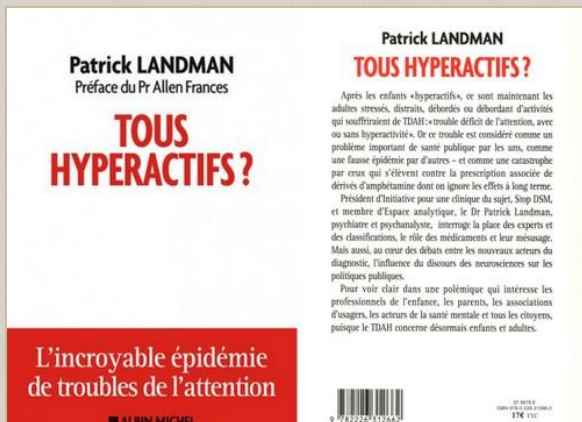
*l'expérience des cliniciens pour convenablement resituer la psychanalyse au regard de cette thèse et plus largement face au monde contemporain.*



*mésusage. Mais aussi, au cœur des débats entre les nouveaux acteurs du diagnostic, l'influence du discours des neurosciences sur les politiques publiques.*

*Pour voir clair dans une polémique qui intéresse les professionnels de l'enfance, les parents, les associations d'usagers les acteurs de la santé mentale et tous les citoyens, puisque le TDAH concerne désormais enfants et adultes.*

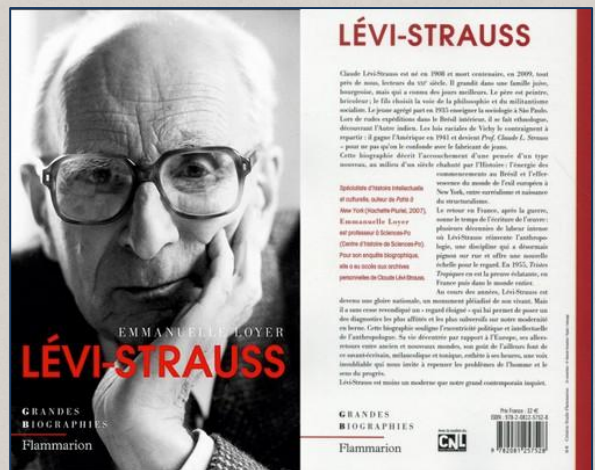
**Patrick LANDMAN** Tous hyperactifs ? Albin Michel , 2015



*Après les enfants « hyperactifs », ce sont maintenant les adultes stressés, distraits, débordés ou débordant d'activités qui souffriraient de TDAH : « trouble déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité ». Or ce trouble est considéré comme un problème important de santé publique par les uns, comme une fausse épidémie par d'autres – et comme une catastrophe par ceux qui s'élèvent contre la prescription associée de dérivés d'amphétamine dont on ignore les effets à long terme. Président d'Initiative pour une clinique du sujet, Stop DSM, et membre d'Espace analytique, le Dr Patrick Landman, psychiatre et psychanalyste, interroge la place des experts et des classifications, le rôle des médicaments et leur mésusage. Mais aussi, au cœur des débats entre les nouveaux acteurs du diagnostic, l'influence du discours des neurosciences sur les politiques publiques. Pour voir clair dans une polémique qui intéresse les professionnels de l'enfance, les parents, les associations d'usagers, les acteurs de la santé mentale et tous les citoyens, puisque le TDAH concerne désormais enfants et adultes.*

*Président d'Initiative pour une clinique du sujet, Stop DSM, membre d'Espace analytique, le Dr Patrick Landman, psychiatre et psychanalyste, interroge la place des experts et des classifications, le rôle des médicaments et leur*

**Emmanuelle LOYER** Claude Lévi-Strauss Flammarion , 2015



*Une biographie de l'anthropologue français renouvelant la lecture des quatre grandes périodes de sa vie, sa jeunesse, sa rupture existentielle, l'écriture de son oeuvre et la fin de sa vie. ©Electre 2015*

**ÉRIK PORGE, LE RAVISSEMENT DE LACAN , ERES , 2015**

*Dans sa lecture de l'Hommage de Lacan à Marguerite Duras pour Le Ravisement de Lol V. Stein , Erik Porge met en évidence, cinquante ans après, l'actualité de ce texte où Lacan lie la problématique de la sublimation à celle d'une fiction clinique faisant cas. Il montre en effet que la transmission de la clinique de l'analyste participe de la dynamique de la sublimation de celui-ci.*



La topologie du fantasme, avec laquelle cette folie féminine – qui s'inscrit dans la suite de Marguerite



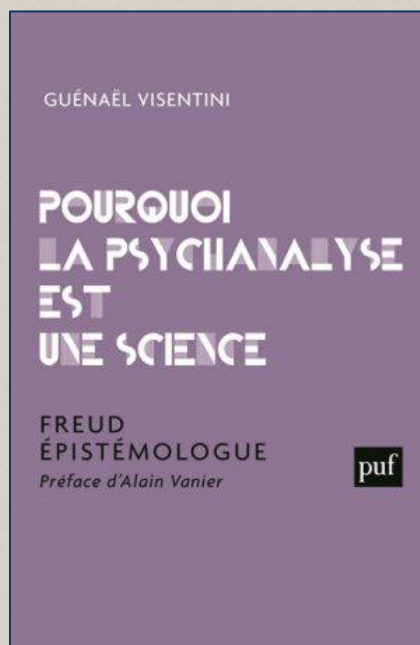
Anzieu (cas Aimée) et des sœurs Papin – est abordée, ouvre le lecteur à une dynamique transférentielle et de sublimation par son articulation à la pulsion.

En même temps que Lacan parle de la sublimation, il est ravi par le texte et fait acte de sublimation dans l'écriture de son *Hommage*, en nouant l'objet de sa propre pulsion au *Ravissement* de Lol V. Stein et à Marguerite Duras elle-même. Dans un mouvement de retour sur sa lecture de ce texte, Lacan élève la lettre à la dignité de la Chose (définition de la sublimation) ; le style devient condition d'accès au cas et fait lui-même cas.

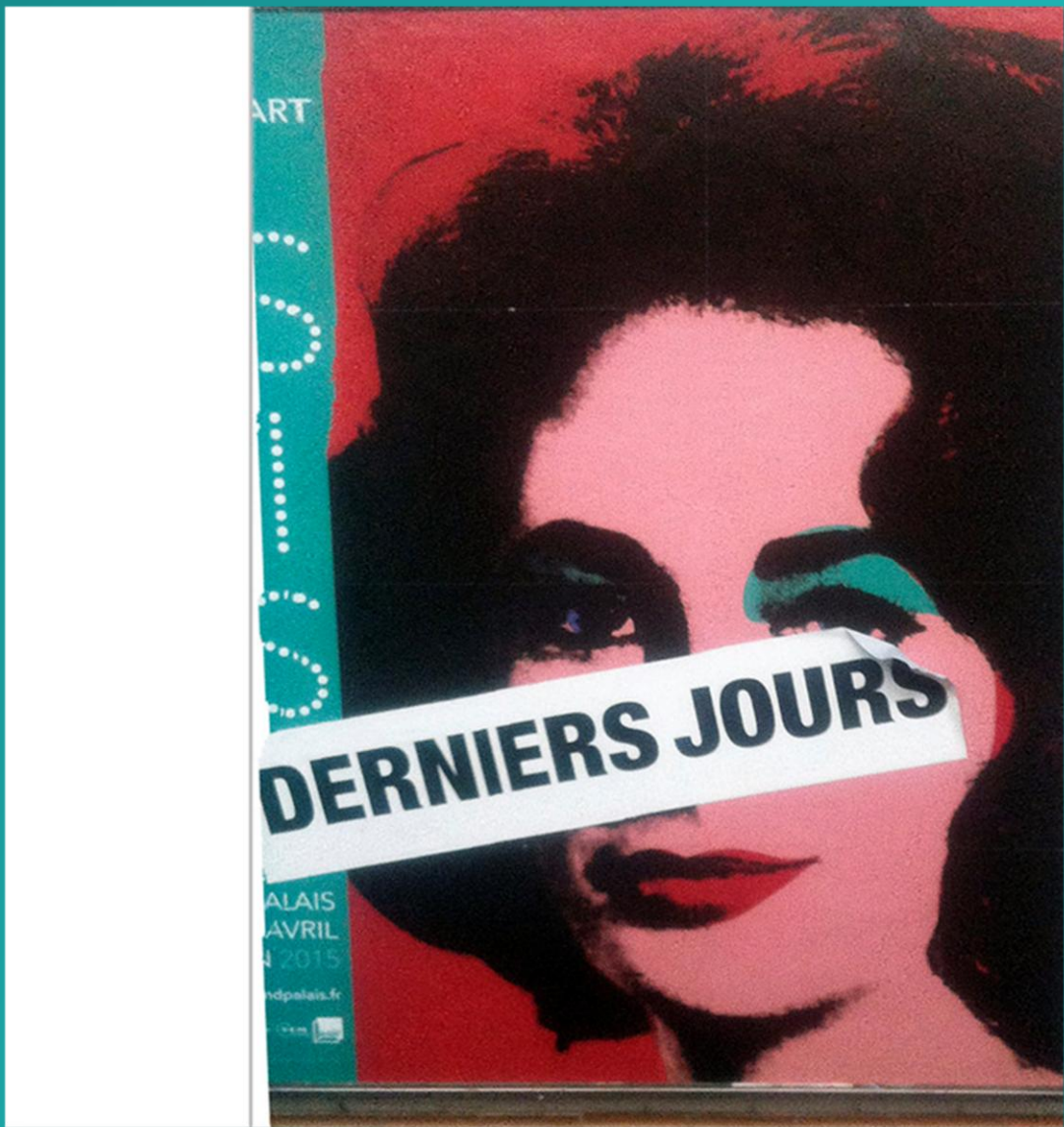
la psychanalyse, à partir de son dispositif et de sa méthode, construit un objet qui lui est propre, rend compte d'un « réel » extérieur à l'ordre de la parole qui est le sien. De ce « réel » en cause dans les symptômes, elle fait vérité : celle de l'excitation pulsionnelle. Ce repérage offre au patient de pouvoir se confronter, à travers l'acte de dire, à ce point de vérité qui lui échappe, d'en tirer un savoir et d'inventer un rapport possible à ce qui chez lui fait malaise : autant d'opérations que ne permettent ni la médication, ni les psychothérapies non analytiques. Mais si la scientificité de la psychanalyse lui confère titre et statut dans le champ des savoirs, elle l'oblige. N'est-il pas exigible, aujourd'hui, que les analystes remettent ce « réel » au centre de leur clinique ? Le discours analytique se séparerait alors de l'érudition savante et renouerait – à l'instar de Freud et de Lacan – avec le courage de l'ignorance, qui est le propre de toute démarche scientifique.

**Guénaël VISENTINI, Pourquoi la psychanalyse est une science, PUF, 2015**

Le statut scientifique de la psychanalyse est aujourd'hui contesté, tant par l'opinion commune et le législateur que par les institutions de recherche ou de soin, qui y voient une « croyance » du siècle dernier. Le projet de ce livre est de revenir à l'acte fondateur qui a fait passer le scientifique Freud, par « amour de la vérité », de la médecine à la science analytique. On y découvre que







# L'agenda du CIAP



## L'AGENDA DU CIAP

### – LE SEMINAIRE

*Pour être de son siècle la psychanalyse doit sans cesse actualiser ce que Freud appelait la clinique des masses, ainsi que celle du cas, et leurs paradigmes, c'est pourquoi le CIAP et M. Zafiropoulos ont le plaisir de vous adresser l'argument et le programme de leur séminaire 2015-2016 qui se tiendra le second jeudi de chaque mois dans les locaux d'Espace Analytique à 21h00 au 12 rue de Bourgogne 75007 – Paris, sous l'intitulé «Clinique de la culture et sujet de la modernité».*

*Vous pouvez-vous inscrire dès maintenant pour simplement assister à ce séminaire en adressant un mail à [mzafir@free.fr](mailto:mzafir@free.fr)*

*Lors de 8 soirées d'étude nous rappellerons les attendus du corpus de Freud relu par Lacan, introduisant à la construction de chaque thème abordé, puis nous progresserons avec les membres du Cercle et nos invités vers une actualisation de quelques questions cruciales pour la psychanalyse. Il s'agira donc d'un enseignement et de la mise à l'épreuve de 8 paradigmes cliniques de l'anthropologie psychanalytique pour l'analyse du monde contemporain.*

Interviendront:

8 Octobre: Norma Najt «La question adolescente aujourd'hui et le roman pré-pubertaire – actualité clinique »

12 Novembre: Juan Pablo Lucchelli «Dialogue autour de Lacan et Lévi-Strauss»

10 Décembre: Fethi Benslama «La guerre des subjectivités en Islam»

11 Février: Jean Allouch «L'Amour Lacan»

10 Mars: Laurie Laufer «Études de genre et psychanalyse»

14 Avril: Alain et Catherine Vanier «Maud Mannoni»

12 Mai: Fabrice Bourlez «Clinique queer – l'épistémologie du placard d'E. K. Sedgwick et la psychanalyse»

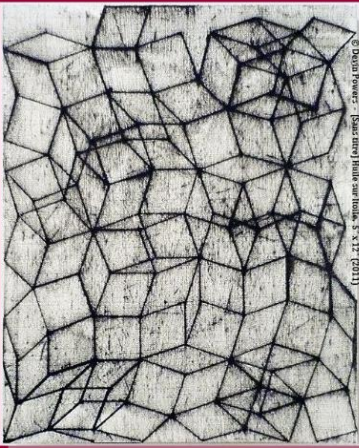
16 Juin: Pierre Cassou-Noguès «Les démons de Gödel»

Télécharger le dépliant pdf: [Séminaire 2015 2016](#)

**C**haque séance sera préparée par les inscrits au séminaire qui voudront participer aux 8 cartels éphémères qui se réuniront deux ou trois fois en vue d'animer le débat concernant la conférence choisie par chaque cartel.

**21h – 21h45 conférence;  
21h45 débat avec la salle  
et  
le cartel dédié**

**ESPACE ANALITIQUE**  
au 12 rue de Bourgogne 75007-Paris



© Dorian Peeters - [sans titre] Haute-Normandie, 5. x 10 cm, 21 x 27 cm (1102)


Séminaire CIAP  
2015–2016

Pour être de son siècle la psychanalyse doit sans cesse actualiser ce que Freud appelait la clinique des masses, ainsi que celle du cas, et leurs paradigmes, c'est pourquoi le CIAP et M. Zafiropoulos ont le plaisir de vous adresser l'argument et le programme de leur séminaire 2015-2016 qui se tiendra le second jeudi de chaque mois dans les locaux d'Espace Analytique à 21h00 au 12 rue de Bourgogne 75007 - Paris, sous l'intitulé «**Clinique de la culture et sujet de la modernité**».

*Vous pouvez-vous inscrire dès maintenant pour simplement assister à ce séminaire en adressant un mail à [mzafir@free.fr](mailto:mzafir@free.fr)*

Clinique de la culture et sujet de la modernité

Lors de 8 soirées d'étude nous rappellerons les attendus du corpus de Freud relu par Lacan, introduisant à la construction de chaque thème abordé, puis nous progresserons avec les membres du Cercle et nos invités vers une actualisation de quelques questions cruciales pour la psychanalyse. Il s'agira donc d'un enseignement et de la mise à l'épreuve de 8 paradigmes cliniques de l'anthropologie psychanalytique pour l'analyse du monde contemporain.



**CERCLE  
INTERNATIONAL  
D'ANTHROPOLOGIE  
PSYCHANALYTIQUE**



# SYGNE

REVUE DE PSYCHANALYSE EN LIGNE

– LA JOURNÉE DU 16 JANVIER 2016

Programme à télécharger:

[Programmej2016pub](#)

## LA QUESTION HOMOSEXUELLE AU MASCULIN (DE PRÈS ET DE LOIN)

Espace Analytique:

12 rue  
de Bourgogne  
75007 Paris



CERCLE INTERNATIONAL D'ANTHROPOLOGIE PSYCHANALYTIQUE  
**SAMEDI 16 JANVIER**

Journée  
**CIAP**  
**2016**

ORGANISÉE

AVEC ESPACE ANALYTIQUE

SOUS LA DIRECTION

DE MARKOS ZAFIROPOULOS

**PARTICIPATION:**

COTISANTS DU CIAP ET D'ESPACE ANALYTIQUE: S'INSCRIRE EN ADRESSANT UN MAIL À [iralma@club-internet.fr](mailto:iralma@club-internet.fr)  
AUTRES PARTICIPANTS: S'INSCRIRE EN ADRESSANT UN CHÈQUE DE 40 € À L'ORDRE DU CIAP À RENÉ SARFATI-10 RUE LÉCLUSE,  
75017 PARIS (ÉTUDIANTS 15 €).

**Site CIAP: [www.ciap-groupe.net](http://www.ciap-groupe.net)**



Les  
vidéos  
de  
SYGNE

LES VIDEOS DE SYGNE

SUR LA RADICALISATION

(10/12/2015)

FETHI BENSLAMA

[http://www.dailymotion.com/video/x3hx8g1\\_radicalisation-la-guerre-des-subjectivites-en-islam-1\\_school](http://www.dailymotion.com/video/x3hx8g1_radicalisation-la-guerre-des-subjectivites-en-islam-1_school)

[http://www.dailymotion.com/video/x3hyj62\\_radicalisation-la-guerre-des-subjectivites-en-islam-2\\_school](http://www.dailymotion.com/video/x3hyj62_radicalisation-la-guerre-des-subjectivites-en-islam-2_school)

[http://www.dailymotion.com/video/x3hyj62\\_radicalisation-la-guerre-des-subjectivites-en-islam-2\\_school](http://www.dailymotion.com/video/x3hyj62_radicalisation-la-guerre-des-subjectivites-en-islam-2_school)



La Communauté des lecteurs de **SYGNE**

**SYGNE** est une revue liée au

Cercle International d'Anthropologie  
Psychanalytique (CIAP).

et si sa vocation première est de transmettre ce qu'il en est des travaux du Cercle vers le plus grand nombre, en retour elle est en attente de l'apport de ses lecteurs qui voudront s'inscrire dans ce projet, dont le modèle est encore largement à construire puisque sa nature comme son succès dépendront du désir qu'il pourra motiver comme des moyens qu'il pourra réunir pour poursuivre. D'où l'idée de proposer la formation d'une communauté de lecteurs prête à soutenir le fonctionnement de la revue tant par le moyen d'une association, dont la forme est encore à définir, que par un apport économique qu'il revient au lecteur qui le veut bien d'honorer.

REVUE DE PSYCHANALYSE  
EN LIGNE

**SYGNE**  
<http://sygne.net>

**SYGNE**  
...signe que non

L'énigmatique négation qui signe la tragédie moderne, ce tic qui aux yeux de beaucoup défigure et rend méconnaissable le sujet, il revient à l'éthique de la psychanalyse de continuer à le supposer signifiant. Dans cette optique, le CIAP a choisi le nom de **SYGNE**.

une manière pour notre groupe, non pas de rendre hommage à son vain sacrifice au nom du Père, mais au contraire de reconnaître sa valeur d'otage dans la tragédie généralisée du Verbe.

Fidèles à la filial freudo-lacanienne et l'orientation du CIAP, pages numériques de revue SYGNE sera dédiée à renouvellement l'analyse du mal dans la culture et de formes variées d'expressions. Signe que non, nunca es triste verdad lo que no tiene remedio...



